LIBRARY OF PRINCETON
JAN 13 1902
THEOLOGICAL SEMINARY
SCB
3121

DISCOVRS DE L'ESTAT DES FIDELES APRES LA MORT.

Par MOYSE AMYRAVT.

A SAVMVR,
Par IEAN LESNIER, Imprimeur & Libraire, Au Livre d'Or.

M. DC. XLVI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/discoursdelsta00amyr

L'AVTEVR, A SA FEMME.

MAMIE,

Comme l'occaſion qui a donné la naiſſance à ces Diſcours nous eſt domeſtique & particuliere, auſſi n'auoy-ie quand ie les ay compoſez aucun deſſein de les donner au Public. Mon intention eſtoit ſeulement de contribuer quelque choſe à voſtre conſolation dans la perte que nous auons faite, en vous repreſentant brieuement les principales conſiderations qui ſont capables d'adoucir l'amertume de tels ennuis. A quoy ie me propoſois auſſi d'adjoûter la reſolution de quelques Queſtions qui m'auoyent eſté faites ſur ce ſuiet. Depuis eſtant ſollicité par quelques

vns d'en donner la lecture à tout le monde, ie n'y ay pas fait grande resistence, & m'en suis rapporté au iugement de ceux qui ne les ont pas estimez indignes du iour; veu principalement que vous les pourrez lire ainsi beaucoup plus commodément. Je les laisse donc aller tels qu'ils sont premierement sortis de dessous ma plume, n'ayant peu obtenir de moy mesme d'essayer de leur donner plus d'ornement que ce qu'en a peu auoir le naïf de leur premiere production. Je ne me repentiray pas de leur edition, si les Fideles de nostre Seigneur en peuuent recueillir quelque vtilité, & ce nous deura estre beaucoup de soulagement en nostre tristesse, si les bréches de nostre famille seruent à l'edification de l'Eglise de Dieu, & nos larmes à la ioye & à l'esperance des gens de bien. Quant à cette bonne fille que vous pleurez de vostre part, & a laquelle ie pense de la mienne, tous les iours, si elle auoit creu que son depart, outre le bon exemple qu'il a donné en vne si grande ieunesse, eust peu aider en quelque chose à la pieté des Chrestiens, elle s'en fust encor allée plus gayement qu'elle n'a fait. Et si dans ce bien-heureux sejour ou elle est, & dont i'ay taschè de vous

faire icy vn crayon, elle auoit quelque connoissance de ce qui se passe en la terre, cette pensée, que son absence nous à donné sujet de mediter la gloire du Ciel, & de fournir quelque matiere de la mediter à ceux qui l'esperent, adiousteroit quelque chose à l'inenarrable contentement qu'elle reçoit de sa beatitude. Et elle & nous auons esté faits pour la gloire de nostre Sauueur, & deuons reputer à beaucoup d'honneur d'y seruir, de quelque façon qu'il nous y employe. C'est a ce but que nous deuons rapporter & nostre vie & nostre mort, & nos ioyes & nos ennuis, & tascher de faire que nos prochains profitent de nos dommages. J'ay regardé principalement à cela en la publication de cét Ecrit, & s'il est tel que ie me puisse promettre d'y auoir en quelque fasson reüssi, i'en beniray nostre Seigneur. Sinon, au moins suis-ie asseuré que mon intention ne luy aura pas esté des-agreable, & espere que ceux entre les mains de qui cette Meditation tombera, imiteront sa charité, & prendront ce mien petit trauail en bonne part. Quand ils n'en tireroyent autre auantage sinon que sa lecture les aura obligez d'attacher quelque temps leurs esprits à la pensée de

l'éternité, & incités peut-eſtre à former ſur vne ſi noble matiere de beaucoup plus belles conceptions que celles qu'ils verront icy déployées, ils ne m'en deuront pas ſçauoir mauuais gré. Pour moy i'aduouë que cette occupation ne m'a pas eſté infructueuſe, & qu'encore que ie ſçache bien que mes penſees ſont non ſeulement infiniment diſproportionnées d'auec leur ſujet, mais beaucoup au deſſous de celles de pluſieurs de mes Freres, s'il leur plaiſoit de s'y appliquer, ie ne repaſſe pourtant point les yeux deſſus, que ie n'en retire quelque vſage. Car outre la conſolation que ie reçois de penſer à la condition de ceux dont le départ nous à eſté ſi ſenſible & ſi douloureux, ie me familiariſe par la grace de Dieu aucunement auec la Mort, & ſuis quelques fois en telle conſtitution que ie l'eſtimerois plus auantageuſe que la vie. De ſorte que ie trouue beaucoup moins admirable cet élans de la pieté de S. Paul, Ie deſire de déloger & d'eſtre auec Chriſt, *quand ie conſidere qu'il auoit continuellement en l'Ame vne ſi belle idée des Cieux & des choſes qu'il y auoit entenduës. Quant à vous, ie vous prie & vous exhorte tres-affectueuſement de puiſer dans les*

meſmes ſources ce qui eſt neceſſaire pour voſtre conſolation. L'extremité de voſtre affliction, qui iuſques icy à eſté comme inconſolable, ayant eſté la principale cauſe & de la compoſition & de l'edition de ces Diſcours, peut eſtre que le don que ie vous en fais les rendra plus efficacieux pour la diminuer. Que s'il y a quelque choſe qui y puiſſe ſeruir, ie prie Dieu de tout mon cœur qu'il luy plaiſe de l'imprimer profondement en voſtre eſprit, & que de l'abondance du ſien il ſupplée ce qui y defaut, & vous rempliſſe de ſa ioye.

Le Lecteur eſt prié de corriger ainſi les fautes.

Page 19. ligne 18. c'eſt cette, *li eſt* c'eſt en cette. Pag. 26. lig. 13. aſſemblés, *lis. aſſemblée.* Pag. 75. lig. 7 des fideles, *lis.* des infideles. Idem, lig. 10. tourmentés, *lis.* tourmentées. Pag. 79. lig. 12. triomplant, *lis.* triomphant. Pag. 93. lig. 9. deſquelles, *lis.* deſquels. En quelques exemplaires pag. 103 lig. 3. ſource, *lis.* ſageſſe.

TABLE.

PREMIER DISCOVRS.

Si l'Ame du Fidele eſt doüée de ſentiment apres la Mort. *Page 5.*

SECOND DISCOVRS.

Quelle eſt la felicité des Ames Fideles ſeparées du corps, & quel le lieu ou elles ſont recueillies. *Page* 64.

TROISIEME DISCOVRS.

Que c'eſt que la Reſurrection adjouſtera à la beatitude de l'Ame Fidele. *Page* 122.

QVATRIEME DISCOVRS.

De la felicité des Fideles apres la iournée de la Reſurrection. *Page* 180

DE

DE L'ESTAT DES FIDELES APRES LA MORT.

AVANT-PROPOS.

ENCORE que l'Apostre S. Paul écriuant aux Thessaloniciens, les exhorte de tirer leurs consolations en la perte de leurs amis, de l'esperance de la Resurrection bien-heureuse, & qu'en effect ce soit au iour auquel elle se fera qu'est reseruée la pléne reuelation de nostre felicité; si ne laissons nous pas de consoler ceux à qui ces accidens arriuent, par cette consideration, que dés aussi tost que l'Ame est separée du corps, elle est recueillie en vn lieu de rafraichissement & de repos, ou en attendant cette Resurrection, elle joüist d'vn contentement inenarrable. Nous auons mesmes accoûtumé

de donner cette esperance aux malades, que nous voyons en quelque danger de la mort, que s'ils sont retirés de cette vie, ce sera pour entrer en vne meilleure, ou ils possederont incontinent vne ioye & vne beatitude, que nous essayons de décrire la plus grande que nous pouuons, mais dont l'effect doit surpasser infiniment tout ce que nous en representons en nos paroles. Et pource qu'il semble que naturellement les choses élongnées nous touchent moins, au lieu que celles qui sont prochaines, & que nous pensons auoir sous la main, donnent à nos esprits des mouuemens & des sentimens beaucoup plus vifs, cette consolation aie ne sçay comment plus d'efficace, soit pour adoucir l'ennuy de ceux qui restent viuans, ou pour diminuer le regret de ceux qui meurent, que n'a l'attente du rétablissement de ce corps, qui dans les apparences des choses paroist estre differé encore d'vn assés long temps. Or comme il conuient à la Religion Chrestienne, & à ceux qui ont la charge de l'annoncer, de remplir les esprits des hommes de magnifiques esperances, & de leur faire sentir de viues consolations, aussi est-il digne

de ſon excellence que ces eſperances & ces conſolations ſoyent certaines & veritables, & que ceux qui les reçoiuent en ayent vne pléne perſuaſion. Car l'efficace de telles choſes dépend de l'éuidence & de la ſolidité de leur verité, & autant que l'homme doute que ce qu'on luy promet, ou ce dont on l'aſſeure, ſoit veritable, autant s'affoiblit & ſe diminuë le contentement qu'il en reçoit. Pource donc qu'il n'y a quaſi choſe dont l'vſage reuienne plus ſouuent en la vie humaine, qu'il n'y a famille entre les Chreſtiens ou on n'ait quelques fois beſoin de telles conſolations, que l'infirmité de la chair trouue toujours beaucoup de difficulté à s'imprimer bien auant la creance de ces choſes, & que meſmes il ne ſe peut éuiter que dans les conuerſations particulieres on ne tombe ſur ce diſcours, que quelques vns d'entre les Chreſtiens meſmes ont douté de l'eſtat des Ames apres la mort, i'ay creu qu'il ne ſeroit pas hors de raiſon que ie donnaſſe quelques heures à la conſideration attentiue de ce ſujet. Si mes penſées là deſſus ne ſeruent à l'édification du public, au moins certes mes plus proches, dans les afflictions de cette ſorte

dont Dieu nous a tous visités, en pourront ils tirer auec moy quelque vtilité particuliere. Ie me propose donc d'examiner icy par la Parole de Dieu, car c'est de là seulement que nous pouuons tirer en ces matieres des lumieres qui nous contentent, quatre choses principalement. Premierement, Quel est l'estat de l'Ame Fidele apres la mort; si elle est doüée de sentiment, ou si elle demeure assoupie, comme quelques vns le pensent, sans exercer aucune fonction de ses facultés, iusques au iour du iugement. Puis apres, cela posé, comme nous le monstrerons, qu'elle en exerce auec beaucoup de ioye & de satisfaction, quel est le lieu ou elle est recueillie, & quelle la mesure de la ioye & de la felicité dont elle ioüit. En troisiéme lieu, quel sera son estat lors de la Resurrection, & quel l'état du corps auquel elle sera rejointe. Et finalement, quel sera l'état de sa felicité lors qu'elle sera recueillie dedans le Ciel auec le corps, pour y viure vne vie eternelle & glorieuse.

SI L'AME DV FIDELE EST doüée de ſentiment apres la Mort.

PREMIER DISCOVRS.

POVR venir à la reſolution de la premiere de ces queſtions, ſi l'Ame du Fidele eſt doüée de ſentiment apres la mort, ie deſire qu'on me ſupporte ſi d'abord i'entre par neceſſité dans quelques conſiderations vn peu Philoſophiques, que neantmoins ie tâcheray d'expliquer le plus brieuement & le plus intelligiblement que ie pourray. Ie poſe donc pour fondement vne choſe qui demeure ſans conteſtation entre les Chreſtiens, que l'Ame & le Corps ſont deux ſubſtances de nature merueilleuſement differente, & doüées pareillement de tres-differentes facultés. Car le corps eſt de ſa nature materiel, & pris de la terre, & des autres elemens: l'Ame eſt ſpirituelle, à peu pres de la meſme ſorte que ces intelligences ſeparées de

la matiere, que nous appellons de ce nom d'Anges ordinairement. Le corps a bien à la verité certains organes, comme on parle, par le moyen desquels il est capable de receuoir les images des choses sensibles, & de iuger de leurs qualités. La veuë, l'oüie, le flair, & les autres choses qu'on nomme de ce nom de sens, sont sans doute en nous des puissances corporelles, & destinées à iuger des couleurs, des sons, des odeurs, & des autres conditions qui enuironnent & qui accompagnent les objets materiels. Mais neantmoins l'Ame est celle qui communique au corps la vertu d'vser de ces siens organes, & de se déployer dans les fonctions de ces sentimens. Et cela paroist manifestement par ce qu'aussi tost que l'Ame est separée d'auec luy, toutes les vertus de ces organes s'esteignent, & ne reste trace quelconque de leurs operations. De plus; le corps semble bien estre de mesmes le siege de certains appetits, & de certaines passions. Car la Colere, & la Conuoitise l'affectent & l'ébranlent quand elles s'émeuuent, & la part que le temperament du corps a dedans leurs émotions, est vne preuue assés certaine que ce sont

auſſi des puiſſances naturellement liées & attachées auec luy. Les bilieux ne ſeroyent pas naturellement ſujets à la colere, les ſanguins de belle humeur & joviaux, les melancoliques chagrins & triſtes, & les flegmatiques lents & peu ſenſibles à la rencontre des objets fâcheux, ſi ces humeurs du mélange deſquelles reſulte la temperature du corps, n'auoyent vn merueilleuſement grand pouuoir de donner le pli & les inclinations aux mouuemens de l'Ame. Mais ſi eſt ce que ces paſſions ne s'excitent que par le moyen de quelque objet exterieur qui touche la fantaiſie, & par la fantaiſie les affections. Car c'eſt l'offenſe qui réueille la colere, & c'eſt la rencontre des choſes plaiſantes & agreables, qui fait ſortir & épanoüir le germe de la ioye qui eſtoit caché dedans le ſang. Or eſt ce l'Ame qui donne à la fantaiſie le moyen de receuoir les images de ces choſes exterieures, qui picquent ou qui chatoüillent nos paſſions, à chacun ſelon la difference de nos humeurs. Et qui plus eſt, c'eſt elle qui raiſonne auec intelligence ſur les choſes exterieures qui luy ſont preſentées par l'entremiſe des ſens du corps, & qui ſe porte à embraſſer

ou à rejetter ce dont elle a tâché de reconnoistre la nature & les qualités par ses raisonnemens. De sorte qu'encore que les objets ayent vne grande liaison auec nos humeurs, & nos humeurs vne grande puissance à donner la pente à nos mouuemens, l'ame en doit pourtant naturellement estre la maistresse, & mettre les bornes à l'efficace des objets & à l'émotion des humeurs & des passions Et ce que i'ay déja dit des sentimens, que le corps destitué de l'assistance de l'Ame les perd, l'experience m'oblige à le dire encor de toutes ces passions que les Philosophes comprennent dessous ces deux noms generaux de Concupiscible & d'Irascible, que la separation de l'Ame abolit également. Dequoy le discours de la raison nous découure aisément la cause. Car quelle que soit la constitution des organes du corps, soit pour les fonctions des sens exterieurs sur les qualités des choses sensibles, soit pour les operations des sens interieurs, comme est l'Imagination, si est ce que puis qu'ils ne peuuuent agir sinon autant que l'Ame les remuë, comme quand dans vne mõntre le grand ressort vient à manquer, tous

les

les autres mouuemens s'arreſtent en vn moment, il faut neceſſairement que l'Ame ſe retirant, les actions de tous les organes ceſſent. Ainſi & l'experience & la raiſon nous apprennent concurremment, que c'eſt que nous deuons eſtimer des facultés de nos corps.

Quant à l'Ame, nous n'auons pas de ſi viſibles ni de ſi ordinaires experiences de ce qu'elle fait ou qu'elle ne fait pas apres la mort; & ſi nous en conſultons le diſcours de la raiſon, elle y trouue de la difficulté ſans comparaiſon dauantage. Car premierement, quelques vns font icy cette conſideration, qui leur ſemble n'eſtre pas de petite conſequence. C'eſt qu'encore que l'ame & le corps ſoyent deux ſubſtances fort differentes, ſi ſont elles tellement aſſociées en l'homme, qu'elles ne compoſent qu'vn meſme ſujet : de ſorte que ni le corps à part, ni l'ame à part ne conſtituë, comme ils parlent, aucun eſtre acheué, ni aucune nature complette. Ni le corps ne fait l'homme, ni l'ame auſſi, mais ils le compoſent enſemble tous deux; & quand ils ſont ſeparés, ni le corps ne tient point de lieu dans les eſpeces determinées des choſes qui exiſtent abſolu-

ment, & sans dependance d'vne autre, ni l'Ame non plus. De l'vn on dit que c'est le corps d'vn homme, & de l'autre que c'est l'Ame d'vn homme encor. De tous deux, si on vient à les reioindre, on dira proprement que c'est l'homme, auquel ils auoyent cette relation respectiue. Or semble-t'il que les natures imparfaites ne produisent aucunes operations. Quelque chose que vous considériés en la Nature, soit de celles qui ont vne ame, qui informe & qui anime leur matiere, cõme les plantes & les animaux; soit de celles qui ont vne forme seulement, qui leur tient en quelque fasson lieu d'Ame, comme les Mineraux & les Metaux, si vous vous figurés qu'apres leur dissolution la forme en subsiste quelque temps, ainsi que la matiere n'exercera pas les fonctions de tout le composé, la forme ne les exercera pas non plus. C'est à dire, que comme le corps d'vn cheual mort n'aura plus aucuns mouuemens, son ame, si vous vous imaginés qu'elle subsiste encore quelque temps apres sa separation, ne sçauroit non plus faire maneige. Dauantage, comme il est vray que tandis que l'Ame de l'homme est en son corps,

elle donne l'actiuité à ſes ſentimens, auſſi ſemble-t'il d'autre part qu'elle ait abſolument beſoin de la preſence & de l'entremiſe de ſes organes, pour former ſes raiſonnemens. C'eſt elle qui donne au corps la vertu de voir, & de goûter, & de flairer, & generalement de connoiſtre par l'operation des ſens, les choſes que la nature a reueſtuës des qualités qui tombent ſous leur diſcernement. Mais auſſi ſi le corps ni ne voyoit, ni ne goûtoit, ni ne flairoit, ni en vn mot, ne diſcernoit aucune choſe ſenſible, ſans doute l'intelligence de l'Ame demeureroit ſans mouuement, & languiroit ſans operation, faute de matiere ſur quoy appliquer & exercer ſa pensée. Et comme vn lut ne peut ſonner ſans qu'il y ait quelcun qui le touche, ni vn corps humain ſe mouuoir ſi l'Ame ne luy donne l'action, ainſi ſemble-t'il d'abord que comme le ioüeur de lut ne ſçauroit faire les fonctions de ſon art ſans vn inſtrument monté de cordes, l'ame ne pourroit raiſonner ſinon dans vn corps bien composé. En effect, il appert que tandis que l'Ame eſt au corps, elle raiſonne ſeulement ſur les images des choſes qui luy viennent des objets cor-

porels, qui se forment en la fantaisie, qui s'y épurent & s'y subtilisent, & qui s'y rendent si minces & si lumineuses, qu'elles sont capables de s'appliquer & de s'attacher à l'entendement, afin qu'il les compose, qu'il les diuise, qu'il les compare les vnes aux autres, & qu'il y face les reflexions qui sont necessaires à ses raisonnemens. De sorte que quand l'Ame est separée du corps, n'ayant plus les sens corporels pour receuoir les choses sensibles, ni la faculté de l'Imagination, qui est vne puissance corporelle, pour y élabourer ces images, & les rendre capables d'estre presentées à l'intellect, il semble qu'elle ait aussi perdu l'vsage de cette intelligence par laquelle elle est naturellement propre à speculer sur tous ces objets.

Neantmoins si nous examinons bien attentiuement ces raisons, nous trouuerons qu'elles ne sont nullement concluantes. Car pour ce qui est de la premiere, ce qui fait qu'entre les choses destituées d'intelligence, comme sont, excepté l'homme, vniuersellement tous les animaux, les natures incomplettes n'exercent aucune operation, n'est pas proprement & precisement pour ce qu'elles sont incom-

plettes ; c'eſt pource qu'elles n'ont point de facultés pour cela. La forme s'aneantiſſant lors qu'elle ſe ſepare de la matiere, comme fait l'ame d'vn cheual quand il meurt, elle perd neceſſairement ſes facultés auec ſon eſtre ; eſtant abſolument impoſſible que ce qui n'eſt plus ait aucune vertu d'agir. Quant à la matiere, elle ſubſiſte bien apres la forme à la verité, comme le corps du cheual demeure encore apres qu'il eſt mort. Mais en qualité de matiere ſimplement elle n'a point de faculté d'exercer aucunes operations : toute la puiſſance qu'elle en auoit auparauant, luy venoit neceſſairement de ſa forme. C'eſtoit l'ame du cheual qui donnoit à ſon corps l'action & le mouuement. Cette matiere donc n'ayant plus la forme qu'elle auoit auparauant elle ne peut plus agir comme elle agiſſoit. Et ſi elle vient à eſtre aſſiſtée, ou reueſtuë, ou informée d'vne nouuelle forme, comme s'il s'engendre des gueſpes ou quelques autres inſectes du corps d'vn cheual, comme elle aura ſes facultés d'elle, ſes operations ſeront auſſi conformes au nouuel eſtre que cette nouuelle ame luy aura donné. Tellement qu'au lieu que le cheual

marchoit & faisoit manege auparauãt, la matiere dont il estoit formé volera peut-estre, ou se trainera & rampera à la façon des chenilles & des vers. En l'homme il n'en est pas de mesmes. Car le corps perd bien les fonctions, pource qu'elles dependoyent de l'Ame, laquelle n'y est plus. Mais l'Ame estant presupposée subsister apres sa separation d'auec le corps, est aussi presupposée conseruer les facultés qui luy sont vrayement propres & naturelles. De sorte qu'il reste seulement à sçauoir si lors elle en peut vser, ou non. Ie dis donc pour la seconde raison, que quand nous supposerions, ce qui n'est point & qui ne peut estre, que l'ame d'vn cheual subsistast apres sa separation d'auec le corps, la cause pourquoy elle ne pourroit exercer ses operations, ne conuiendroit pas à celle de l'homme. Car il est bien vray sans doute que l'ame fournit au corps du cheual le mouuement & l'action: mais tant y a que ce mouuement est corporel, & ne se peut rencontrer en aucune nature qui ne soit materielle & corporelle. Ce sont les jambes du cheual qui se remüent, & toutes les parties de son corps qui se tournent & qui se

virent, selon les inclinations de celuy qui le monte, & qui le gouuerne à sa volonté. Tellement que si son ame estoit quelque chose si distincte d'auec le corps qu'elle ne fust point corporelle elle mesme, il seroit impossible qu'elle exerçast à part de tels mouuemens. Mais quant à ces operations de l'Ame de l'homme dont nous parlons à cette heure, elles sont tout à fait d'vne autre sorte, & se trouuent en des natures qui ne sont iointes à aucun corps. Car entendre, & vouloir, & receuoir ou delectation ou mécontentement des choses qu'on entend & que l'on veut, ou qu'on ne veut pas, c'est chose qui se rencontre dans la nature des Anges. Quand donc il seroit veritable que l'Ame, tandis qu'elle est au corps, ne fait aucune fonction de ses facultés raisonnables, sinon auec l'aide & par l'entremise des organes corporels, si est-ce que ces fonctions là ne sont pas corporelles elles mesmes, puis qu'elles se trouuent en des natures qui n'ont aucune liaison ni communication auec le corps. Ainsi, bien qu'il soit certain que l'Ame d'vn cheual ne peut toute seule faire maneige, quand elle subsisteroit apres le corps; encore

que l'Ame de l'homme n'euſt point exercé ſes fonctions ſans les organes du corps pendant qu'elle y a eſté logée, il ne s'enſuit pourtant nullement qu'elle en ait neceſſairement beſoin pour les exercer alors qu'elle n'y loge plus. Et par meſme moyen ſe peut monſtrer que la comparaiſon du lut & du ioüeur ne conuient pas à cette matiere. Car il eſt bien vray que ni le lut ne ſçauroit ſonner ſans le ioüeur, ni le ioüeur ioüer ſans lut; pource que ioüer eſt exciter par la rencontre des doigts & des cordes du lut vn certain ſon harmonieux, qui comme il eſt corporel, auſſi ne peut-il venir d'ailleurs que d'vne choſe corporelle. Mais comme le ioüeur de lut, bien qu'il n'excite pas ce ſon effectiuement, pource qu'il n'a point d'inſtrument propre pour cela, ne laiſſe pas de pouuoir raiſonner en ſon entendement ſur les meſures, & les accords, & la diuerſité des ſons dont ſe formoit cette harmonie quand il ioüoit, & meſmes ſur la ſtructure du lut & ſur la compoſition de ſes parties: ainſi l'Ame, bien qu'elle n'exerce pas actuellement les operations du corps, pource qu'elle ne s'y tient plus, ne laiſſe pas de pouuoir diſcourir & faire des

ſpecula-

ſpeculations ſur la nature du corps humain, ſur l'vſage de ſes facultés, & ſur tous les autres objets qui s'offrent à ſon intelligence. Elle ne ſçauroit faire alors, ni que le corps ſe nourriſſe, ni qu'il marche d'vn lieu en l'autre, ni qu'il vſe de ſes ſentimens : mais de cela ne s'enſuit pas qu'elle ne puiſſe former de belles contemplations ſur la façon de la perception des images des choſes dans les ſens, ſur le merueilleux agencement des reſſorts qui ſont dedans le corps pour ſeruir à la locomotiue de ſes membres, & ſur l'économie incomparable que la Nature a eſtablie entre les parties qui doiuent élabourer, diſtribuer, receuoir, & s'approprier ce qui eſt neceſſaire pour leur aliment. En fin la derniere raiſon n'a non plus de force que les precedentes. Car puis que les Anges, qui ſont, comme i'ay dit, des natures entierement ſeparées du corps, ont neãtmoins certains moyens, que nous ne comprenons pas aiſément à la verité, mais que nous croyons pourtant tres-certainement, de connoiſtre les choſes ſenſibles & corporelles, & de former deſſus des raiſonnemens excellens, de quoy l'Eſcriture nous fournit des preuues indubitables, pourquoy

l'Ame eſtant vne ſubſtance à peu pres ſemblable à celle des Anges, ne ſera t'elle pas capable de meſmes operations? Figurons nous que par la puiſſance de Dieu vn Ange s'incarne de telle ſorte, qu'il deuienne la forme d'vn corps humain, & qu'il l'anime de la meſme façon que l'ame raiſonnable l'informe. Sans doute tandis qu'il y ſera logé, il verra & ſentira les choſes corporelles par les organes des ſens, & raiſonnera ſur les images qui en ſeront portées & élabourées en la fantaiſie, comme nous faiſons maintenant. Et ſi de fait il eſt deuenu l'ame de ce corps, il ſera tout autant aſſujetti à l'employ de ſes organes pour les fonctions de ſon intelligence, que noſtre Ame l'eſt a cette heure pour l'exercice de ſes plus excellentes facultés. Que ſi apres cela Dieu venoit a le déuelopper des liens de ce corps, auroit il perdu l'vſage de ces Puiſſances dont il ſe ſeruoit ſi auantageuſement ſans l'aide de ſes organes, auant qu'il y fuſt aſſerui? Il y a quelque choſe d'auantage. C'eſt bien vne verité conſtante, & dont tout le monde doit demeurer d'accord, qu'il n'entre rien dedans nos entendemens, qui n'ait eſté premierement dedans nos ſens en quelque fa-

çon. Mais ce qui eſt ainſi indubitable à parler generalement, n'eſt pas ſans quelque difficulté quand il en faut venir à l'interpretation. Pource qu'on le peut prendre en ce ſens, que du tout il n'y peut auoir d'autres idées en noſtre intelligence, que celles qui ſont émanées des choſes materielles, & que nos yeux, ou nos oreilles, ou nos autres ſentimens ont eſté capables de receuoir. Et derechef on le peut ainſi interpreter, qu'encore qu'il y ait en nos eſprits des idées purement intellectuelles, & qui ne tiennent du tout rien de la nature des corps, ſi eſt-ce qu'elles ne s'y ſont point formées ſinon à l'occaſion des images des choſes corporelles qui ſe reçoiuent en la fantaiſie, & ſur leſquelles l'intellect fait premierement ſes reflexions. Et ie penſe que pour peu qu'on vſe de ſa raiſon, on trouuera que c'eſt en cette ſecõde maniere qu'il le faut entendre. Car pour ne dire point qu'on paſſe de la ſcience de la Phyſique à celle de la Metaphyſique par le moyen de certaines abſtractions, qui conduiſent l'eſprit de l'homme de la contemplation des corps à celle de la nature des eſprits, & des choſes immaterielles, i'eſtime que la Religion met la

choſe hors de controuerſe. Car c'eſt bien par l'entremiſe de nos ſens que nous voyons les cieux & la terre, & que nous oyons preſcher la Parole de Dieu; & c'eſt ſur les idées que ces operations de nos ſens portent en noſtre fantaiſie, que nous nous mettons à raiſonner de la Diuinité. Mais c'eſt choſe connuë par noſtre propre experience, que quand nous nous y ſommes vne fois ſerieuſement appliqués, de la conſideration des choſes ſenſibles, qui nous en donnent les premieres connoiſſances, nous montons à des ſpeculations de la nature de Dieu & de ſes proprietés, qui ſont entierement & abſolument ſeparées des conditions & de la matiere des corps. Bien donc que nos eſprits ne produiſent aucunes operations dont les choſes corporelles ne nous ayent preſenté les occaſions, comme S. Paul dit, Rom. 1. que de l'ouurage du Monde on paruient à connoiſtre la Puiſſance eternelle & la bonté de la Diuinité, ſi y a t'il pourtant ainſi quelques actions de nos eſprits qui ſont purement ſpirituelles, & qui ne dépendent nullement des corps, ſinon entant que les objets corporels nous ont fourni les occaſions de les pro-

duire par la ratiocination. Or s'il y a quelques vnes des operations de nos esprits qui à proprement parler n'ont rien de commun auec le corps, mesmes pendant le temps qu'ils y habitent, & qu'ils sont aucunement attachés à ses instrumens, pourquoy ne seroyent ils pas capables d'en produire sans le ministere de ses sens, lors qu'ils sont tout a fait dépris des attachemens qui les conjoignent? Si donc nous pouuons auoir quelques preuues de l'Ecriture que les Ames vsent de leurs facultés apres la mort du corps, non seulement cette diuine reuelation doit auoir assés d'autorité pour imprimer cette creance en nos esprits, nonobstant la contradiction de ces pretendus discours de la raison; mais ces difficultés que quelques vns pensent estre en la chose mesme, ne doiuent pas laisser en nos esprits la moindre hesitation, ni le moindre ombrage. Voyons donc maintenant ce que la Parole de Dieu nous en enseigne.

Les Theologiens qui ont voulu tirer preuue de cette verité, de la parabole du mauuais riche & du Lazare, ont receu cette contradiction de la part de ceux qui croyent que l'A-

me perd l'vſage de ſes facultés en la mort, que ce que noſtre Seigneur dit là n'eſt pas vne hiſtoire, mais vne parabole ſeulement, & que c'eſt vne impertinence de vouloir faire paſſer telles ſortes de propos pour narrations de choſes effectiuement arriuées. Et là deſſus il y a eu beaucoup de conteſtation. Pour ce que d'vn coſté il n'y a aucune autre parabole en l'Eſcriture, ou les perſonnages qui y ſont introduits, ſoyent deſignés par leurs noms, & repreſentés exactement par beaucoup de circonſtances, comme Lazare eſt décrit en cet endroit là; & que de l'autre ce propos que noſtre Seigneur rapporte qu'Abraham & le Mauuais riche ont eu l'vn auec l'autre au trauers d'vn grand abyſme, n'a aucune apparence de narration hiſtorique, pour ſe faire receuoir comme vne reelle verité. Partant puis que ce peut eſtre en partie vne hiſtoire & en partie vne parabole, examinons la brieuement ſous cette derniere conſideration. Dans toutes les paraboles que noſtre Seigneur employe en l'hiſtoire de l'Euangile, il faut regarder au but auquel il tend, & à ce qu'il dit pour y paruenir. Or quant au but de celle là

il paroiſt aſsés par ſa concluſion que le Seigneur y a eu deſſein de monſtrer, que l'obſtination de l'eſprit de l'homme à l'encontre des choſes qui luy ſont addreſsées de la part de Dieu, eſt ſi grande, qu'il n'y a ni reuelation faite par ſa parole, ni miracle étalé deuant nos yeux, qui ſoit capable de nous émouuoir. De ſorte que quand les morts meſmes reſſuſciteroyent, nous ne croirions pas pluſtoſt à leur temoignage, que nous faiſons aux écrits de Moyſe & des Prophetes, ſi Dieu ne nous touche de ſon Eſprit interieurement. Tout le reſte du propos eſt employé à venir à cette concluſion, ſi ce n'eſt que comme on met à l'entour des pourtraits des ombres & des fueillages, qui ne ſeruent qu'a remplir le vuide & à donner quelque ornement au tableau, il y ait auſſi quelque choſe dans ce diſcours de noſtre Seigneur, dont l'vſage conſiſte tout à rendre la parabole plus pléne & plus lumineuſe. Il eſt donc icy à obſeruer, qu'où bien ça eſté la commune opinion des Iuifs que les Ames des infideles ſont tourmentées incontinent apres leur mort; ou bien qu'elles ſont dépouillées de tout ſentiment de leurs facultés, comme ſi

elles étoyent endormies. Si c'eſt le dernier, noſtre Seigneur ne fait pas, ce ſemble, choſe aſsés digne de ſa ſageſſe, de fonder ſa parabole ſur vne hypotheſe contraire à la commune creance des Iuifs. Car ſi la parabole n'eſt tirée d'vne verité réellement arriuée, au moins ne faut-il pas qu'elle choque les communes conceptions des hommes, & noſtre Seigneur n'en a iamais mis aucune en auant, ou on ne voye beaucoup de raiſon & d'apparence de poſſibilité. Et plus il y a dans celle-cy de difficulté à comprendre comment ces deux perſonnages ont peu raiſonner enſemble vn ſi grand abyſme entre deux, plus faloit il que le reſte s'accommodaſt au ſens des auditeurs, afin qu'ils n'accuſaſſent pas celuy qui parloit, de leur donner des enſeignemens fondés ſur des opinions fauſſes & extrauagantes. Si ç'a eſté la creance populaire des Iuifs que les Ames joüiſſent de ſentiment, noſtre Seigneur la confirme aſsés, non ſeulement en ce qu'il ne s'y oppoſe pas, mais encore en ce qu'il édifie deſſus des inſtructions ſi belles & ſi plénes de ſapience. Ie ne fais donc aucune doute qu'il ne nous ait voulu donner à entendre en cet

emble-

emblème que les ames des méchans ſont tourmentées dés en ſortant de cette vie, & que celles des Fideles reçoiuent de la conſolation. Ce qui ne peut eſtre ſans vn notable ſentiment, ni vn ſi notable ſentiment ſans qu'elles ayent leurs facultés agiſſantes & éueillées.

Lors que l'Apoſtre S. Paul nous raconte qu'il a eſté raui en Paradis, ouil a entendu des choſes inenarrables, il nous dit à la verité qu'il ne ſçait ſi ç'à eſté en corps, ou hors du corps. De façon qu'encore qu'il ne ſoit pas ſans apparence que ç'à pluſtoſt eſté hors du corps, ſi eſt ce qu'il y auroit de la temerité à le decider determinément, puis qu'il ne l'a pas voulu faire. Mais tant y a qu'il eſt clair qu'il preſuppoſe que cela a peu ſe faire hors du corps, & par conſequent que les ames peuuent vſer de leurs facultés, quand elles en ſont ſeparées. Car en cét eſtat auquel il preſuppoſe que la ſienne ou a eſté ou a peu eſtre, elles ne peuuent pas ouïr des choſes qui leur ſoyent inenarrables puis apres, ſans quelque vſage de leur intelligence; encore eſt il neceſſaire que c'en ſoit vn vſage bien excellent, tant pour la magnificence de l'objet, qui ne ſe comprend pas ſans doute

sinon par vn intellect bien agissãt, que pource qu'il s'y étoit si fortement appliqué, & qu'il en auoit receu des impressions si profondes, qu'apres que l'ame a esté rejointe à son corps, & derechef attachée aux organes d'auparauant, elle en a neanmoins conserué la souuenance. Or est-ce assés que S. Paul ait supposé que cela se peut, pour tirer nos esprits de toute difficulté en cette matiere.

L'Apostre en L'Epistre aux Hebrieux, representant magnifiquement à quelle condition les Chrestiens sont appellés, dit que c'est *à la Ierusalem Celeste, aux milliers d'Anges, à l'assemblés des premiers nés qui sont enrollés dans les Cieux, & aux esprits des iustes sanctifiés.* Ie ne m'arresteray pas à éplucher ce que signifie ce mot *d'enrollés dans les Cieux*, quoy qu'il semble que ce soit vne façon de parler tirée des regiſtres publics & des matrieules ou on écrit les noms des Citoyens qui doiuẽt auoir droit de Bourgeoisie, & participer aux priuileges de l'Estat. Ce qui signifieroit que ces premiers nés sont deja recueillis dedans les cieux; démeure qui n'est pas propre pour vn sommeil si profond & si destitué de tout sentiment, qu'est celuy au-

quel quelques vns condamnent les ames iuſques au iour de la reſurrection. Ie diray ſeulement que ce mot *d'eſprits*, ſignifie ſans difficulté les ames ſeparées des corps, & que celuy que nous traduiſons *ſanctifiés*, ſignifie proprement *parfaits* ou *accomplis*; tiltre qui au Nouueau Teſtament ne ſe donne ſinon à ceux qui ſoit en connoiſſance, ſoit en ſanctification, ont acquis le degré de perfection auquel ils tendoyent auparauant, & ou ne ſont point encore paruenus ceux qu'ils ont laiſſés derriere. Ainſi ſommes nous dits parfaits, en comparaiſon des Iuifs qui ont veſcu ſous la diſpenſation de la Loy, mais imparfaits en comparaiſon de ceux qui acquierent les connoiſſances auſquelles on ne peut paruenir en cette vie. Tellement que ces Iuſtes parfaits, des eſprits deſquels il eſt parlé en ce paſſage, ſont ceux qui ont acquis vn degré de perfectiõ que nous n'auons point encor. Ce qui ne ſe peut comprendre ſans vn excellent vſage de ces facultés qu'on appelle Volonté & Intelligence.

Au liure de l'Apocalypſe, ch 14. ℣ 13. il eſt dit, que *l'Eſprit* declare *bien-heureux ceux qui ſont morts au Seigneur*. Or la felicité, & la priuation

de l'vſage de toutes ſes facultés, ne peuuent compatir enſemble. Ariſtote meſme a dit que la beatitude ne peut eſtre proprement attribuée ſinon à ceux qui ſont effectiuement dans l'exercice des plus belles fonctions de leurs plus nobles puiſſances, & qui vacquent actuellement à la contemplation & à l'amour de leurs plus excellens objets. Et afin qu'on ne penſe pas qu'ils ſoyent appellés heureux, pource qu'ils ſont deſtinés à la ioüiſſance de la felicité qui doit eſtre reuelée au dernier iour, comme le meſme Philoſophe dit qu'on appelle par eſperance les petis enfans heureux, quand il y a beaucoup d'apparence qu'ils le deuiendront quelque iour, il eſt dit, *qu'ils ſe repoſent de leurs trauaux, & que leurs œuures les ſuiuent.* Or eſt-il bien vray qu'on a accoûtumé d'appeller le ſommeil de ce nom de repos, en l'oppoſant aux trauaux & aux fatigues de la iournée. Mais neantmoins ſi en parlant d'vn homme qui ſeroit retourné en ſa patrie apres de grands & memorables combats donnés en païs eſtrange, on diſoit que deſormais il ſe repoſe de ſes trauaux, ie ne penſe pas qu'aucun entendiſt qu'il fuſt endormi pour vn bien

long temps, mais bien qu'il ioüiroit en tranquilité du fruit de ſes pénes precedentes. De fait ces mots, *que leurs œuures les ſuiuent*, veulent dire qu'ils ioüiſſent de leur remuneration. Car pource que l'œuure & la remuneration ſont inſeparables en la diſpoſition de la bonne volonté de Dieu, le S. Eſprit voulant dire que les Fideles ne perdent pas leur péne dans les bonnes œuures qu'ils font icy bas, & que là haut ils en obtiennent le ſalaire qui leur eſt promis, par vne façon de parler ordinaire à l'Ecriture, ou ce qui precede eſt mis pour ce qui ſuit, il ne fait point de difficulté de les nõmer l'vn pour l'autre. Or la remuneration gratuite des bonnes œuures ne giſt pas en priuation de ſentiment, mais en poſſeſſion de contentement & de gloire.

Au meſme liure les Ames de ceux qui ont eſté martyriſés pour la Parole de Dieu ſont repreſentées criant, *Juſques à quand Seigneur, qui és Saint & veritable, ne iuges tu point & ne vanges tu noſtre ſang de ceux qui habitent ſur la terre.* Ce qui témoigne en elles & memoire & reſſentiment. Et on ne peut pas dire icy que ce cri leur ſoit attribué comme au chapitre huitié-

me de l'Ep. aux Rom. les soupirs, & les ahans, & les desirs à toute la machine des Cieux & de la terre, ou comme le cry de vangeance au sang d'Abel, par vne espece de prosopopée. Pour ce que notoirement les cieux, & la terre, & le sang d'vn homme n'ont point de connoissance ni de sentiment, il n'y a point de peril que telles façons de parler figurées engendrent des opinions erronées en l'esprit de qui que ce soit. La nature de la chose aduertit assés qu'il faut necessairement qu'il y ait quelque figure en l'enonciation. Mais ou il s'agit des ames des hommes, que l'on void, pendant qu'elles sont au corps, doüées de si vifs & de si exquis sentimens, posé qu'ils fussent éteints, ou au moins absolument assoupis apres la mort, qui se pourroit empescher de tirer de la lecture de ces mots des opinions au contraire ? Mais afin que personne ne doute du sens de ce passage, il leur est ordonné d'atendre & de se reposer encore quelque temps. Or quand par quelque prosopopée on pourroit attribuër de telles voix à des choses destituées de sentiment, qui a iamais veu ou que Dieu soit introduit leur répondant, ou que quelcun pour luy vienne

a dreſſer vn dialogue de la façon auec des choſes dépourueuës d'intelligence ? En fin il leur eſt donné des robes blanches ; ce qui ne peut ſignifier ſinon vne grande lumiere de connoiſſance, & vne grande pureté de ſanctification. Or ni l'vne ni l'autre de ces choſes ne peut ſubſiſter ſans vn vſage parfait de la faculté de l'entendement, & de toutes les affections de l'Ame. Et quand ces robes blanches ſignifieroyent ou la grace de la iuſtification, ou l'attente de la felicité & de la gloire, pource qu'autrefois les robes blanches eſtoyent les marques de ceux qui aſpiroyent aux grandes charges de la Republique de Rome, encore cela ne pourroit il eſtre ſans ſentiment & ſans affection. Car ſi c'eſt le premier, pource que ces Ames nous ſont là repreſentées en vn lieu ou elles ne peuuent auoir eu entrée qu'elles ne fuſſent iuſtifiées, & que leurs pechés ne leur fuſſent pardonnés, ce n'eſt pas proprement la iuſtification, qu'elles ont déja, qu'on leur donne, c'en eſt le gouſt & le ſentiment, dont on leur donne la plenitude, au lieu qu'icy bas nous n'en auons que les auances en la paix & en la ioye de nos eſprits. Et ſi c'eſt le

ſecond, cela ne peut repreſenter ſinon le deſir de leur pleine & entiere glorification, accompagné d'aſſeurance, & par conſequent d'vn incroyable contentement. Ce qui ne peut encor compatir auec le ſõmeil de l'eſprit & l'aſſoupiſſement de ſes puiſſances.

L'Apoſtre écriuant aux Philippiens dit qu'il eſt balancé entre ces deux pensées, s'il doit ſouhaitter de mourir, ou de demeurer plus long temps au monde. Pour ce que s'il regarde à l'edification que ſon miniſtere donnoit à l'Egliſe, & a l'vtilité qu'elle en pouuoit retirer, il doit pluſtoſt choiſir de viure long-temps: & s'il a égard à ſon bien particulier, la mort luy eſt plus ſouhaittable que la vie. Ie vous prie s'il euſt creu que tous les ſens de ſon ame, auſſi bien que ceux de ſon corps, fuſſent en mourant demeurés perclus pour vn ſi long-temps, euſt-il penſé que la mort luy euſt eſté plus auantageuſe? Ie veux bien qu'il enduraſt beaucoup de maux pour la confirmation de la verité qu'il annonçoit, dont vne mort, telle que ceux contre qui ie raiſonne ſe la repreſentent, endormie, & priuée de toute intelligence, l'euſt garenti: ſi eſt-ce que la connoiſſance

ce qu'il auoit de nostre Seigneur Iesus en viuant, la merueille des reuelations qui luy auoyent été adressées, la ioye & la consolation qui luy reuenoit du sentiment de l'amour de Dieu & de sa paix, & l'exercice de tant de belles & eminentes vertus dont il auoit esté reuestu, estoyent choses de telle importance à mon aduis, qu'elles luy deuoyent plustost faire preferer la vie, dans laquelle il en retenoit la possession, bien qu'accompagnée de quantité d'afflictions, que non pas embrasser la mort, qui, qu'elle quelle peust estre d'ailleurs, luy en ostoit la iouissance. Mais la raison qu'il adjoute, pourquoy il deuroit plustost choisir la mort, s'il n'auoit égard qu'a sa personne, c'est *qu'il luy seroit beaucoup meilleur d'estre auec Christ*, retranche toute occasiõ de douter du sentimẽt de S. Paul en cette matiere. Car ceux là sans doute ne sont pas auec Christ, qui dorment sans sentiment, & sans aucune connoissance de leur felicité, fussent ils recueillis dedans le lieu le plus saint & le plus auguste de sa gloire. Autremẽt ceux la pourroyent estre dits habiter auec les Roys, qui sont enterrés dans les Chapelles de leurs Palais, ou il ne penetre pas

vn rayon de la pompe qui les enuironne.

Cet autre passage ne me semble pas moins exprés, 2. Cor. ch 5. vers. 1. 2. 3 ou il s'explique en ces termes. *Nous sçauons que si nostre habitation terrestre de ceste loge est détruite, nous auons vn edifice de par Dieu, vne maison eternelle aux cieux, qui n'est point faite de main Et pour cela nous gemissons, desirãs tant & plus d'estre reuestus de nostre domicile qui est du ciel* Car y a t'il apparẽce qu'il desirast auec tant d'ardeur d'estre dépoüillé de ce domicile terrien, pour estre reuestu de celuy du Ciel, si non seulement il n'y acqueroit rien de nouueau, mais si vniuersellement il y perdoit toutes les connoissances qu'il possedoit en cette vie? Or qu'il entende là parler du changement qui se deuoit faire en luy auant celuy qu'il attendoit en la iournée de la resurrection, c'est chose claire & manifeste par toute la suite du passage. A la verité il auoit dit auparauant, qu'il sçait que celuy qui a ressuscité le Seigneur Iesus, nous ressuscitera aussi par Iesus, & nous fera comparoir en sa presence. C'est pourquoy il témoigne qu'il ne perd point courage en ses tribulations, & adioûte qu'encore que nostre homme exterieur aille dechéant, toutesfois l'interieur se renouuelle

de iour en iour, & s'auance de force en force. Et si nous sõmes exposés à diuerses afflictions, il dit *Que nostre legere affliction qui ne fait que passer, produit en nous vn poids eternel de gloire excellemment excellente.* Ce qui monstre bien qu'il a quelque égard à cette iournée de la plene reuelation de nostre salut. Mais ce qui suit de la destruction de cette loge terrestre, se pourroit il entendre autrement que de la dissolution du corps? Ce qu'il écrit incõtinent apres, que tandis que nous sommes logés dans ce corps nous sõmes absens & cõme étrangers de nostre Seigneur, mais que pour l'asseurance que nous auons de nostre salut, nous aimons mieux estre étrangers du corps, & estre auec le Seigneur, se peut-il interpreter de la resurrection bien heureuse? Serons nous alors absens & étrangers de nos corps, ou bien si nos esprits y auront vne habitation eternelle? I'estime donc que l'Apostre oppose là le temps auquel nous sommes en cette vie, à celuy auquel nous n'y sommes plus. Que tandis que nous sommes en cette vie, il dit que nous sõmes absens du Seigneur; mais que quand nous en sommes délogés, nous sommes presens auec luy. Et pour ce qu'en-

cor que ce temps futur ait deux parties, l'vne en laquelle nous sommes dépoüillés du corps par la mort, l'autre en laquelle nous en sommes reuestus par la resurrection, si est ce qu'en l'vne & en l'autre nostre condition doit tousjours estre de iouïr de la presence de I. Christ, il ne considere cela que comme vn mesme trait de temps, dans la premiere partie duquel est le commencement de nostre felicité, & son accomplissement en la seconde. Ce qui excite nos desirs & nos affections d'estre maintenant dépoüillés de ce corps, afin d'entrer en possession de ces bien heureux commencemens, iusques à ce que le temps de la perfection vienne. Or est cela merueilleusement élongné de cette opinion qui oste aux ames des Fideles apres leur mort tout sentiment de quoy que ce soit, & mesmes de leurs propres puissances & de leur estre.

S Luc nous rapporte que S. Estienne en mourant recommanda son esprit a nostre Seigneur Iesus, en disant, *Seigneur Jesus te remets mon esprit entre tes mains.* Et le Seigneur luy mesme auoit pareillement recommandé le sien à son Pere en sa Croix. A quelle intention

eſtoit-ce donque? Ce n'eſtoit pas ſans doute pour le garentir de perir & d'eſtre reduit à neant. Car la ſubſtance de l'Ame ne tenant rien de la matiere ni du mélange des elemens, elle eſt de ſa nature incorruptible & imperiſſable, comme les Anges. Eſtoit-ce donc pour eſtre garenti des tentatiõs & des entrepriſes du Malin, ou pour eſtre rendu ioüiſſant de la felicité & de la gloire? Quant au premier, il ne peut auoir lieu ſi les eſprits des Fideles demeurent engloutis d'vn ſi profond ſommeil, qu'ils perdent abſolument tout vſage de leur connoiſſance. Car les tentations du malin conſiſtent ou en l'artifice de preſenter exterieurement à nos ſens des objets propres à émouuoir nos appetits: ou en ce qu'il nous forme interieurement en la fantaſie des images de choſes qui nous excitent, & qu'il y fauoriſe de ſon efficace celles que nous y auons déja; ou qu'il émeut nos humeurs, & que par nos humeurs il ſollicite nos appetits & les paſſions de nos ames. Que peuuent donc ſes attentats ſur des ſubſtãces, qui ne ſõ point ſujettes à l'émotion des humeurs, qui ont perdu en mourant la faculté de l'imagination, qui n'ont point de

ſens corporels, puis que ce ne ſont pas des corps, & dont tous les ſentimens ſpirituels ſont tellement liés en l'exercice de leurs fonctions, que ni les objets exterieurs ne les peuuent aucunement toucher, ni les viſions de dedans y engendrer la moindre penſée ? Pour le ſecond, il n'y a ni gloire ni felicité qui puiſſe conuenir aux eſprits, ſans l'action de leur volonté & de leur intelligence. Il n'y a perſonne à qui l'on die que les eſprits des Fideles trépaſſés ſont heureux & glorieux, qui ne conçoiue incontinent que tant s'en faut qu'ils ſoyent engloutis en ce profond aſſoupiſſement, qu'au contraire ils ont vn tres-vif & tres notable ſentiment de leur felicité & de leur gloire.

Ie ſuis bien fort de l'aduis de ceux qui penſent qu'en ces paroles de noſtre Sauueur, *Qui croid en moy, ne verra iamais la mort, il eſt paſſé de la mort à la vie*, il y a vne particuliere emphaſe, & qui fait ſingulierement à noſtre propos. Ie ſçay bien qu'en diuers endroits il ſemble que Chriſt interprete ces mots par cette Promeſſe, *Ie le reſſuſciteray au dernier iour.* Neantmoins ſi depuis le temps auquel il parloit ainſi, les Fideles qui ſont trépaſſés alors, ont dormi iuſ-

qu'a maintenant, & doiuent encore dormir iuſques à la conſommation des ſiecles, ſans auoir non plus de l'Ame que du corps aucun ſentiment de leur eſtre ni de leur condition, ie ne comprens pas que l'eſperance de la reſurrection rempliſſe tout à fait la magnificence de ces termes. Bien que le corps s'endorme de la ſorte, ſi la principale partie de l'homme, & de laquelle l'Ecriture parle quelquesfois comme ſi c'eſtoit l'homme, & que le corps n'en fuſt que l'habitation, vit, & veille, & ſent, & exerce auec ioye & contentement les fonctions qui ſont dignes de l'excellence de ſa nature, la mort n'eſt pas vne mort proprement, & ne ſemble pas meriter vn nom ſi terrible ni ſi odieux. C'eſt pluſtoſt, comme l'Ecriture parle, vn ſommeil, pendant lequel l'hommes'entretient de viſions ſouuerainement agreables. Mais ſi les ſentimens de l'ame & du corps s'eſteignent egalement, & cela non pour peu de temps, mais pour ie ne ſçay combien de ſiecles, comment eſt ce que cela ne s'appelle pas vne mort, mais vn tranſport de la mort à la vie ? Et cela paroiſtra encore beaucoup plus étrange ſi nous l'appliquons aux Peres & aux

Patriarches qui ont veſcu dans les premiers ſiecles, comme Adam, & Seth, & Noé, & Abraham. Car puis que l'Apoſtre, Hebr. 11. leur attribuë vne meſme foy auec nous, bien que les choſes que la foy embraſſe ne leur ayent pas eſté reuelées ſi clairement qu'a nous, ſi eſt ce qu'elles ont deu produire vn meſme effect en leur égard qu'au noſtre, Ieſus Chriſt eſtant toujours le meſme hier, & auiourd'huy, & encore eternellement. Ceux là donc ſont ils paſſés de la mort à la vie, qui depuis auant le Deluge & peu apres, ſont non ſeulement reduits en pouſſiere quant à leurs corps, mais enſeuelis quant à leurs eſprits dans vn ſi profond endormiſſement, & dans vne inſenſibilité ſi extreme? Et veritablement il ſemble qu'il eſt manifeſte qu'ils en ont eſperé tout autrement. Quand Iacob apres tant d'afflictions & de pelerinages ſi penibles & ſi fâcheux, ſe conſoloit par ce qu'il *auoit attendu le ſalut de l'Eternel*, s'il n'auoit point d'autre eſperance que celle de perdre le ſentiment de tous biens & de tous maux pour vne ſi longue ſuite de ſiecles, il auoit plus d'occaſion de s'affliger que de ſe réjouïr, & d'apprehender la mort, que de tirer de

la

la consolation de ce qu'il la voyoit si prochaine. Encore est-icy considerable tant & plus, que comme il estoit beaucoup plus élongné du iour du iugement que nous ne sommes maintenant, & qu'il n'apperceuoit sinon de bien loin dans les tenebres de l'aduenir la manifestation du Redempteur, que nous voyons arriuée, aussi ne voyoit il point si clairement que nous faisons l'esperance de la resurrection, & n'auoit point vne si distincte connoissance de la gloire qui nous attend dans les lieux celestes.

Ie voy que Dauid, qui a mesure qu'il approchoit dauantage du temps de la reuelation du Sauueur, receuoit aussi de Dieu, & donnoit à son Eglise de plus grands éclaircissemens sur ces matieres, que n'en auoyent eu ses deuanciers, à neantmoins de fort differens mouuemens quand il se void ou en peril, ou en estat de mourir. Quelques fois dans ses Pseaumes il monstre qu'il a beaucoup de crainte de la mort, & demande à Dieu affectueusement que par sa bonne Prouidence & par la puissance de sa main, il empesche qu'il n'y tombe. Et ces siens mouuemens si frequemment rapportés

& repetés dans ſes écrits, accompagnés de vœux ſi ardens, ſuiuis d'actions de graces ſi viues & ſi plénes de deuotion, lors que Dieu l'a déueloppé de ſes dangers, monſtrent bien que cet objet, quand il ſe preſentoit à luy, donnoit de terribles agitations à ſon ame. Et neantmoins lors qu'il faut mourir, il s'y diſpoſe tres tres-paiſiblement, & n'en témoigne apprehenſion ni alteration quelconque. Si vous demandés à ceux qui penſent que les ſentimens de l'Ame s'amortiſſent auec ceux du corps, pourquoy Dauid apprehende ſi fort la mort, ils vous diront qu'il en rend la raiſon luy meſme. C'eſt que dans la mort il ne ſe fait point de mention du nom de Dieu, & qu'on ne luy chante point de loüanges. Pſal. 6. Ce qui prouue à leur aduis qu'il a creu que la mort oſtoit tout d'vn coup, auſſi bien à l'eſprit qu'au corps, la connoiſſance de toutes choſes. Mais ſi ç'a eſté là ſa ſeule raiſon, pourquoy ne craint il autant la mort quand il eſt vieil? Mourir vieil empeſcher'il qu'on ne perde la ſouuenance de tous objets? Ou a t'il deu eſtre plus ſenſible à Dauid quand il eſtoit en fleur d'aage, de perdre en laiſſant la vie, le moyen de chanter

les loüanges de Dieu, que d'eſtre priué de ce contentement en mourant en bonne vieilleſſe? Il eſt donc beaucoup plus raiſonnable de dire que Dauid & les autres Saints des temps paſsés, ont eſtimé que Dieu les auoit mis au monde pour deux fins. L'vne qui regarde ſa gloire, pour l'auancer & la celebrer tant qu'ils pourroyent. L'autre, pour y ioüir long-temps des témoignages de ſa faueur, en ces benedictions temporelles dont il auoit donné les promeſſes. Quand donc quelque peril de mort les menace auant le temps qui ſembloit auoir eſté determiné par la nature pour mourir, ſoixante & dix, pour exemple, ou quatre vingts ans, ou s'il y auoit au temps de Dauid quelque autre terme naturel & ordinaire de la vie, ils s'en émeuuent extraordinairement, pource qu'il ſemble que la mort auant âge leur ſoit vn témoignage de l'ire & de la malediction de Dieu. Ainſi pour induire Dieu à les en garentir, apres luy auoir demandé la remiſſion de leurs pechés, ils luy alleguent cette raiſon, c'eſt qu'autrement il ſera luy meſme en quelque façon priué du fruit du deſſein auquel il a regardé, quand il les a mis au monde.

Car c'eſt comme ſi vne ieune plante ſe plaignoit au iardinier ou au maiſtre du verger, de ce qu'ayant eſté miſe au rang des autres pour porter quantité de fruits, il la couperoit neantmoins par le pied, lors qu'elle ietteroit ſes premiers boutons, & qu'elle commenceroit à monſtrer quelques belles eſperances. Mais quant à cette grande tranquilité d'eſprit, en laquelle ils reçoiuent la mort, quand elle leur arriue au temps auquel elle ne porte point de marques de l'ire de Dieu en ſa precipitation, elle vient ſans doute de ce que la mort eſt accompagnée du ſentiment de la paix de noſtre Seigneur, & de l'eſperance de quelque felicité pour leur Ame. Autrement, par l'aueu meſmes de ceux auec qui ie raiſonne maintenant, ce qu'ils ne celebreroyent plus Dieu dans la mort, & qu'ils n'y auroyent plus aucun gouſt de ſon amour enuers eux, leur en deuroit donner de grandes apprehenſions, & des auerſions inimaginables. Quelques vns d'entre les Payens ſe ſont autrefois, comme Socrate, fortifiés par cette penſée contre l'apprehenſion de la mort, qu'où bien elle oſte le ſentiment de toutes choſes, ou bien elle ne l'oſte

pas. Si elle ne l'oſte pas, ceux qui meurent, doiuent, s'ils ſont honneſtes gens, eſperer du contentement apres leur vie, dans la conuerſation des grands perſonnages qui ſont trépaſsés auant eux; & la compagnie d'Orphée, de Musée, d'Homere, d'Heſiode, d'Vliſſes & d'Agamemon eſt ſans doute, comme ils eſtiment, pour leur donner des ſatisfactions incomparables. Si elle l'oſte tout a fait, il ne faut point craindre la mort, puis qu'elle reduit les hommes à ce point de n'eſtre plus ſenſibles à choſe quelconque. Mais ces gens n'auoyent iamais rien ſauouré de la douceur de la paix de Dieu, ni du contentement qui naiſt de l'aſſeurance de ſa dilection paternelle. N'ayans donc point experimenté d'autres biens que ceux que le monde fournit, ils ſe pouuoyent bien retirer de la vie, ainſi qu'ils diſent eux meſmes, comme d'vn banquet, apres s'en eſtre raſſaſiés, ſans ſe plaindre beaucoup d'eſtre obligés d'en laiſſer la iouïſſance à ceux qui les ſuiuent. Mais quant à Dauid & aux autres fideles ſeruiteurs de Dieu, a qui il auoit donné les commencemens & les auantgouſts de ſa gloire, auec quelle douleur de-

uoyent ils receuoir en quelque temps que ce fuſt la nouuelle de la mort, s'ils eſtoyent non flottans & chancelans, comme les Payens, entre l'eſperance de voir Abraham, Iſaac & Iacob, & la crainte de perdre toutes ſortes de ſentimens, mais plénement & profondement perſuadés, qu'au lieu de les mettre en la plene iouïſſance de ce qu'ils auoyent commencé de ſauourer icy bas, la mort leur en rauiroit abſolument la ſouuenance?

Ce meſme Dauid témoigne en vne infinité d'endroits vn regret fort ſenſible & fort profond d'eſtre élongné de l'Arche de l'Eternel, pource que c'eſtoit là que Dieu donnoit des preuues extraordinairement reconnoiſſables de ſa preſence. Si eſt-ce que dedans les cauernes, & dedans les deſerts, & dedans les plus profondes foreſts, il pouuoit s'entretenir auec Dieu, & tirer des ſources de ſa propre meditation, comme auſſi paroiſt il qu'il l'a toujours fait, quantité de belles conſolations, pour détremper l'ennuy que luy cauſoit ſon eſlongnement d'aupres de l'Arche. Ie vous prie donc, s'il euſt creu que la mort luy euſt deu oſter pour tant de ſiecles, toute connoiſſance &

toute memoire de ſon Dieu, quelles lamentations n'euſt il point faites ? Ou euſt-il trouué des paroles ſuffiſantes pour exprimer les angoiſſes de ſon ame en cette occurrence? A toute heure il demande auec quelque eſpece d'impatience, *Quand verray-ie la face de mon Dieu*? Si par ces mots il entend l'Arche, combien plus deuoit il deſirer de voir la vraye face de Dieu apres ſa mort ? Et de quelle inquietude deuoit il eſtre rempli quand il penſoit que le trépas luy rauiroit, non pas ſeulement le contentement de voir la face de Dieu, mais le ſouuenir d'auoir iamais ni rien veu ni rien appris de luy, ſoit dedans le Tabernacle, ou dedans le Monde? S'il entend voir la face de Dieu, comme elle ſe void dedans les cieux, comment eſt-ce que Dauid à peu faire ce ſouhait, s'il a eu cette opinion que le ſommeil de la mort luy fermeroit ſi long temps les yeux de ſon intelligence? Certes ce n'a eſté l'opinion ni de Dauid, ni d'aucun autre fidele de ce temps là. Leur commun ſentiment eſtoit celuy qui eſt exprimé diſertemẽt au liure de l'Eccleſiaſte ; que quand l'homme meurt, *Le corps retourne en la terre d'où il a eſté pris, & que l'eſprit ſe retire vers Dieu qui l'a*

donné. Or de croire que l'esprit des Fideles puisse estre auec Dieu, sans auoir quelque connoissance de sa presence, & iouïr de quelque rayon de sa felicité, c'est vne chose tout a fait hors de raison & d'apparence. Lors que Dieu vouloit autrefois promettre quelque assistance particuliere à ses Fideles, il leur disoit, *Je seray auec toy*, & c'estoit aussi leur vœu commun & ordinaire pour ceux à qui ils souhaittoyent grace & benediction, *L'Eternel soit auec vous*. Si donc Dieu ne peut estre auec personne, sans luy donner le sentiment de sa faueur, comment pourroyent nos esprits estre auec Dieu, sans iouïr de quelque effect de sa presence gracieuse?

Veritablement quand nous n'aurions autre preuue de l'estat des Fideles apres leur mort, que ces paroles de nostre Seigneur au Larron qui se conuertit en la Croix, *Tu seras aujourd'huy auec moy en Paradis*, elles seroyent seules suffisantes, si nous ne nous aueuglons volontairement, pour nous faire connoistre qu'ils se reposent bien à la verité, mais que c'est d'vn repos accompagné de beaucoup de contentement & de ioye. Car que ce mot *Aujourd'huy*,

se doiue

se doiue prendre au sens ordinaire & commun, pour signifier le temps qui deuoit immediatement suiure la mort de nostre Seigneur, pendant que son Ame à esté separée de son Corps, c'est chose qui ne peut estre reuoquée en doute, sinon par ceux qui de gayeté de cœur abusent de leur raison. En quel endroit du Nouueau Testament nostre Seigneur, ou qui que ce soit l'employe-t'il en autre signification ? Et si l'auteur de l'Epistre aux Hebrieux l'ayant rencontré au Pseaume XCV. en cette sentence, *Aujourd'huy si vous oyés sa voix, n'endurcissés point vos cœurs*, l'a entendu du temps de la predication de l'Euangile du salut, y a t'il apparence qu'a son imitation nous deuions aussi expliquer les paroles de Iesus Christ en cette sorte ; En verité en verité ie te dis, qu'au iour de la resurrection ie te recueilliray auec moy en Paradis en mesme gloire ? Si tels commentaires nous sont permis, y aura t'il rien de certain ni dans la Parole de Dieu, ni dans le langage des hommes ? Paroist-il pas manifestement que le Seigneur voyant ce brigand angoisé en son esprit par l'apprehension du iugement de Dieu, dont il

attendoit l'execution, selon le commun sentiment de la conscience, immediatement apres la mort, l'a voulu consoler par l'asseurance de la remission de ses pechés, & par l'esperance d'vne felicité, dont son ame ioüiroit dés aussi tost qu'elle seroit separée ? Ou donc l'Esprit de Iesus Christ, estant délogé de son corps, est monté en Paradis, ou non. S'il n'y est point monté, nostre Seigneur n'a rien voulu promettre sinon que l'Ame de ce personnage seroit dés ce iour là mesme presente auec sa Diuinité dedans le ciel. Or bien que nostre Seigneur fust Dieu benit eternellement, si n'y a t'il point d'apparence qu'il regarde à sa Diuinité en l'enonciation de ces paroles. Outre que sa Diuinité n'estoit point encore lors si clairement reuelée, qu'il eust voulu commencer à donner connoissance de ce qu'il estoit à cet homme par là, qui peut douter que voyant leurs corps à tous deux en vne mesme condamnation, il ne vueille releuer le courage de ce miserable, qui dans le milieu de son agonie monstroit auoir quelque foy & quelque esperance en luy, par l'asseurance qu'il luy donne que dans peu de momens leurs

plus ſes organes. Car il eſt bien aiſé de conceuoir qu'il y a en l'homme, tandis qu'il eſt composé d'Ame & de corps, vne faculté d'intelligence, qui pendant quelque temps n'exerce point ſes fonctions. Puis que cette conjonction eſt faite de telle ſorte que les organes de l'vn doiuent ſeruir aux operations des facultés de l'autre, & qu'elles ſe façent ou toujours, ou le plus ordinairement, par leur entremiſe, quand les organes viennent à receuoir quelque trouble ou quelque empeſchement, il faut neceſſairement que les operations de l'entendement ceſſent de meſmes. Mais qu'il y ait vne ſubſtance actuellement exiſtente ſeparée d'vn corps, qui ſoit doüée de faculté d'intelligence, & qui neantmoins n'en puiſſe vſer pour ce qu'elle n'a point de corps, eſt vne choſe à mon aduis abſolument inconceuable; par ce qu'elle ne peut actuellement exiſter qu'elle ne viue, & on ne peut conceuoir aucune ſorte de vie en elle, qu'on n'enferme en la meſme penſée l'vſage de ſes facultés. Vous conceurés aiſément que le corps vit, ſans que pourtant l'homme voye, ni qu'il raiſonne: pource que la vie peut ſubſiſter en l'homme ſans la veuë &

le raisonnement. Mais vous ne vous figurerés point que le corps de l'homme viue, que vous ne vous figuriés pareillement qu'il se nourrit, & que le cœur luy bat, ou qu'au moins les esprits ont encore quelque chaleur & quelque mouuement dedans ce siege de la vie. Ainsi la faculté ou la vie consiste, agira, encore que toutes les autres fussent endormies. En l'ame raisonnable, lors qu'elle est separée d'auec le corps, quelle puissance agira, si elle n'a aucun vsage de celle de l'intelligence? Car il n'y a en elle ni puissance vitale, ni animale, ni naturelle, semblable à celles de nos corps; & quant à celle qu'on appele locomotiue, c'est à dire, qui sert à se mouuoir d'vn lieu en l'autre, si l'vsage de l'intelligence ne luy conuient pas, il n'y a nulle raison de s'imaginer qu'elle ait non plus aucun pouuoir de se remuer d'vne place en l'autre. Chose dequoy la nature mesme nous peut fournir vn témoignage bien authentique & bien euident, en ce qu'elle n'a donné à creature aucune entre les viuantes cette puissance de se mouuoir, sinon aux animaux qu'elle a doüés de fantaisie & de certains appetits, qui requierent necessairement le

transport

transport du corps, pour estre contentés. De sorte que s'il n'y a en l'ame ni intelligence ni appetit, ce seroit contre toute raison qu'on s'imagineroit en elle quelque employ de sa puissance locomotiue. Ainsi vaudroit il quasi autant dire que l'Ame meurt auec le corps, & qu'elle ressuscitera auec luy, que de dire qu'elle vit, & que neantmoins elle ne fait aucune fonction de sa vie.

Il y a plus. En cette faculté de l'intelligence que nous possedons maintenant, il s'imprime certaines habitudes, qui sans aucune doute n'ont rien de commun auec les organes du corps, sinon, comme i'ay dit cy-dessus, qu'ils ont donné l'occasion à l'intellect de vacquer aux contemplations, & de former les raisonnemens par lesquels elles se sont acquises. Telle est, pour exemple, l'habitude qu'en Philosophie on appelle de ce nom de Sapience, qui consiste en l'intelligence nette & certaine des premiers principes des choses, & en la connoissance des conclusions qui en dependent, dans les objets les plus beaux & les plus nobles qu'on puisse presenter à l'intellect. Car que ce soit vne habitude purement intellectuelle, la

raison le nous enseigne, & l'experience y consent. Pource que d'vn costé elle deploye ses operations sur des objets qui ne tiennent rien de la condition des corps, & que de l'autre elle ne se rencontre en aucun sujet de la nature de ceux esquels il n'y a point de Puissances sinon corporelles. Car il ne s'est iamais trouué ni cheual, ni elephant, ni aucun autre tel animal, destitué de la raison, en qui il ait paru le moindre rayon de ce qu'on nomme Sapience. Ou donc cette sorte d'habitudes s'effaçent entierement par la mort, ou bien elles demeurent en l'Ame. Or n'y a t'il point de raison pertinente pourquoy l'on die qu'elles se doiuent effacer. Car ie veux bien qu'elles soyent en quelque faſſon entrées en l'intellect par l'interuention du corps, & que les organes du corps ayent contribué quelque chose aux raisonnemens dont elles se sont formées, si sont elles quant à elles intellectuelles tout a fait, & ont leur propre siege dans la raison mesme. Comme au contraire, encore que ce soit par la conduite de l'intellect que le corps apprend à se duire à certains mouuemens reglés par quelque mesure & par quelque art, si est-ce

que pour exemple l'habitude de bien escrimer ou de bien monter à cheual, est vne habitude corporelle. Ainsi donc que quand l'Ame raisonnable vient à se separer d'auec le corps, si le corps pouuoit subsister viuant sans elle, & par la presence de l'Ame sensitiue seulement, il n'y a rien qui empesche qu'il ne peust garder quelques vnes des habitudes qu'il a acquises par la conduite de l'entendement, comme on dit qu'il y a des cheuaux si bien dressés, qu'ils font manege d'eux mesmes, sans que celuy qui les monte les gouuerne : il est beaucoup plus conuenable que l'Ame demeurant viuante & subsistante apres le corps, les habitudes qui luy conuiennent si parfaitement demeurent & subsistent auec elle. Si donc elles subsistent, comme il est tout apparent, comment seroit il possible qu'vne nature effectiuement viuante, doüée de si belles facultés, & ornée en ses facultés d'habitudes si excellentes, demeuraſt tant de siecles sans en estre aucunement excitée à les deployer en quelques operations? N'est-ce pas le propre des habitudes d'encliner les facultés à agir, de leur faciliter l'action à laquelle elles les enclinent, & mes-

mes de les y aiguillonner en quelque maniere? Et puis que l'homme eſt vn eſtre naturellement agiſſant, & que ce qui luy donne cette actiuité, c'eſt l'Ame, & que ce qui fait que l'Ame ſe porte pluſtoſt à vne choſe qu'à l'autre en ſes actions, c'eſt que les habitudes luy donnent la pente de ce coſté là, pourquoy eſt-ce que l'Ame ne pourra conſeruer en elle meſme ſeparée l'actiuité qu'elle communiquoit au corps, & que ſes propres habitudes n'auront pas le pouuoir qu'elles auoyent auparauant de la ployer en ſes actions du coſté qu'elles meſmes ſont panchées?

Mais ne nous arreſtons pas aux enſeignemens de la nature, & conſultons l'analogie de la religion. Certainement tous les fideles ont communion auec Chriſt, & cette communion conſiſte de leur part en la foy par laquelle ils l'ont embraſſé, & de la ſienne en la communication de ſon Eſprit, qui les conſole, & qui les ſanctifie. Or eſt cette communion ſi eſtroite qu'elle ne ſe ſepare iamais. Et comme la mort du corps en noſtre Seigneur n'à pas empeſché l'vnion hypoſtatique de la nature diuine & de la nature humaine en luy, de ſorte

que ce dire ancien de l'Eglise est veritable, que ce que Christ à vne fois pris en cét égard il ne l'a iamais laissé ; ainsi la mort de nos corps n'empesche pas l'vnion mysterieuse de nostre Seigneur auec nous, de façon que ceux qu'il a vne fois fait ses membres, ne peuuent qu'ils ne demeurent tels à toujours. Partant mesmes apres la mort la communication de son Esprit de consolation & de sanctification nous demeure. Or quel peut estre cét Esprit de consolation & de sanctification qui ne nous consolera & ne nous sanctifiera point ? Ou quelle sera cette consolation & cette sanctification, si elle ne nous donne aucun sentiment ni de soy, ni de nous mesmes ? Quand vn des membres du corps tombe en mortification, il n'est plus reputé membre du corps : par ce qu'il n'est tenu pour tel sinon à cause de la communion à mesme vie & à mesme ame, qui est le principe de la vie & des actions. Si donc l'ame ne participe point à l'Esprit de Christ, qui seul anime tout ce corps mysterieux compoté de luy & des fideles qu'il a rachetés, comment peut elle estre de ses membres ? Et comment y participera t'elle si elle ne

retient l'vſage d'aucunes de ſes facultés ? Car la participation de l'Eſprit conſiſte ou dans les operations auſquelles il nous excite, ou dans les habitudes qu'il imprime en nos facultés. Or il n'y a point d'operations ou les facultés ſont ſi profondement endormies. Car c'eſt le propre du ſommeil d'arreſter & d'intercepter les fonctions des facultés. Et quant aux habitudes, il n'eſt ni raiſonnable ni imaginable qu'elles ſe conſeruent tant de ſiecles en vn ſujet ou elles ne ſe produiſent iamais en aucunes operations. Le corps peut bien certes aucunement retenir la qualité de membre de Chriſt dedans la poudre du ſepulcre, bien qu'il n'y ſente aucun effect de la communication de cet eſprit. Pour ce que s'il n'a point de liaiſon auec le chef immediatement & par ſoy meſme, aumoins y en a t'il par l'entremiſe de l'Ame, qui eſt l'autre partie du tout qu'ils compoſoyent enſemblement. Car l'Ame par la relation qu'elle a auec luy en cet égard, le conſidere toujours & comme vne dependance de ſon eſtre, entant que ſans elle il ne peut conſtituer aucun ſujet, & comme vn eſtre dont elle depend en quelque façon, entant que ſans

luy elle ne ſçauroit conſtituer vn homme. Ainſi l'Ame ayant vne effectiue & immediate communion auec Chriſt par la participation de ſon Eſprit, le corps entretient auſſi quelque liaiſon auec le chef, au moins certes mediatement & par la vertu de l'entremiſe de l'Ame. Mais ſi toute liaiſon venoit à eſtre rompuë entre l'Ame & Ieſus Chriſt, ce qui arriueroit indubitablement ſi l'Eſprit ne ſe communiquoit à elle ni en operations ni en habitudes, l'Ame ceſſeroit d'eſtre membre de Chriſt par elle meſme, & le corps ne le pourroit plus eſtre par ſon interuention. Ie conclus donc pour ce premier Point, que l'Ame ſeparée du corps a intelligence & ſentiment, & par conſequent que les eſprits des Fideles trépaſſés ioüiſſent de quelques degrés de leur felicité & de leur gloire. Voyons iuſques ou cela peut aller, autant que la Parole de Dieu, & l'analogie de la foy nous en enſeigne.

QVELLE EST LA FELICITE' des Ames Fideles separées du corps, & quel le lieu ou elles sont recueillies.

SECOND DISCOVRS.

POVRCE que le lieu auquel les Ames Fideles sont recueillies à l'heure de leur separation d'auec le corps, cõtribuë sans doute beaucoup à leur contentement, & que quand nous aurons decidé ou il est, il nous sera beaucoup plus aisé de parler de la nature de la beatitude mesme, auant que de passer à l'examen des degrés de la felicité des gens de bien, il semble qu'il soit necessaire de rechercher quel est le lieu qui leur est ordonné pour leur demeure. Afin donc de commencer par là ce discours, plusieurs ont esté de cette opinion que les esprits des Patriarches & des Peres qui ont vescu dessous l'Ancien Testament, n'ont point esté receus dedans le ciel iusques à la manifestation du Nouueau, que par l'ascension de Iesus Christ

Christ là haut, l'entrée leur y a esté donnée. Et de cette opinion ils ont eu pour principal fondement le passage qui est au chapitre IX. de l'Epistre aux Hebrieux, ou il est dit, *Que le chemin des lieux saints n'estoit point manifesté* sous les tẽps del'Economie de la LOY, *tandis que le premier Tabernacle estoit encore debout.* Ayant donc ainsi banni les Ames des Peres de la demeure des cieux pour tout ce tẽps qui deuoit couler iusques à l'ascension de Christ, & estant necessaire de leur pouruoir de quelque certaine habitation, afin qu'elles ne demeurassent pas errantes & vagabondes, pource qu'ils n'ont pas creu qu'il y eust de logement plus propre à leur marquer que le sein d'Abraham, dont nostre Seigneur parle en l'Euangile, ils n'ont point fait de difficulté de determiner que c'est là qu'elles ont demeuré tout ce long-temps. Seulement se sont ils trouués en quelque perplexité quand il a falu definir precisement en quelle partie du monde estoit ce sein d'Abraham. Car les vns l'ont placé dedans le prochain voisinage des Enfers, quoy que nostre Seigneur met vn grand abysme entre deux; les autres en ont fait comme vn vestibule des

cieux ; & les autres enfin ne ſçachans pas bien à quoy s'en tenir, ont laiſsé la queſtion indeciſe.

Or quant à ce qui eſt du ſein d'Abraham, comme quand noſtre Seigneur a dit, Mat. 8 11. *Que pluſieurs viendront d'Orient & d'Occident, qui ſeront aſſis à table auec Abraham, Iſaac & Jacob*, il n'a pas voulu proprement deſigner le lieu ou ces Patriarches ſont enſemble, ni definir ſi c'eſt dedans ou dehors les cieux; tellement que ſi le lieu ou ils ſont ſe peut recueillir de ce paſſage, c'eſt de ces mots, *Au royaume des cieux*, & non pas de ceux là, *eſtre aſſis à table auec Abraham, Iſaac & Jacob*; ainſi n'y a t'il point d'apparence qu'il ait non plus voulu determiner vn certain lieu par ces paroles, *Au ſein d'Abraham*. Pource que de ſon temps il y auoit deux façons de mãger enſemble, l'vne de s'aſſeoir à l'entour d'vne table comme on fait encore maintenant, l'autre, de ſe coucher en certains lits, de telle façon qu'on auoit la teſte prés de l'eſtomach l'vn de l'autre, & qu'on ſe repoſoit quaſi dans le ſein de ſon voiſin, en l'vn de ces paſſages le Seigneur a regardé à l'vne de ces couſtumes, & en l'autre à l'autre, pour ſignifier vne

meſme choſe, c'eſt qu'on mange auec Abraham. Et pour ce encor que manger enſemble de la ſorte eſt vn témoignage d'vne conuerſation familiere, & d'vne ſocieté pléne d'amitié, pour dire que le Lazare auoit cette étroitte familiarité auec Abraham, il dit qu'il eſtoit en ſon ſein; comme pour ſignifier que les autres ioüiront de cette douce ſocieté auec luy, il dit qu'ils ſeront auec luy à table. Ce qui monſtre bien ſans doute qu'ils doiuent eſtre en meſme lieu, mais ne determine nullement ſi ce lieu eſt au deſſus des cieux, ou au deſſous de la terre.

Quant à ce qui eſt de l'intelligence de l'autre paſſage, aſſeurément ceux qui s'en ſont preualus pour empeſcher les eſprits des Peres d'entrer dans le ciel auant l'Aſcenſion de Chriſt, ſe ſont trompés en ſon interpretation. L'Apoſtre n'y a rien voulu dire autre choſe ſinon que par la ceremonie de faire entrer le ſouuerain Sacrificateur vne fois l'an dans le Saint des Saints auec du ſang, pour la propitiation des pechés, le S. Eſprit a aſsés clairement donné à entendre, que le vray Souuerain Sacrificateur n'eſtoit point encore entré dans le Sanctuaire des cieux, & que le moyen par

lequel cela s'accompliroit n'estoit point encore mis en euidence. Et de fait il n'y pouuoit estre mis sinon par l'éuenement de la chose mesme. Or la chose mesme & la ceremonie ne pouuoyent subsister en mesme temps. Car l'vne tenoit lieu de figure, & l'autre de realité & de verité. Or la figure & la verité sont destinées à diuers temps, & pour des dispensations differentes. La verité donc subsistant, la figure cessoit necessairement. Et partant tandis que la figure a subsisté par l'institution de Dieu, la verité ne peut estre presumée effectiuement exhibée. Mais quelque interpretation qu'ils ayent donnée à ce passage, il ne nous importeroit pas beaucoup qu'ils s'y fussent trompés ou non, pourueu que ce que la plus part d'entr'eux tient, fust vne verité constante, & de laquelle tout le monde demeurast d'accord auec eux. C'est que depuis que nostre Seigneur Iesus est monté là haut, l'entrée des cieux a esté ouuerte, non seulement aux Fideles qui sont decedés depuis luy, mais mesmes generalement à tous ceux qui ont vescu sous l'Economie des temps passés, tant depuis que deuant la publication de la Loy dessus la mon-

tagne. Car que m'importe qu'Abraham & les autres Patriarches, Peres, fideles, & gens de bien qui ont eſté dans ces premiers temps, n'ayent pas eu cet auantage d'entrer dedans le ciel, ſinon lors que noſtre Seigneur y eſt monté, pourueu que quant à moy i'y entre quand ie mourray, & que ie les y rencontre tous pour y ioüir auec eux d'vne meſme ioye? Quel intereſt, di je, puis-je auoir que quand Dieu a pris les Ames de ſes fideles autrefois, comme Elie parloit de la ſienne, il les ait logées à part en quelque lieu reculé de luy iuſques à l'aſcenſion de Chriſt, pourueu que quand il prendra la mienne il la mette dans ſon Sanctuaire? Mais pource que les Chreſtiens n'ont pas tous eſté de ce ſentiment, & que quelques vns ont eſtimé qu'encore que les Fideles en mourant entrent en vn profond repos, accompagné d'vne conſolation & d'vne ioye merueilleuſement ſenſible, ſi eſt-ce qu'il ne leur ſera pas permis d'entrer dedans le ciel en la preſence de Dieu, ni de ioüir de ſa viſion, ſinon lors de la reſurrection, il nous faut briefuement examiner & les paſſages & les raiſons ſur leſquelles ils ſe fondent.

Ils disent donc que l'Ecriture sainte nous renuoye ordinairement à la resurrection pour l'accomplissement de nos esperances, & que c'est en cette iournée là seulement que nostre Seigneur promet de donner la remuneration à ceux qui croiront en luy. Comme cela se peut voir au ch. 6. de S Iean, & en diuers autres lieux semblables. Quelques vns mesmes n'ont point fait de difficulté d'alleguer à ce dessein le passage ou S. Pierre dit, que *Christ a esté viuifié en Esprit, par lequel aussi estant allé il a presché aux esprits en chartre.* Pource qu'encore qu'il y soit parlé des esprits de ceux qui ont vescu long-temps auant la reuelation du Nouueau Testament, si est-ce qu'à leur aduis il y a pareille raison, & qu'on doit faire mesme iugement des fideles de maintenant, & de ceux du temps passé en cette matiere. Et voicy à peu pres comment ils expliquent cette raison. Nul, disent ils, n'est ni remuneré ni puni des punitions & des recompenses qui sont ordonnées par les loix, sinon apres que la sentence est donnée & prononcée iuridiquement. Or est le iugement qui doit estre prononcé iuridiquement de nous, differé iusques au dernier

iour. De faſſon qu'il ſeroit contre les formes ordinaires de l'adminiſtration de la iuſtice, que les eſprits des fideles fuſſent admis à la viſion de Dieu, auant que noſtre Seigneur ait prononcé, *Venés les benits de mon Pere, poſſedés le royaume qui vous a eſté preparé deuant la fondation du monde. Car i'ay eu faim*; & les choſes qui ſuiuent. Comme donc on tient les criminels en priſon, (& c'eſt ce que ſignifie ce mot de chartre) iuſques à la prononciation de l'Arreſt, & comme on ne les produit point en la place publique pour y eſtre ſuppliciés, ſinon apres que l'Arreſt eſt prononcé; ainſi eſt il raiſonnable qu'il y ait vn lieu deſtiné pour recueillir ceux qui doiuent eſtre abſous à l'aduenement de Chriſt, qui ſoit different du lieu ou la remuneration leur ſera donnée. Mais comme ceux qui ſont en priſon pour leurs crimes, ſont geſnés & tourmentés en leurs conſciences par l'apprehenſion de l'Arreſt & du ſupplice qui les attend, (ce qui eſt proprement à leur aduis la péne que les damnés ſouffrent à cette heure,) auſſi eſt-il raiſonnable que ceux qui attendent leur remuneration en ce lieu de repos, ioüiſſent de conſolation

par l'asseurance de leur future absolution, & par l'esperance de la gloire. Or si cette consideration a lieu pour les Peres d'autrefois, il est sans doute qu'elle est aussi bonne pour les fideles du Nouueau Testament, que pour ceux de l'Ancienne Alliance.

Quant à ce qui est de ce passage, ie voy qu'on l'a pris en diuerses façons, dont il y en a deux considerables entre les autres. Car quelques vns ont pensé que par l'Esprit de Iesus Christ doit estre entenduë son Ame : par sa predication, la connoissance qu'il a donnée aux Ames des anciens Fideles, de la propitiation qu'il venoit de faire en la croix : & par le mot que nous traduisons *chartre*, vne espece d'échauguette, dans laquelle ces Ames estoyẽt en attente de la redemption qu'ils auoyent esperée, selon que les promesses leur en auoyent esté données. Ils se figurent donc les Ames des anciens Fideles à peu pres comme ceux qui sont mis en sentinelle en quelque lieu éleué dans vne place assiegée, pour découurir de loin d'où & quand apparoistra leur secours. Seulement y mettent ils cette difference, que l'esperance du secours en vne place assiegée est

toûjours

toujours meſlée de doute, à cauſe de l'incertitude des conſeils & des éuenemens humains. Et cette doute n'eſt point ſans crainte, ni la crainte ſans inquietude, ni par conſequent ſans anxieté. Au lieu que les ames des ſaincts perſonnages des temps paſſés ne heſitant aucunement ſur la promeſſe de Dieu, ont poſſedé vne eſperance toute aſſeurée, & par conſequent vne tranquilité fort profonde, & vn contentement ſans aucun meſlange d'affliction. Quelques autres ont eſtimé que par l'Eſprit de Chriſt, doit eſtre entenduë ſa diuinité; par ſa predication l'inuitation qu'il a fait faire du temps de Noé à la repentance; & par les eſprits qui ſont en chartre (car ils croyent que pour adjuſter cette locution Hebraïque à noſtre langue, il y faut ſuppleer ces mots *qui ſont*, ou, *qui ſont maintenant*) les ames de ceux qui n'ont pas voulu entendre à cette inuitation, & qui à cauſe de leur obſtination ont eſté mis ſoubs chaines d'obſcurité dans les horribles priſons, ou ils attendent leur dernier ſupplice. Or pour faire icy vne petite digreſſion, & retourner pour vn peu de temps à la queſtion precedente, ie dis que laquelle que

l'on suiue de ces deux interpretations, il s'en conclud euidemment que les ames ne sont pas destituées de connoissance apres la mort. Car si on s'arreste à la premiere, les ames des fideles attendoyent auec auidité la reuelation de la redemption de Iesus Christ. Et si on suit la seconde, les criminels n'ont pas accoustumé de dormir toujours dans leurs cachots. Le ver de leur conscience, & l'apprehension de l'aduenir les réueille. Ioint que si les ames des méchans perdoyent tout sentiment au sortir du corps, il ne seroit point besoin de leur assigner de certaine commune prison : elles seroyent assés bien pour l'attente du dernier iugement, en quelque lieu du monde qu'elles se trouuassent. Mais retournons à nostre propos. I'estime donc que cette seconde interpretation est de beaucoup la meilleure & la plus conuenable tant à l'intention qu'aux paroles de l'Apostre. Et si ie me veux tenir à cela, ie n'ay rien à répondre sinon qu'encore que le lieu du supplice & celuy de la prison soyent assés souuent differens, si ne le sont ils pas toujours pourtant. On punit bien quelques fois les criminels dans les Bastilles & dans les Con-

ciergeries, dans lesquelles ils ont esté gardés en attendant leur Arrest. Et du temps que S. Pierre a écrit, c'estoit chose assés ordinaire entre les Grecs & entre les Romains, que de faire seruir vn mesme lieu premierement de prison, & puis de theatre de supplice. Ainsi ce passage ne prouueroit nullement que les ames des fideles ne soyent maintenant reseruées dedans les enfers, encore qu'elles y doiuent estre quelque iour tourmentés pour leurs crimes; & par mesme raison il ne s'en ensuiuroit pas non plus, que les esprits des fideles ne soyent pas maintenant recueillis dedans les cieux, encore que ce doiue estre quelque iour le lieu de leur remuneration & de leur gloire. Mais donnons cela à l'honneur de ceux qui ont mis cette premiere interpretation en auant, de voir si en la receuant il s'en pourroit prouuer que le ciel n'est pas encore pour maintenant le domicile des ames fideles. Quoy que la vision de Dieu en laquelle doit consister nostre soueraine felicité, se doiue communiquer principalement dedans le ciel, la demeure du ciel pourtant, & la vision de Dieu, peuuent estre choses distinctes. Dieu, di-je, se pourroit bien

faire voir hors du ciels'il vouloit,& s'il vouloit encor, il y pourroit bien auoir quelcun dans le ciel quipourtant ne verroit pas Dieu,de cette visiõ en laquelle consiste le comble de la beatitude. Prenons donc le cas que les ames des fideles ou ayent deu autrefois, ou doiuent encore maintenant estre mises comme en sentinelle en quelque lieu, celles des fideles d'autrefois, pour attendre la reuelation de la redemption de la croix, celle des fideles de maintenant pour attendre la seconde apparition du Redempteur mesme, ce lieu pourroit bien auoir esté dans les cieux, quoy que la gloire de la visiõ de Dieu ne leur eust point encore esté donnée. Et à comparer ce passage ainsi interpreté auec cettuy là, *Tu seras aujourd'huy auec moy en Paradis*, il y auroit beaucoup plus de sujet de croire que la guerite de cette sentinelle seroit au ciel que non pas ailleurs. Car c'est dans le ciel qu'est le Paradis, ou l'ame de nostre Seigneur est montée, & ou par consequent estoyent celles à qui il vouloit donner connoissance de sa satisfaction.

Quant à ce qui est des autres passages dans lesquels l'Ecriture nous renuoye à la iournée de la bien-heureuse resurrection pour obtenir

noſtre remuneration, il ne ſemble pas non plus neceſſaire de les prendre de telle ſorte, qu'ils nous induiſent à exclure les ames fideles des cieux. Il n'y a point de terme plus vſité pour repreſenter la gloire que nous attendons en cette bien-heureuſe iournée, que celuy de triomphe. Comparons donc l'eſtat de ceux qui ont triomphé à Rome autrefois, auec les fideles qui attendent la remuneration de cette gloire. Ils combattoyent premierement hors de Rome dedans les pays étrangers, ſoit qu'ils fuſſent plus, ou moins élongnés, ſelon que le requeroyent les occurrences des choſes, ou l'étenduë de l'Empire. Apres auoir vaincu leurs ennemis, il leur eſtoit permis d'entrer dans la ville de Rome cõme particuliers, pour y demander les charges de la Republique, ou l'honneur du triomphe. Le Senat en ordonnoit premierement, & nul n'a iamais triomphé dans Rome que du conſentement du Senat, ou par l'autorité du peuple. Puis quand la permiſſion de triompher étoit obtenuë, alors ils ſortoyent de la Ville, pour y retourner incontinent, non plus comme perſonnes particulieres & ſans appareil, mais comme

Capitaines victorieux & Conquerans, en pompe & en magnificence solennelle. Pour quoy donc apres que le fidele a combattu icy bas contre les ennemis de la gloire de Dieu & de son salut, & apres qu'il est sorti victorieux de tous ses combats, ne luy seroit-il pas permis d'entrer comme vne personne priuée, & dépoüillé de son corps, dedans cette celebre Ierusalem, non pour demander le triomphe, car il est desia tout ordonné, mais pour attendre le iour auquel il se doit celebrer, en passant cependant ce bien heureux temps en la compagnie des saints Anges & des fideles esprits qui sont en la mesme attente? La mesme chose se pratique enuers les Ambassadeurs, qui peuuent entrer premierement en personnes particulieres dans les villes capitales des Empires ou leur ambassade est addressé, & puis apres en estans sortis, retourner encor vn autre iour en qualité d'Ambassadeurs en la celebrité d'vn grand cortege. Et à l'entrée des Princes, quand ils retournent de quelque conqueste, & de quelque glorieuse expedition, on obserue assés souuent la mesme pratique, d'en remettre la pompe & la magnificence à quelque iour

ſolennel, tandis qu'ils ne laiſſent pas de viure chés eux auec leur Cour ordinaire. En fin la meſme choſe s'eſtant pratiquée enuers noſtre Seigneur Ieſus, il ne doit pas eſtre trouué étrange ſi Dieu en vſe de meſmes enuers ſes Fideles. Car il a combattu premierement en la Croix, & a vaincu par ſa conſtance. Son corps ayant eſté mis dans le ſepulcre, ſon Eſprit eſt mõté en Paradis, s'il faut ainſi dire, à petit bruit; & puis eſtant retourné & le corps reſſuſcité, il a eſté enleué en haut, guindé deſſus les nuës, & eſt entré comme triomplant dans le ciel, entre les applaudiſſemens des eſprits bien-heureux, & les acclamations des ſaints Anges. Cependant ce n'eſt pas merueille ſi l'Ecriture parle vn peu plus rarement de la reception des ames fideles dans le ciel, que de cette glorieuſe iournée de la reſurrection bien heureuſe. Car ces cõmencemens de noſtre beatitude, dont nous ioüiſſons incontinent apres la mort, ſont bien merueilleux à la verité, ſi vous les conſiderés preciſément en eux meſmes: mais ils ſont obſcurs, imparfaits, & de peu ou point d'éclat, ſi vous venés a les comparer auec la ſplendeur de la magnificence en laquelle nous en ver-

rons quelque iour l'accompliſſement. Comme donc encore que les Promeſſes de remuneration faites à Ieſus Chriſt pour l'obeïſſance de ſa Croix, regardent proprement ſon Aſcenſion au ciel, & ſon exaltation en gloire à la dextre de ſon Pere, ainſi que S. Paul l'y rapporte au chap. 2. de l'Epiſtre aux Philippiens, cela n'empeſche pas pourtant que ſon ame n'ait pretendu le droit d'entrer en Paradis pour le temps de ſa ſeparation d'auec le corps, & qu'elle n'en ait vſé de meſmes; ainſi quoy que les promeſſes de la remuneratiõ ayent vn particulier égard à la reſurrection, cela n'induit pas pourtant que nos ames ſoyent priuées de la liberté d'entrer en l'attendant, dans le ſanctuaire celeſte. Et ſi quelcun de nous auoit ſelon l'ancien droit des Romains, adopté quelcun pour eſtre ſon enfant, en reſolution de declarer cette adoption hautement & authentiquement en vn certain iour, afin de le rendre capable de la ſucceſſion de ſes biens & de ſes dignités, il n'y a rien qui empeſchaſt qu'il ne le logeaſt cependant en ſa maiſon, en le tenant peut eſtre vn peu plus clos & couuert, iuſqu'au iour deſtiné pour cette action publique & ſolennelle.

Il eſt vray qu'il y en a quelques vns qui trouuent de la difficulté à loger dedans le ciel les ames de ceux que Dieu à reſſuſcités, pour les laiſſer encore viure au monde vn certain eſpace de temps, comme le Lazare, & quelques autres. Car quelle apparence, diſent ils, de les ramener de ce lieu de gloire & de felicité, en vn eſtat ſi chetif qu'eſt celuy de noſtre conuerſation en la terre? Ne vaudroit il pas mieux ne leur auoir point donné le gouſt des cõtentemens des cieux, que de les en arracher ainſi, pour les ramener dans les infirmités, & dans les incommodités de la vie preſente? Ils enclinent donc volontiers à dire, qu'il auroit eſté plus à propos de leur auoir aſſigné leur demeure en quelque lieu, dont la priuation ne leur fuſt pas ſi ſenſible ni ſi dõmageable. Mais il me ſemble que ces gens ſe donnent de la péne pour neant. Car s'il y a de l'inconuenient en cela, n'eſt il pas bien aiſé à Dieu d'ordonner quelque demeure particuliere à ceux là, & receuoir cependant tous les autres dans les cieux, afin de n'en ſortir point que pour la reſurrection derniere? Vne vintaine d'ames, peut eſtre, qui ont deu eſtre rejointes à leurs corps par vne

particuliere dispensation, doiuent elles faire loy pour tant de millions d'esprits qui n'y sont point assuiettis, & qui ne doiuent point esprouuer d'autre resurrection que la derniere & generale ? Ioignés à cela que quand elles auroyent esté recueillies dedans le ciel, puis qu'en leur premiere creation elles ont esté faites pour la gloire de Dieu, & que d'ailleurs elles luy ont tant d'obligation pour ce qu'ils les a rachetées, elles ne se doiuent pas plaindre si elles souffrent quelques chose d'extraordinaire pour son seruice. Scipion l'Africain, apres des triomphes si glorieux, alla bien à la guerre en des conquestes fort lointaines, sous l'autorité de son frere, & en qualité de son Lieutenant, pour la seule affection qu'il luy portoit, & pour luy aider à paruenir aux grandes dignités de la Republique. En quoy il souffroit quelque diminution de la sienne, outre les incommodités qu'il y reçeut en sa personne, & les sensibles déplaisirs qu'il y eut de la prison de son fils. Les Anges mesmes descendent bien des cieux, ou ils iouissent de la vision de Dieu auec vn inenarrable contentement, afin de seruir au salut & la protectoin

des fideles. Enfin, en quelque lieu qu'on euſt logé ces ames, qui par vne particuliere reſurrection retournent encore vne fois en l'habitation de leurs corps, elles ſont deliurées de leurs infirmités tandis qu'elles en ſont ſeparées, & ſemble qu'elles n'y peuuent r'entrer ſans quelque deſauantage en ce changement de condition. C'eſt pourquoy puis qu'elles ne peuuent reuenir au monde ſans quelque dechet de leur felicité, il ne leur peut eſtre gueres plus fâcheux d'eſtre ramenées des cieux, que de la region elementaire.

S'il eſtoit raiſonnable de decider abſolument cette queſtion, touchant le lieu ou les fideles ſont receus apres la mort, par de ſimples raiſonnemens tirés ou de la probabilité des choſes, ou meſmes de l'harmonie que les parties de la Theologie & de la Religion ont entr'elles, il y en a de bien clairs & de bien preignans pour nous induire à croire qu'ils ſont recueillis dans les cieux. Car puis que comme S. Paul le nous apprend, *noſtre bourgeoiſie* eſt de là, & que nous auons l'honneur d'en eſtre citoyens, pourquoy ſerions nous ſi long-temps exilés de noſtre patrie ? Quel

peché reste à nous pardonner, qui nous empesche le retour au lieu d'où nous sommes descendus ? Puis que nous sommes exhortés à tendre là, & a ne penser desormais qu'aux choses celestes, pourquoy serions nous si long temps priués du fruit de nos desirs & de nos pensées ? Comment est ce que l'Euangile trauailleroit si puissamment à nous en donner l'auidité, pour ne nous en donner pas tout aussi tost la iouissance ? Puis que nous sommes morts au monde, & que nostre vie est cachée auec Christ en Dieu, pourquoy n'irons nous pas conuerser ou nostre vie est en reserue ? Puis que nostre chef y est, & que la communion que nous auons auec luy est si étroitte & si indissoluble, pourquoy ne rassembleroit il pas ses membres à l'entour de soy, quoy que par sa sage dispensation il en demeure quelque partie en la terre? Puis qu'il a prié que là ou il est nous fussions auec luy, pourquoy le fruit de cette priere, que Dieu à exaucée indubitablement, seroit il differé apres tant de siecles ? Puis qu'il a dit qu'il alloit là pour nous y preparer nostre lieu, pourquoy douterons nous qu'il ne nous reseruе en la place

qu'il nous a marquée ? En fin puis qu'il s'eſt monſtré à ceux qui ne le cherchoient point, pourquoy reculeroit il ſi loin de ſoy ceux qui le deſirent auec des paſſions & des affections ſi extremes ? Quand Marie ſe ietta à ſes genoux pour l'embraſſer, il luy dit, *Ne me touche point ; car ie ne ſuis point encore monté à mon Pere.* Sans doute pour ce que cette fẽme tranſportée d'aiſe de le voir reſſuſcité, l'en vouloit, comme on dit, feliciter, & luy congratuler d'vne ſi glorieuſe victoire. Et pour ce qu'elle & les autres Diſciples auoyent eu iuſques là quelque eſperance, que le Seigneur demeureroit en terre auec eux, pour rétablir le Royaume à Iſrael, elle fut rauie de ioye, comme ſi deſormais il n'y euſt plus rien eu qui peuſt empeſcher qu'elle ne iouiſt de ſa preſence à ſouhait, & qu'elle n'en cõtentaſt tous les deſirs de ſon ame. C'eſt pourquoy il reprime cette ardeur, & luy dit que ce n'eſt pas encore fait, qu'il luy reſte encor de monter là haut, auant qu'ils voyent l'accõpliſſement de leurs eſperances. Car ſelon ſa bonté & ſa ſageſſe admirable, il ſçauoit ainſi diſpenſer ſes actions & ſes propos à ſes ſeruiteurs, & les accommoder pour vn

peu de temps à la portée de leurs connoissances. Mais à cette heure qu'il est monté là haut, pourquoy en attendant qu'il en descende pour ressusciter nos corps, ne permettroit il pas à nos esprits de s'aller ietter à ses pieds, & de se rassasier de la douce iouissance de sa presence ? Toutes ces considerations sans doute doiuent faire vne grande impression dessus nos esprits, mais ce qui les doit plénement persuader est, que l'Escriture saincte nous y donne des enseignemens tres-euidens & tres indubitables. Choisissons en donc quelques passages bien exprés, & qui rendent la chose toute manifeste.

S. Paul en cét endroit que i'ay allegué cy-dessus, dit, que *si cette loge terrestre de nostre corps est détruite, nous auons vn edifice de par Dieu, assauoir vne maison eternelle aux cieux.* Et nous auons veu cy dessus qu'il parle de ce qui arriue aux fideles incontinent apres la mort, & non pas seulement de ce qu'ils attendent en la resurrection derniere. Dira t'on là que ce mot de *cieux* signifie non le lieu, mais la condition, c'est à dire, que cette habitation soit appellée celeste, non pour ce qu'elle soit dans

le ciel, mais pour ce qu'elle eſt ſainte & heureuſe ? Certes cela ne ſe peut, ni ne ſe doit. Car outre qu'il ne faut auoir recours à ces interpretations qui paroiſſent vn peu forcées, ſans vne abſolue & inuincible neceſſité, il dit que c'eſt vne maiſon *eternelle* és cieux. Or la demeure du ciel qui eſt deſtinée aux fideles, peut bien eſtre appellée eternelle, encore qu'il faille que les ames la laiſſent pour vn moment lors de la reſurrection. Pour ce que les choſes qui ne ſe fõt que pour fort peu de temps & par diſpenſation ſeulement, ne ſont point conſiderées, & qu'vn ſi petit interualle n'empeſche pas qu'on ne die qu'on à toujours demeuré en meſme lieu. Comme pour faire vn voyage à la campagne, on ne quitte pas pour cela ſon domicile, & quoy que les Anges viennent aſſés ſouuent en la terre, on ne laiſſe pas de les nommer les Anges des cieux. Mais ſi les amés étoyent en quelque lieu hors du ciel iuſques au iour de la reſurrection, cette demeure deuant eſtre alors abandonnée à perpetuité, ne pourroit en aucune façon eſtre appellée de ce nom d'eternelle. Le meſme Apoſtre dit qu'il deſire de déloger *& d'eſtre auec Chriſt*, d'autant

qu'il luy eſt beaucoup meilleur. Sans doute Ieſus Chriſt eſt dans le ciel ; & ſi Saint Paul n'euſt creu y aller en mourant, mais deuoir eſtre confiné en quelque autre lieu du monde que ce ſoit, hors de la preſence du Seigneur, il ne ſe fuſt iamais ſerui de ces termes. Noſtre Seigneur promet au larron qu'il ſera le meſme iour auec luy en Paradis. Or le Paradis eſt dans le ciel ; & ſi noſtre Seigneur en eſt redeſcendu quaſi tout auſſi toſt pour ſe reünir à ſon corps, le larron ſans doute y eſt demeuré, luy qui n'auoit pas beſoin de reuenir en la terre. Au liure de l'Apocalypſe cha. 14. ℣. 4. tous les fideles trépaſſés ſont repreſentés ſoubs le nombre de cent quarante & quatre mille recueillis dedans le ciel, en la compagnie de l'Agneau, & le ſuiuans en quelque part qu'il aille. Or n'y a t'il point d'apparence que Dieu euſt preſenté à ſon Prophete des viſions de cette nature, pour la conſolation & la confirmation de ſes enfans, ſi elles euſſent eſté contre la verité des choſes. En l'Epiſtre aux Hebrieux il eſt dit que nous ſommes venus à l'aſſemblée & à l'Egliſe des premiers nés qui ſont enrollés dans les cieux : or on n'enrolle pas des

bourgeois

bourgeois en vne Cité, pour les releguer puis apres vn fort long-temps à la campagne. Encore eſt il euident que ce mot *enrollés* ſignifie icy recueillis. Car il n'y a point de matricules publiques dans le Ciel, ou on écriue effectiuement les noms & les qualités des fideles. Mais pour ce que ceux qu'on admet aux priuileges d'vne bourgeoiſie, ont accoûtumé d'eſtre enrollés premierement, par cette façon de parler que i'ay dé-ja remarquée cy-deuant, ou ce qui precede eſt mis pour ce qui ſuit, & ce qui ſuit pour ce qui precede, le S. Auteur appelle enrollés ceux qui ſont actuellement receus dans la poſſeſſion de la Bourgeoiſie. Et veritablement il ſemble qu'il n'y ait aucune raiſon de douter d'vne choſe de laquelle il a pleu à Dieu donner des aſſeurances tres-expreſſes en tous les periodes de l'Egliſe. Car pourquoy eſtimons nous qu'il ait enleué Enoc auant la Loy, & Elie pendant l'Economie de la Loy, & Ieſus Chriſt deſſous l'Euangile, ſi apparemment, ſi manifeſtement, que nul n'a peu heſiter qu'ils n'ayent eſté tranſportés au ciel, ſinon afin que nous y éleuaſſions apres eux nos deſirs & nos penſées ? Ie ſçay

bien que cela à vn egard particulier à l'eſperance de la reſurrection. Mais ie maintiens auſſi que Dieu n'auroit point attiré les cœurs des hommes à luy ſi viſiblement, s'il euſt eu intention de commander à leurs eſprits à leur ſeparation d'auec le corps, de demeurer ie ne ſçay ou, bien loin du lieu dont il leur auoit excité de ſi belles & de ſi fortes eſperances. Et ce bon Dieu qui a eu tant de ſoin de pouruoir en toutes manieres au ſoulagement de noſtre foy, ne nous auroit pas commandé de nous embarquer auec tant de courage & de reſolution deſſus vne ſi fâcheuſe mer, & ſi pléne de tenebres & de gouffres qu'eſt la mort, s'il ne nous auoit clairement monſtré le port ou nos ames doiuent ſurgir apres des agitations ſi turbulentes.

L'autre point touchant les degrés de la beatitude des eſprits qui ſont recueillis au ciel, eſt pour donner vn peu d'auantage de difficulté, ſoit pour rechercher ſoigneuſement ce qui s'en peut dire par la Parole de Dieu, laquelle n'en parle pas ſi diſertement, ſoit pour nous tenir modeſtement dans les termes de ce qu'elle en a reuelé, & de ce que nous en pouuons

comprendre par l'analogie de la foy, ſans paſſer au delà de ſes bornes. Ie taſcheray neantmoins à faire exactement & l'vn & l'autre. Il faut icy poſer pour fondement de noſtre propos, que les eſprits des Fideles ſont mis par la mort en l'eſtat d'vne parfaite ſanctification, puis qu'ils entrent dedans le ciel. Car là il n'entre aucune choſe polluë ni ſoüillée. En effect, veu que le peché conſiſte ou dans les affections du corps, que les Ecoles appellent Iraſcible & Concupiſcible, ou dans les habitudes de l'eſprit meſme, & dans les mauuaiſes diſpoſitions de l'entendement & de la volonté, la mort les a deu affranchir de la ſujettion aux vnes & aux autres. Car premierement l'Ame eſtant deliurée du corps, ne peut plus eſtre ſujette à ſes affections. Et c'eſt là entr'autres la raiſon pour laquelle nous mourons, que les affections & conuoitiſes de nos membres, qui n'ont peu eſtre abſolument mortifiées par la grace de la ſanctification que nous receuons icy bas, ſoyent entierement éteintes par la deſtruction & la diſſolution des membres meſmes. Ce qu'il ſemble que l'Apoſtre vueille ſignifier quand il dit, *Que le corps eſt mort à cauſe du*

peché, c'eſt à dire mortel, ou aſſujetti à la mort, afin que le peché s'y éteigne. Puis apres, pour ce qui eſt des habitudes de l'eſprit, comme ç'a eſté celuy de Dieu qui a commencé de les diſſiper dés icy bas, afin d'y en mettre de meilleures, auſſi eſt-celuy meſme qui nous en nettoye tout a fait apres la mort, & qui nous donne l'empreinte d'vne ſainteté parfaite. Or la parfaite ſainteté preſuppoſe neceſſairement quelque perfection en la connoiſſance. Car nous ſommes ainſi composés que c'eſt de la lumiere qui eſt en noſtre intelligence, que naiſt l'amour & l'affection dans nos volontés. Et cette conſtitution eſtant eſſentielle à nos ames, & par conſequent abſolument inſeparable d'auec elles, en quelque lieu & en quelque eſtat qu'elles ſoyent, il faut qu'elles ſoyent telles auſſi bien apres que deuant leur ſeparation d'auec le corps. Car il ne ſe peut pas conceuoir ni que nous aimions les choſes que nous ne connoiſſons du tout point; ni que nous n'aimions pas celles que nous connoiſſons veritablement eſtre aimables; ni que nous ne les aimions pas ou plus ou moins, à proportion de ce que nous les connoiſſons.

Cependant la perfection de la connoiſſance depend de deux choſes ; l'vne eſt l'objet qui nous eſt preſenté ; & l'autre la maniere en laquelle nous le receuons. L'objet auroit beau nous eſtre preſenté d'vne façon excellente, ſi nous ne ſommes bien diſposés à le receuoir, l'effect qu'il deuroit produire en nos ames, ne ſe produit pas. Et de l'autre coſté nous aurions beau eſtre bien diſposés à le receuoir, s'il ne nous eſt preſenté de bonne ſorte, nous n'en pouuons pas tirer les lumieres que nous en tirerions autrement. Or quant à ce qui eſt de la diſpoſition des facultés de nos ames, nous ſuppoſons icy qu'elles ſont apres la mort parfaitement bien conſtituées, puis qu'elles ſont deliurées du peché par l'extinction des conuoitiſes du corps, & renduës par la preſence de l'eſprit incomparablement plus fortes & plus lumineuſes qu'elles ne peuuent eſtre naturellement. Reſte donc maintenant que nous conſiderions quel peut eſtre l'objet qui ſe preſente à contempler à des Ames ainſi diſposées.

Il me ſemble qu'on peut dire hardiment qu'il y en a neceſſairement de trois ſortes. Le

premier depend de la souuenance des choses que nos ames peuuent auoir connuës pendant la vie. Le second consiste aux œuures de Dieu qui se presentent à leurs yeux. Le troisiéme finalement gist és personnes qu'elles peuuent voir, & en la communication qu'elles peuuent auoir là haut auec les autres esprits qui s'y trouuent auec elles. Or pour ce qui est de la souuenance, ie pense qu'il n'y a personne qui ne conçoiue aisément que nous en auons de deux sortes. Car il y en a vne qui consiste à retenir les choses singulieres & sensibles, auec leurs particularités & leurs circonstances, selon lesquelles nos memoires en ont reçeu les images, que nous rappellons dans la fantaisie lors que les occasions s'en presentent, ou lors que nos esprits se portent à les rechercher. Car il n'y a personne qui ne sçache par experience que c'est que retaster sa memoire, pour y retrouuer les idées de diuerses choses sensibles qu'on y a mises en reserue, à peu pres comme si on repassoit les yeux sur les pieces de son cabinet, pour y en retrouuer quelcune dont on a presentement à faire. Mais il y en a aussi vne autre qui consiste à retenir les choses plus

vniuerſelles, & qui ſont établies en raiſonnemens. Car il n'y a gueres de gens non plus ou qui n'ayent fait, ou qui n'ayent peu faire cette obſeruation en eux meſmes, qu'apres auoir ce ſemble tellement oublié certaines concluſions que nous auons ſceuës autrefois, que d'abord elles ne ſe preſentent pas à noſtre penſée, lors que nous venons à conſiderer attentiuement les principes deſquelles elles dépendoyent, nous retrouuons incontinent les traces de nos raiſonnemens, & retournons ſans aucune difficulté aux conſequences que nous en auions tirées. De ſorte qu'il y a pareille difference entre vn homme qui n'a iamais ſceu vne ſcience, & vn autre qui la ſceuë, & a qui la diſcontinuation d'y mediter en a vn peu obſcurci les idées en l'entendement, qu'entre vn homme qui n'a iamais eſté en vn pays, & vn autre qui apres l'auoir connu exactement, s'en eſt élongné quelque peu d'années. L'vn à beaucoup de péne à en acquerir la connoiſſance, & pour peu qu'il s'écarte de ſa route, le voila deſorienté. L'autre s'y reconnoiſt incontinent, & la moindre choſe qui ſe preſente deuant ſes yeux, luy remet en la memoi-

re la disposition de tout vn pays, & par maniere de dire luy repeint dedans l'esprit la carte d'vne Prouince. Quant à cette premiere sorte de memoire, c'est vne faculté corporelle en nous, dequoy ie ne veux autre argument sinon qu'elle se trouue dans les bestes. Il est bien vray que comme la pluspart des facultés que nous auons communes auec les animaux, sont plus excellentes en nous, nostre memoire est sans doute plus ferme & plus capable que la leur, & nostre imagination plus pure & plus lumineuse. Mais tant y a que les chiens & les cheuaux, & les elephans, & les renards, reconnoissent vne infinité de choses par leurs figures & par leurs couleurs, & par les autres marques sensibles de cette sorte ; & se void mesmes qu'ils agissent quelquesfois de simple memoire, quoy qu'ils n'ayent pas les objets deuant les sens. Partant puis que c'est vne faculté corporelle, il est à presumer que la mort a grande puissance dessus elle, lors qu'elle vient à dissoudre & à ruïner vniuersellement tous les organes du corps. Ainsi ie ne doute pas que nos ames n'oublient à leur depart vne infinité de menuës singularités & de particularités de choses

choſes ſenſibles, dont nous nous ſouuenons aiſément tandis que nous ſommes viuans. Mais quant à l'autre, pour ce que c'eſt vne Puiſſance de l'ame meſme, entant qu'elle eſt doüée de raiſonnement, il faut tres-certainement qu'elle demeure. De façon qu'il ne faut nullement reuoquer en doute qu'elles ne ſe ſouuiennent qu'elles ont icy veu vn monde, & qu'elles y ont appris par la predication de l'Euangile, que le Fils de Dieu y eſt venu pour ſauuer les pecheurs. Il leur ſouuient qu'il y a vne Egliſe en la terre, & qu'elles en ont eſté membres, ayant creu en ce Redempteur; & generalement toutes les doctrines Euangeliques dont elles ont eſté imbuës pour leur conſolation & pour leur ſalut, leur demeurent tres-fixement imprimées en la ſouuenance. Et qu'il en ſoit ainſi il en appert par le liure de l'Apocalypſe, ou le S. Eſprit leur attribuë & ſouuenance de leurs martyres, & charité pour l'Egliſe, & gratitude enuers Dieu & enuers l'Agneau, pour le benefice de leur redemption, & choſes ſemblables. Sur quoy i'eſtime qu'il eſt neceſſaire de faire deux conſiderations. La premiere eſt, que ſi en la predication

ordinaire de l'Euangile, ou en l'estude des choſes qui concernent la religion, les eſprits des fideles ont reçeu quelques impreſſions moins veritables qu'il ne ſeroit à deſirer (comme il n'y a nul ſi auancé en la connoiſſance de cette diuine verité, qui ne ſe trompe en diuers rencontres) en mourant ils ſe deliurent de ces erreurs. Car ce qui fait que nous nous trompons maintenant en ces matieres, c'eſt qu'encore que nous croyïons bien les principaux & fondamentaux articles de la religion, & que ſi nous ſçauions bien tirer nos raiſonnemens de ces principes, nous nous garderions aſſeurément de ces fauſſes impreſſions, ſi eſt-ce que nous commettons diuerſes fautes en la conduite de noſtre raiſon, & que nous ioignons enſemble des creances malaccordantes, dont nous n'apperceuõs pas la diſſonance & la contradiction. Car outre que naturellement il y a depuis le peché quelque foibleſſe en noſtre faculté de diſcourir, & notamment quand il eſt queſtion des choſes vn peu élongnées de leurs principes, nous y meſlons nos paſſions & nos intereſts, & nous laiſſons aiſément emporter à cette opiniaſtreté naturelle, qui nous fait re-

tenir les choſes que nous auons vne fois preconceuës, meſmes ſans apparence de raiſon. Les ames fideles donc eſtant deliurées, non de l'embarras du corps ſeulement, mais auſſi de toutes ſortes de vices & de paſſions, & doüées par la preſence de l'Eſprit d'vne lumiere toute nouuelle, n'ont alors aucune péne à diſcerner le vray d'auec le faux, ni par conſequent à ſe deliurer de toutes les fauſſes opinions dont elles peuuent auoir eſté preuenues. La ſeconde conſideration eſt qu'encore que nous ayons eſté imbus de la creance des verités fondamentales de l'Euangile, ſi ne les comprenons nous pas encore aſſés parfaitement. Il demeure toujours quelques tenebres en nos conceptions, toujours quelques reſtes d'incredulité qui choquent tantoſt deça tantoſt delà les choſes que la Parole de Dieu a établies en noſtre creance. Au lieu que les ames ſeparées voyent toutes ces verités ſi nettement, qu'il ne reſte plus aucun nuage en leur connoiſſance. Ainſi elles perdent leurs erreurs, ſi elles en auoyent auparauant, elles retiennent les creances des choſes certaines & veritables, qu'elles auoyent deja receuës de-

dans leurs entendemens, & ces mesmes obiets là qu'elles connoissoyent déja, elles les apperçoiuent d'vne veuë incomparablement plus distincte, & plus parfaite, & plus clairement illuminée.

Pour ce qui est des œuures de Dieu, qui leur sont presentées à contempler, si elles demeuroyent dans l'enceinte de ce monde elementaire, il seroit à presumer que veillant & agissant, comme nous le presuppoſons, elles vacqueroyent en grande partie à la contemplation des plus belles choſes de l'Vniuers, afin d'y remarquer les merueilles des vertus de leur auteur. Comme ie croy qu'il ne faut pas douter que les Anges que Dieu employe deça delà en toutes les parties du monde, n'en ayent tiré vne infinité de belles & excellentes connoissances. Ie ne sçay mesmes si i'oserois dire que comme l'Apostre nous enseigne que les Anges assistent en nos assemblées, à cause de quoy il veut que les femmes s'y tiennent en estat d'humilité, pour n'offenser pas leurs yeux par quelque indecence, les ames s'y trouueroyent aussi volontiers pour entretenir tant qu'elles pourroyent auec nous vne sainte cõmunion. Mais

nous auons déja & dit & prouué qu'elles ſont recueillies dedans le ciel, & meſmes dedans ce Ciel ou eſt noſtre Seigneur Ieſus en gloire & en magnificence. Or n'eſt-ce pas mon intention de rechercher ſoigneuſement comment eſt fait ce ciel là. Et ceux qui ſe laiſſent emporter à l'eſſor de leurs ſpeculations en telle matiere, meritent beaucoup plus de blâme de temerité & de preſomption, que de loüange de ſubtilité ou de ſublimité en leurs penſées. Ie diray ſeulement deux choſes qui ne peuuent eſtre accuſées de trop de curioſité. L'vne eſt que ſi comme en montant de la terre aux parties plus éleuées du monde, nous trouuons qu'il ſe va toujours embelliſſant, que l'eau eſt plus tranſparente que la terre, l'air plus tranſparent que l'eau, le feu plus pur que l'air, les cieux plus purs & plus lumineux que le feu encore, nous nous figurons, ainſi qu'il eſt bien raiſonnable, que cela va toujours de meſmes à proportion, aſſeurément les cieux des cieux doiuent eſtre incomparablement plus beaux & d'vne ſtructure plus excellente. L'autre eſt, que ſi Dieu ayant crée ce bas monde pour eſtre l'habitation de l'homme, l'a neantmoins fait

si beau, que de quelque costé que nous tournions les yeux, si nous y sommes attentifs, nous y trouuons suiet non de satisfaction seulement, mais d'admiration encore, asseurément puis qu'il a choisi ce ciel là pour son habitation, il faut que toute la constitution en soit infiniment plus glorieuse. Sur quoy ie fais cette consideration. Vn Philosophe Payen est autre fois entré en cette pensée, que si quelcun auoit esté nourri iusques à l'aage de vingt-cinq ans en quelque cauerne ou il ne viſt point le iour, & ou il ne peust rien apprendre ni de la forme du monde, ni des choses qui s'y font, & que tout à coup on vint à le tirer de là & à luy monstrer les cieux, la terre, le soleil, la lune, les estoiles, les nüées, la force des vens, & generalement tout ce qu'il y peut auoir de particulierement reconnoissable en toutes les parties de la Nature, il est indubitable qu'il en entreroit en vne souueraine admiration, & qu'il s'écrieroit incontinent que c'est l'ouurage & l'habitation des Dieux mesmes. Et n'y a personne qui considere la chose comme il faut, qui ne comprenne aisément que ce Philosophe a eu raison. Car encor que l'accoustu-

mance de voir tous ces merueilleux obiets, nous en diminuë l'admiration, ſi eſt-ce de là que toutes les Nations ont premierement appris qu'il y a vn certain Eſtre infini, qui par la ſageſſe de ſon entendement, & par la puiſſance de ſa main a donné l'eſtre à toutes choſes. Que deuons nous donc penſer des rauiſſemens que les ames des fideles ſentent, lors qu'eſtant deliurées des liens de ce corps, & portées là haut entre les mains des ſaints Anges, apres auoir trauerſé toute l'etenduë des airs, & paſſé ces grands & immenſes eſpaces des ſpheres celeſtes, & contemplé de prés la vaſte & prodigieuſe grandeur, & la ſplendeur émerueillable du ſoleil & des autres aſtres, elles viennent à entrer en ce magnifique Palais ou Dieu & noſtre Seigneur Ieſus habitent en gloire? Lors que Iacob vit vne échelle qui atteignoit de la terre aux cieux, & les Anges qui montoyent & qui deſcendoyent deſſus, il s'écria que c'eſtoit la maiſon de Dieu, ou au moins certes la porte des cieux, & témoigna que ce lieu ſi venerable luy rempliſſoit l'eſprit tout enſemble de merueille & de tremeur. Dauid met entre ſes plus ardents ſouhaits, celuy de pouuoir

entrer dans le Tabernacle de l'Eternel, & d'y contempler de tous les costés les merueilles qui y reluisent. Et veritablement ie ne doute pas que ce spectacle ne fust capable de combler l'esprit d'vn indicible contentement, tant la matiere y auoit elle mesme d'éclat, & tant l'ouurage & le dessein y surpassoit la matiere encore. Mais neantmoins qu'est-ce tout cela au prix de ce que nous pouuons presumer des cieux des cieux, & des miracles qui de toutes parts y éclattent? Lors qu'on visite les Palais des Rois, la somptuosité de leurs bâtimens, la pompe de leurs lambris, la varieté de leurs peintures, la richesse de leurs tapisseries, la rareté de leurs statuës, & la superbe grandeur de leurs colomnes & de leurs Arcs, donne vn plaisir merueilleusement sensible à tout homme qui a des yeux, & qui n'a pas les sentimens interieurs entierement stupides ni hebetés. Ceux qui sont sçauans dans les arts, & qui entendent bien l'Architecture, la Peinture, la Statuaire, la Broderie, & les autres choses de cette nature, y prennent beaucoup plus de contentement que les autres, pource qu'ils découurent toutes les beautés qui sont dedans

leurs

leurs obiets, & que les traits les plus subtils, & les gentillesses les plus delicates ne leur peuuent échapper. Au lieu que le commun n'y remarque que le diuers éclat des couleurs, quelque ordre & quelque agencement general, que les plus grossiers ne peuuent ignorer, & dedans tel ou tel pourtrait quelque ressemblance à des personnes qu'on a autrefois enuisagées. S'il y a des histoires & des emblemes, des enigmes & des deuises dans les tapisseries & dans les peintures, ceux qui sont versés és belles lettres, & qui se piquent ou de viuacité d'esprit, ou de la connoissance des histoires & des fables, y reçoiuent encore beaucoup dauantage de satisfaction, s'ils peuuent déch[illegible]frer ce qui y est enueloppé, & penetrer iusqu[illegible] au fonds ce dont les autres n'apperçoiuent q[illegible] l'écorce. Et si auec tant d'autres reuelations l'Esprit de Prophetie auoit donné à Dauid quelque intelligence des mysteres quiestoyent voilés sous les types & les allegories du Vieil Testament, i'estime qu'en la contemplation du Tabernacle, ni le prix de la matiere dont il estoit composé, ni la diuine industrie que Betsaleel & Aholiab y auoyent apportée, n'eust

pas à beaucoup prés tant contenté ſes ſens ni ſon entendement, qu'il euſt ſenti de rauiſſement par la merueille de la ſapience auec laquelle Dieu auoit conduit le deuis de toutes ces choſes, pour en repreſenter d'autres ſans comparaiſon plus excellentes, qui eſtoyent encore cachées dans les tenebres de l'auenir. Figurés vous donc vne Ame, premierement déja teinte des verités du Chriſtianiſme, & eſpurée de toutes les fauſſes impreſſions qu'on y peut auoir meſlées, puis apres extraordinairement éclairée des lumieres de l'Eſprit de Dieu, & par ce moyen renduë capable de tout ce dont peuuent eſtre capables les plus ſublimes intelligences, eſtre introduite dedans ce lieu ſi plein de magnificence & de ſplendeur, & y rencontrer le corps de ce dont le ſanctuaire du Tabernacle d'autrefois n'auoit que les ombres. Si vous le faites, ie m'aſſeure que tant s'en faut que vous puiſſiés conceuoir tout le contentement qu'elle y a, que vous ne ſçauriés y arreſter attentiuement voſtre eſprit, qu'il n'y demeure englouti, & qu'il ne ſuccombe ſous l'admiration des connoiſſances qu'elle y acquiert, encore que vous ne les puiſſiés pas comprendre.

Reſte le troiſiéme de ces objets, qui eſt la preſence du Seigneur Ieſus, & la communication auec les eſprits bien-heureux & les ſaints Anges.

Pour commencer par là, comme i'eſtime qu'il ne faut pas douter que les Anges ne puiſſent auoir cõmunication entr'eux, auſſi tiens-je pour certain que les eſprits bien heureux en peuuent auoir de meſmes, & que les Ames & les Anges en peuuent encore entretenir reciproquement. Quelle eſt la façon de cette communication, c'eſt choſe auſſi difficile à expliquer, que la nature des Anges meſmes, & de la ſubſtance des eſprits. Car telle qu'eſt la nature des choſes, telle eſt la condition de leurs operations, & nul n'expliquera iamais bien l'vn, s'il n'a premierement parfaitement compris ce que ce peut eſtre que de l'autre. Mais encore qu'on n'en entende pas bien le *comment*, on ne laiſſe pas d'eſtre plénement aſſeuré de la verité de la choſe en elle meſme. Toute nature creée auec intelligence, eſt encline à la ſocieté, cõme auſſi d'autre coſté aucunes choſes n'ont entr'elles de vraye ſocieté, ſinon celles qui ſont doüées d'intelligence.

C'eſt pourquoy d'entre tous les animaux le ſeul homme eſt vrayement politique & ſociable. Comme donc auec l'intelligence, mais qui eſt enfermée dedans vn corps, Dieu nous a donné la parole, qui eſt vn inſtrument corporel pour communiquer entre nous; ainſi aux ſubſtances ſeparées des corps, mais doüées d'intelligence pourtant, il a donné quelque faculté d'entretenir commerce & ſocieté, bien que cette faculté ne ſoit pas corporelle. Et ceux qui s'imaginent que ni les Anges, ni les ames ne ſe peuuent mouuoir ſinon par l'entremiſe d'vn corps, ni ſe découurir les vns aux autres leurs pensées & leurs ſentimens, ſinon par le moyen de quelque inſtrument corporel, pour ne rien dire dauantage, font ſemblant d'entendre ce qu'ils n'entendent pas. Car puis qu'ils oſent determiner de la nature des facultés des eſprits, & de la façon de leurs operations, il faut qu'ils ſe preſument auoir exactement & parfaitement compris la condition des ſubſtances purement ſpirituelles. En ce donc qu'aux Anges, & aux eſprits qui ſont recueillis au ciel, le liure de l'Apocalypſe attribuë vne voix qui dit ſans ceſſe, *Saint, Saint,*

Saint, le Seigneur Dieu tout puissant, &, Seigneur tu és digne de receuoir honneur, & puissance, car tu as crée toutes choses, & à ta volonté elles sont. & ont esté creées; & derechef, *Tu as esté occis, & nous as rachetés à Dieu, de toute tribu, & langue, & peuple, & nation, & nous as faits Roys & Sacrificateurs à nostre Dieu*; il y a deux choses distinctes. L'vne est la voix mesme, que S. Iean se represente comme si elle pouuoit estre ouïe des oreilles du corps: L'autre est la chose signifiée par la voix, entant qu'elle se presente à l'intelligence. Or pour ce qui est de leur attribuer vne voix, c'est vne chose symbolique, accommodée à la façon des visions des Prophetes, & qui ne doit pas necessairement estre prise, comme si reellement & de fait les Anges & les esprits bienheureux auoyent ainsi crié. Les Anges nous sont bien à la verité representés en l'Ecriture sainte, comme parlans quelques fois aux hommes, & comme formans des sons en l'air, ainsi qu'il arriua en la publication de la Loy dessus la montagne. Et il est certain qu'ils ont assés de puissance & d'actiuité dessus les corps elementaires, pour y imprimer des images & des sons quand il est expedient, & pour

les articuler de telle façon, que nos oreilles ſont capables de les receuoir, & de les preſenter à nos eſprits auec intelligence. Mais il y a tres-grande apparence que toutes les choſes que S. Iean nous rapporte là, ſont des viſions dont les idées n'ont eu de ſubſiſtance ſinon autant que l'Eſprit de Dieu leur en a donné dans ſon imagination ; & non des choſes ſi reellement arriuées, qu'elles ayent eſté perceptibles meſmes à ſes ſens corporels. Quant à ce qui y eſt enoncé par la voix, il y paroiſt vn conſentement manifeſte à celebrer & la nature, & les vertus, & les operations de Dieu & de noſtre Seigneur Ieſus Chriſt. Or tout conſentement de telle ſorte induit neceſſairement que ceux entre leſquels il ſe trouue, ont connoiſſance de l'intelligence & des mouuemens les vns des autres. L'ame donc ne ſe contente pas de vacquer à part à la contemplation & a l'admiration des objets qui luy ſont offerts, elle en communique auec ſes ſemblables, & elles toutes auec les Anges conſpirent a cette occaſion a rendre à Dieu les loüanges & les benedictions qu'il a meritées. S. Paul dit, qu'en ſon rauiſſement au troiſiéme Ciel il a ouï des pa-

roles & des choſes qui ne ſe peuuent exprimer. C'eſt à dire, qu'il ne les nous veut pas raconter, & qu'il n'eſt pas permis a qui les a ouïes d'en venir ou étonner les eſprits ou entretenir la curioſité des hommes. Car ſans doute s'il ſe fuſt vne fois laiſſé aller à leur dire des nouuelles de là haut, ils euſſent mis en oubli le myſtere de la Croix, & ſe fuſſent tellement alambiqué l'eſprit a rechercher comment eſt fait le Paradis, qu'ils euſſent negligé l'intelligence des moyens par leſquels il y faut mõter. Pource donc qu'il ne dit pas ce que c'eſt, & que meſme il nous a voulu celer de la bouche de qui il a entendu ces merueilles, il ne nous eſt ni loiſible de nous en enquerir, ni poſſible d'en auoir dauantage de connoiſſance que ce qu'il nous en donne. I'en veux ſeulement induire cela, qu'encore que Dieu ait eu vn merueilleux ſoin d'inſtruire ſon Egliſe icy bas, & que pour cet effect il ait donné à ſes Prophetes & a ſes Apoſtres des lumieres incomparables, & qui excedent infiniment la ſublimité des penſées qui ſont iamais tombées en l'entendement humain, ſi eſt-ce qu'il s'entend dans les cieux des choſes encore plus rauiſſantes; puis que S. Paul

qui nous explique les mysteres de la Religion si clairement, nous tient ces autres secrets là cachés, comme surpassans de bien loin nostre condition de maintenant, & la capacité de nostre intelligence.

Quant à ce qui est de la presence de nostre Seigneur, comme on ne regarde pas volontiers le Soleil directement en luy mesme, dautant que de l'éclat de sa lumiere il éblouïroit les yeux; c'est pourquoy on contemple plustost son image en l'eau, ou sa splendeur est de beaucoup moins brillante; ainsi ie n'ose arrester mon esprit à la contemplation des idées de son corps, tel que nous le nous pouuons figurer estre maintenant là haut, & croy qu'il vaudra mieux en chercher quelque representation ailleurs, ou sa gloire donnera moins d'ébloüissement & de confusion a ma pensée. Les Euangelistes nous rapportent qu'il a esté vne fois transfiguré sur la montagne en la presence de S. Pierre, de S. Iacques & de S. Iean, & que sa face deuint resplendissante comme le Soleil, & ses vestemens blancs & luisans cõme la lumiere. Ce ne fut pourtant qu'vn essay de sa glorification, comme on fait quelques fois

vne

vne image du Soleil dedans la nuict, par l'inuention de quelque artifice. Et neantmoins S. Pierre en demeura tellement raui en admiration, qu'encore qu'il n'y succombast pas tout à fait, si parut il bien à ses propos que son entendement chanceloit dessous, & qu'il n'estoit pas capable de soûtenir le poids d'vn si glorieux spectacle. Que peut ce donc estre d'vn esprit parfaitement épuré des infirmités de la nature & du corps, quand il vient à contempler le Seigneur Iesus dedans le Ciel en la magnificence dont il y rayonne ? Il n'y a pas vn d'entre nous qui lisant l'histoire du S. Euangile, & y remarquant les propos du Seigneur, la douceur & la sapience de sa conuersation, la merueille de ses actions, le recit de ses miracles, & toute cette diuine conduite dont nous auons la description dans le Nouueau Testament, n'estime ceux là bien-heureux qui ont eu l'honneur, non seulement de conuerser auec luy familierement, comme ses Disciples ont fait, mais de toucher seulement ses habillemens, & voir ce visage si plein d'vne incomparable douceur, & d'vne auguste Majesté tout ensemble. Si est-ce qu'alors il

estoit encore enuironné d'infirmité, & qu'il portoit toujours auec soy des presages de sa croix & de sa passion ignominieuse. Que peut-ce donc estre d'vne ame bien heureuse, quand elle vient à se presenter deuant luy, & qu'elle se void en cét état qui conuient à celuy qui est assis à la dextre de Dieu en vne puissance infinie? Et si nous qui auons les yeux si foibles, & les entendemens si tenebreux, ne tombons point sur ces paroles, ou il est dit, qu'il est *la resplendeur de la gloire de son Pere, & la marque qui porte vne emprainte* profonde & ineffacable de sa Puissance & de son autorité; que l'éclat de ces expressions, & la splendeur des pensées qu'elles produisent en nos ames, ne nous donne d'extraordinaires mouuemens; que doit ce estre de l'aspect de cét objet si glorieux, lors que l'ame separée applique à le contempler vne intelligence si lumineuse? Là se ramentoit elle indubitablement ce que le S. Euangile luy en auoit appris icy bas. Là entre t'elle en ces discours, si au moins l'effort que nous y faisons, peut atteindre à representer quelcune de ses pensées. C'est, dit elle, celuy qui a vestu nostre nature auec ses infirmités: mais qui par

sa resurrection, & par son ascension icy haut a conuerti ses infirmités en gloire. C'est celuy qui a conuerté là bas en estat contemptible entre les humains, & le voila esleué par dessus la magnificence de tous les Anges. C'est celuy qui a souffert la contradiction des pecheurs, mais il reçoit maintenant les applaudissemens & la veneration de tous les habitans des cieux. C'est celuy qui a esté ignominieusement estendu dedans vne croix, mais que toutes creatures considerent maintenant auec vne tremblante reuerence. C'est celuy qui a là bas souffert la mort, mais qui tient maintenant en sa main la vie de toutes choses, & la subsistance de l'Vniuers. C'est celuy qu'on a veu couché dans les tenebres du tombeau, en comparaison de qui maintenant la splendeur du Soleil est comme vne ombre. C'est celuy qu'on a creu indigne que la terre le portast, qui maintenant marche dessus les cieux des cieux, & sous les pas de qui toute la machine du monde fléchit. C'est celuy en qui i'ay creu autrefois à la verité, mais d'vne foy toujours imparfaite, toujours tachée de quelques tenebres, toujours meslée de quelques restes d'in-

credulité, que ie voy maintenant tout à découuert, & qu'il m'eſt permis d'approcher ſans épouuantement, & de contempler face à face.

Apres auoir ainſi tellement quellement repreſenté quelle eſt l'excellence des connoiſſances que l'Ame fidele acquiert lors qu'elle eſt receuë dedans le ciel, il n'eſt pas beſoin que ie m'arreſte beaucoup à examiner qu'elle eſt la meſure de la felicité dont elle y iouït. Car la felicité conſiſte tant en l'abſence des maux qu'en la iouïſſance des biens qui repugnent ou qui conuiennent à la nature des eſtres qu'on appelle de ce nom d'heureux. Et pour ce qui eſt des maux, il n'en entre point dedans le ciel: ce qui eſt déja vn merueilleuſement grand bon heur, pour vne nature ſenſible comme la noſtre. Quant aux biens, quels peuuent eſtre ceux qui conuiennent à vne ame raiſonnable & ſeparée du corps pourtant? Certes comme le bien de l'œil conſiſte à voir des choſes agreables, & le bien de l'oreille à ouïr des ſons plaiſans & harmonieux, & generalement le bien de tous les autres ſés, a s'exercer deſſus les objets que la nature leur a deſtinés, auec plai-

fir & contentement, le bien de l'ame separée consiste en l'operation conuenable de ses facultés sur les plus excellens objets qui luy peuuent estre presentés, & en la ioye qui s'en doit ensuiure. Son intelligence donc estant & si parfaitement purifiée en elle mesme, & remplie de la presence de si admirables objets, sa felicité en cet égard est proportionnée à l'excellence de son operation, & des contemplations dans lesquelles elle est continuellement occupée. Si donc ceux qui ont quelque semence de generosité, & quelque chose de beau en l'ame, estiment ceux la bien-heureux qui ont acquis quelque vsage des sciences ausquelles les hommes s'adonnent ordinairement ; & que neantmoins vn excellent Philosophe ait eu raison de dire qu'vne goute de la connoissance de la nature des corps celestes, est plus à souhaitter à cause de la noblesse de leur estre & de l'auantage de leur vtilité, que toutes les sciences que les hommes ont formées sur les autres estres de l'vniuers, combien doit estre heureuse cette ame qui connoist si parfaitement des choses dont la dignité excelle autant par dessus le Soleil &

les autres astres des cieux, qu'ils sont plus dignes d'estre estimés que ne sont tous les autres corps de ces regions elementaires ? Et si nulle de nos facultés ne se déploye en ses fonctions d'vne façon conuenable sur des sujets qui luy soyent bien proportionés, qu'elle n'en reçoiue quelque sensible volupté, quelle peut estre la satisfaction que l'ame fidele reçoit d'exercer ainsi incessamment des operations si merueilleuses? Certes le plaisir des oreilles & des yeux est grand quand ils sont remplis de quelques obiets dont la couleur, ou la figure, ou l'harmonie & la iustesse des proportions est capable de remplir raisonnablement toute l'auidité que la nature bien reglée a mise dans ces sentimens. Car c'est en cela proprement que consiste la volupté, quand les obiets qui sont au dehors de nous viénent à se rencontrer dans nos facultés & s'appliquer à l'auidité ou à la capacité qui y est, auec tant de proportion & d'égalité, que le mouuement qu'ils y excitent n'est ni trop languide, ni trop violent, mais dans vne mesure conuenable. Le plaisir de l'esprit, quand il vacque auec succés à la contemplation des choses intellectuelles, est en-

core beaucoup plus grand que celuy des oreilles ni des yeux, à proportion de ce que c'eſt vne plus noble faculté, que les choſes ſpirituelles ſont plus excellentes que les corps, & que par conſequent de leur rencontre reſultent des operations plus nettes & plus exquiſes. D'où s'enſuit neceſſairement que quand les facultés de l'ame ſont paruenuës à ce point de perfection auquel elles ſe ſurpaſſent quaſi autant elles meſmes lors qu'elles eſtoyent en l'eſtat de la nature, qu'en cet eſtat de la nature elles ſurpaſſent les oreilles & les yeux: & que les obiets qui luy ſont preſentés ont autant ou plus de degrés de dignité par deſſus les choſes intellectuelles que nous conceuons ordinairement, qu'elles en ont par deſſus les obiets ſenſibles & corporels, il eſt indubitable que la ioye & le contentement qui accompagne de ſi diuines operations, doit exceller infiniment par deſſus celle que peut donner la connoiſſance la plus parfaite des ſciences les plus releuées. L'intelligence eſtant remplie de ſi belles connoiſſances, il faut neceſſairement que la volonté ſoit pléne d'vn merueilleuſement ardent amour enuers les obiets dont el-

les naiſſent. Car les belles choſes attirent nos affections à cauſe d'elles meſmes, & meritent noſtre amour par le ſeul reſpect de leur beauté. Et le contentement que nous prenons à les connoiſtre, fait que nous les aimons encore à cauſe de nous. Pource que nous nous aimons nous meſmes, nous ne pouuons que nous n'eſtimions en cet égard ce qui nous apporte de la ſatisfaction Encore ſommes nous ainſi naturellement diſposés, que nous n'aimons pas ſeulement les objets d'où nous viennent de ſi belles connoiſſances ; nous priſons encore ſingulierement les moyens qui nous en rendent ioüiſſans. C'eſt pourquoy quelcun a dit, que nous aimons naturellement nos yeux par deſſus nos autres ſens corporels, pource qu'ils nous découurent vne plus grande multitude de choſes à connoiſtre que les autres, & ſous vne plus grande varieté. Et l'experience nous apprend que de tous les obiets viſibles, la lumiere nous ſemble eſtre le plus doux & le plus beau. Ce qui ne vient pas ſeulement de ſa propre conſtitution naturelle, en ce qu'il ſemble que c'eſt l'obiet qui a le plus de proportion auec la faculté de nos yeux : mais encore de ce

que

que c'eſt elle qui nous rend les autres choſes viſibles, & qui, s'il faut ainſi dire, colore les couleurs meſmes, & donne la forme & la figure aux formes & aux figures des corps. De ſorte qu'il ne faut pas douter que les ames bien-heureuſes ne ſoyent toutes allumées de l'amour & des perſonnes & des choſes qu'elles ont là haut perpetuellement preſentes aux yeux de leurs intellects. Or l'amour eſt de ſoy vne choſe plene de contentement & de ioye, quand on ioüit de ce qu'on aime, & qu'on ſçait qu'on en eſt aimé. L'ame fidele donc aimant ardemment les eſprits bien-heureux qui ſont conſacrés là haut, & pareillement les ſaincts Anges, & eſtant de meſmes aimée d'eux reciproquement ; & derechef aimant noſtre Seigneur Ieſus bien loin au delà de l'affection qu'elle à pour les Anges & pour les eſprits, & eſtant tres-aſſeurée qu'elle eſt encore plus aimée de luy ; & enfin voyant dans cette ſienne demeure des cieux, dans l'aſpect des choſes merueilleuſes qui y ſont, dans la compagnie des eſprits ſanctifiés, dans la ſocieté des Anges, dans la preſence & dans la cõmunion de Ieſus Chriſt, tant & de ſi irrefragables

témoignages de l'amour de Dieu enuers soy, elle se plonge & se noye, & s'engloutit toute dans l'amour qu'elle luy doit porter, & trouue en tous ces mouuemens le gouſt ſenſible & releué d'vne felicité inenarrable.

QVE C'EST QVE LA RESVRrection adjoutera à la beatitude de l'Ame fidele.

TROISIEME DISCOVRS.

CE que i'ay dit iuſques icy comme en bégayant de la beatitude de l'Ame fidele depuis qu'elle eſt ſéparée du corps, nous a peu faire conceuoir quelque choſe de ſa grandeur, ainſi que par les éclairs qui nous paſſent deuant les yeux, nous iugeons aucunement de la quantité du feu qui eſt enueloppé dedans l'obſcurité des nuées. Mais bien qu'il y ait aſſés d'attraits dedans ce que nous en comprenons, pour en exciter le deſir & l'admiration en nos cœurs, ſi s'en faut il beaucoup qu'elle ſoit venue à

son comble, tandis que l'homme demeure priué de l'autre moitié de son estre. Car le fidele, de la felicité duquel il s'agit, peut estre consideré en trois manieres. Premierement en luy mesme. Puis apres entant que le monde a relation & liaison auec luy. Et finalement entant qu'il a relation auec l'Eglise, ainsi qu'vn membre a relation à son corps. Or à le considerer en luy mesme, puis qu'il est composé d'Ame & de corps, à quelque perfection que l'Ame soit éleuée, si est-ce que tandis que le corps demeure en la mort, sa felicité n'est pas complette. A le considerer en la relation que luy & le monde ont ensemble, pour ce que le monde a esté fait pour l'homme, & qu'il a esté assujetti à vanité à cause de luy, quand l'homme auroit esté mis tout entier en vne felicité parfaite en ce qui le concerne precisément, si ne peut-il estre dit absolument & entierement heureux, tandis que le monde demeure à cause de luy sujet à cette misere, & qu'à son occasiõ il porte des marques de la malediction de Dieu. Et enfin, à le considerer en la troisiéme façon, pour ce qu'il est vne partie de laquelle l'Eglise est le tout, quand il se ver-

roit parfaitement heureux en luy mesme, & quand il verroit le monde deliuré de la malediction qu'il a encouruë pour luy, si ne peut il estre dit iouïssant d'vne felicité acheuée, iusques à ce que l'Eglise entiere en soit iouïssante de son costé. Et si Ester s'est estimée miserable, quoy qu'elle fust éleuée à la magnificence d'vn grand Empire, pendant qu'elle a veu sa nation en peril de desolation, le fidele ne se doit pas reputer absolument heureux, pendant que de ses freres les vns combattent encore en la terre contre les ennemis de leur salut, les autres eu égard à leurs corps, sont en la puissance de la mort & en la pourriture du sepulcre. Pour ce donc que l'Ame en cette beatitude dont elle iouït dedans le ciel, à tres-bonne connoissance de toutes ces relations, il ne se peut qu'elle ne desire la resurrection de son corps, afin d'estre reünie auec luy; & la deliurance du monde hors de sa misere & de sa vanité, afin qu'il n'y ait plus rien sujet à malediction à son occasion ; & la glorification de l'Eglise en vne parfaite felicité, à ce que la condition de celle auec laquelle elle a de si inuiolables liaisons, ne partage point ses senti-

mens entre la triſteſſe & la ioye. Or cettuy-là n'eſt pas parfaitement heureux qui deſire & qui a ſujet de deſirer encore quelque choſe. Il eſt bien vray que le deſir de l'Ame en tous ces égards eſt ſans inquietude & ſans anxieté. Car ces paſſions naiſſent ou de l'impatience de nos eſprits, ou de l'incertitude de l'éuenement de ce que nous deſirons, ou de ce qu'encore que l'euenement que nous attendons ſoit aſſeuré, ſi eſt ce que la condition en laquelle nous ſommes cependant, eſt fâcheuſe d'elle meſme & malaiſée à ſupporter. Or pour ce qui eſt de l'impatience, il n'y en a fibre quelconque dans les Ames qui ſont là haut. Elles ſont doüées de toutes ſortes de vertus, & principalement elles ſont toutes trempées dedans vn profond reſpect a la Prouidence de Dieu. Quant à la certitude de leur eſperance, elles ſont plus que tres-aſſeurées qu'elle ne peut iamais manquer, puis que Dieu leur a promis, & que la puiſſance qu'il a d'executer ſes conſeils ne trouue nulle part, ni difficulté, ni impoſſibilité qui l'arreſte. En fin pour ce qui regarde leur condition, ce peu que i'en ay rapporté cy-deſſus la repreſente capable d'en-

gloutir dans la douceur de ſes contentemens, tous les reſſentimens qu'elles pourroyent auoir de la longueur de cette attente. Quand en l'Apocalypſe le S. Eſprit les nous fait entendre criant, *Juſques à quand, Seigneur, ne vangeras tu point noſtre ſang*, il ne faut non plus prendre cela pour vne marque d'inquietude d'eſprit, que pour vn appetit deſordonné de vengeance. D'autant qu'en cét endroit-là elles conſiderent leurs ennemis comme reprouués, & comme adiugés de par Dieu à la ſouffrance de la punition, elles ne ſont plus obligées d'auoir de charité pour eux. Noſtre charité n'a pour obiet que ceux qui peuuent auoir quelque accés à la miſericorde du Pere celeſte. La porte en eſt elle fermée à quelcun? Comme elle a eſté dés le commencement aux demons, ou comme à ceux qui pechent contre le S. Eſprit, ou à ceux contre leſquels Dieu a deſia prononcé vn iugement irreuocable de condamnation & de mort. Noſtre charité en leur égard demeure abſolument éteinte. Et ſouhaitter l'execution de cette condamnation comme les ames fideles le font là, n'eſt rien ſinon ſe conformer à la volonté, & à la iuſtice

diuine. Tellement que ce *iuſques à quand*, eſt purement & ſimplement vne ſaincte exhalaiſon du zele qu'elles ont de voir reluire la gloire de Dieu en l'execution de ſes iugemens, qui ne les fait nullement ſortir hors des termes du reſpect qu'elles doiuent à la conduite de ſa ſapience. Neantmoins bien qu'elles ſoyent ſans inquietude, ſi eſt-ce, que comme i'ay dit, elles ne ſont pas ſans deſir. Or qui deſire, témoigne qu'il manque quelque choſe à ſa condition, & par conſequent n'eſt point accomply en toutes choſes. C'eſt pourquoy il nous faut voir quelle ſera au dernier iour la felicité des fideles en ces trois égards.

Pour le premier, il ſemble qu'il y a principalement deux choſes à remarquer, c'eſt à ſçauoir quelle ſera la condition du corps lors qu'il ſera reſſuſcité, & puis quel ſera l'eſtat de l'ame lors qu'elle y ſera reiointe. Pour ce qui eſt du corps, il nous eſt ſans comparaiſon plus aiſé de dire quel il ne ſera pas, que quel il ſera. Car nous voyons bien clairement les choſes dont il faut neceſſairement qu'il ſoit deliuré; mais nous ne voyons pas de meſmes celles dont il doit eſtre reueſtu en cette bien-heu-

reuſe iournée. Il y a en nous deux ſortes d'infirmités, dont les vnes nous ſont tellement naturelles, que nous y aurions eſté ſuiets quand nous ſerions demeurés en l'eſtat de noſtre integrité: les autres ſont tellement naturelles, en ce que nous y ſommes ſuiets dés le ventre, & dés les premiers principes de noſtre eſtre, qu'elles ſont neantmoins ſuruenuës depuis la conſtitution de la nature, & ne ſont venuës au monde qu'en conſequence du peché. Pour le regard de ces dernieres, telle qu'eſt la difformité des membres, la laideur du viſage, la priuation ou debilitation des ſens, les maladies, les playes, la mauuaiſe conformation de la ſtature, & en fin la ſuiction à la mort, puis qu'elles n'ont point d'autre cauſe ni d'autre origine que le peché, il faut neceſſairement que le peché eſtant entierement & abſolument aboli, toutes ces infirmités là ceſſent vniuerſellement de meſmes. Ainſi quand nous n'aurions autre choſe à attendre de la reſurrection, il faut pourtant qu'elle nous remette en vne cõdition qui ne ſoit pas moins excellente, en ce qui eſt de la conſtitution de nos corps, qu'eſtoit la condition d'Adam à l'heure de ſa crea-

tion. Car il ne conuiendroit ni à la sageſſe, ni à la miſericorde, ni peut eſtre meſme à la iuſtice de Dieu, qu'ayant abſous nos perſonnes toutes entieres de toute ſorte de peché, par la iuſtification, & ayant deliuré nos ames de toutes mauuaiſes habitudes par la ſanctification, il laiſſaſt neantmoins encore dedans nos corps quelque trace de ces infirmités, qui n'y ſont venuës que pour punition du peché, ou qui en ſont vne neceſſaire & indubitable dependance. Figurés vous donc le plus bel homme de la terre, & le plus parfaitement compoſé, doüés-le des ſentimens les plus vifs & les plus exquis qui ſe puiſſent imaginer, affranchiſſés-le du peril de toutes ſortes d'incommoditès en ſa ſanté, rendés ſa vigueur touiours égale & fleuriſſante, & faites que nulle ſuite d'années ne la puiſſe iamais alterer, & luy donnés en fin cette aſſeurance qu'il demeurera ainſi à perpetuité, & vous aurés aucunement conceu les premiers commencemens de la perfection que nous attendons en la reſurrection bienheureuſe.

Pour ce qui eſt de cette premiere ſorte d'infirmités qui nous ſont abſolument naturelles,

ne; alors ils seront agiles au delà de toute imagination. Ils sont à cette heure capables d'estre lassés: alors ils seront infatigables. Ils sont à cette heure opaques, alors ils seront lumineux iusques à tel point que l'Escriture sainte les accompare au Soleil. Ils sont à cette heure assujettis à la necessité de se vuider & de se remplir continuellement, alors ils seront en vne constitution perpetuellement vniforme. Ils sont à cette heure en diuerses manieres defectueux en leur conformation: alors les proportions de leurs parties surpasseront toutes les iustesses de la nature & de l'art. Ils sont maintenant importunés du déboire de leurs voluptés: alors leurs contentemens estant parfaitement épurés, auront toujours vn goust exquis & eternellement agreable. Ils sont maintenant en charge & en embarras a nos esprits: alors ils aideront à la vigueur & à l'agilité de leurs operations; En vn mot ils sont à cette heure merueilleusement terriens, alors ils seront tout à fait celestes.

Quant à ce qui est des fonctions des sentimens, & des mouuemens des affections que nous auons cy-dessus dit auoir leur propre sie-

ge dans le corps, pour ce que cela regarde pluſtoſt l'eſtat de l'Ame quand elle y ſera vne fois rejointe, qu'il ne regarde les conditions du corps meſme, ie n'en diray icy qu'vn mot ſeulement; c'eſt que les objets qui leur ſont parfaitement bien proportionnés, les delectent à la verité, mais les autres les offenſent. De ſorte que la lumiere meſme, qui de ſa nature eſt ſi belle & ſi agreable, bleſſe les yeux, ſi elle eſt vn peu trop viue & trop éclattante. Au lieu que lors la trempe de nos ſentimens ſera telle, qu'ils ſeront impaſſibles & inalterables par la douleur, de quelque façon que ſoyent les objets qui leur viendront à la rencontre. C'eſt ce que l'Apoſtre nous a voulu enſeigner quand il a dit, *qu'il y a corps ſenſuel, & qu'il y a corps ſpirituel.* Car par le ſpirituel il n'entend pas ce qui eſt entierement ſeparé de la matiere; autrement, puis qu'il l'appelle corps, ſon propos s'impliqueroit en contradiction. Mais il entend ce qui encore qu'il ſoit corps, à pourtant les qualités qui ſuiuent la condition des eſprits, comme eſt l'eſtre immortel, incorruptible, & impaſſible. Lors que la femme de Lot deuint ſtatuë de ſel, ſi cette metamorpho-

peu éleuée & genereuſe. Si donc vous adjouſtés cela à ces autres perfections, dont ie viens de faire mention, vous autés encore de beaucoup releué l'excellence de l'eſtat dont i'auois formé l'idée. Cependant toutes ces infirmités ont leur racine en ce que nous auons vn corps compoſé des elemens, de meſmes que ſont les corps de tous les autres animaux, & en ce que nous y ſõmes doüés d'vne ame ſenſitiue & vegetatiue, comme ils parlent, qui à des facultés toutes ſẽblables aux facultés de l'ame des beſtes, ſinon que peut eſtre y ſõmes nous au deſſus d'elles en quelque plus haut degré de perfection. Et cette compoſition des élemens & d'vne ame ſenſitiue & vegetatiue en la conſtitution de noſtre eſtre, fait qu'encore que la Prouidence de Dieu empeſchaſt, comme elle faiſoit en noſtre integrité, que nous ne fuſſions iamais ni malades, ni bleſſés, ſi eſt-ce que nos corps ſeroient en eux meſmes ſuſceptibles de l'impreſſion des cauſes de toutes ces alterations, & qu'encore que Dieu nous garentiſt à perpetuité de la mort, ſi eſt-ce qu'en elle meſme la conſtitution de nos corps ſeroit periſſable & mortelle. Car ce que le premier homme

euſt eſté exempt de tous ces mauuais accidens & immortel, s'il euſt perſeueré en ſon innocence, cela fuſt venu du ſoin de la prouidence diuine, & non de la temperature de ſon corps. Il faut donc qu'encore que nos corps ſoient reſſuſcités & refaits de la meſme matiere de laquelle ils ſont maintenant compoſés, la conſtitution en ſoit neantmoins tellement changée, qu'il n'y reſte rien du tout des conditions de la nature, ni de cette vie animale laquelle nous auons commune auec les creatures doüées de ſentiment & deſtituées de raiſon. Oppoſons donc vn peu les choſes qui dependent de cette naturelle complexion de nos corps, auec les qualités qui leur ſont contraires, & taſchons ainſi de paruenir à quelque connoiſſance de la perfection de l'eſtat que nous attendons. Nos corps ſont maintenant de leur nature paſſibles à toutes ſortes de faſcheux rencontres, & d'impreſſions qui leur cauſent de l'incommodité & de la douleur: alors ils ne le ſeront plus. Ils ſont à cette heure corruptibles & mortels, alors ils ſeront immortels & incorruptibles. Ils ſont maintenant peſans, à cauſe de la terre qui y predomi-

ne; alors ils seront agiles au delà de toute imagination. Ils sont à cette heure capables d'estre lassés: alors ils seront infatigables. Ils sont à cette heure opaques, alors ils seront lumineux iusques à tel point que l'Escriture sainte les accompare au Soleil. Ils sont à cette heure assujettis à la necessité de se vuider & de se remplir continuellement, alors ils seront en vne constitution perpetuellement vniforme. Ils sont à cette heure en diuerses manieres defectueux en leur conformation: alors les proportions de leurs parties surpasseront toutes les iustesses de la nature & de l'art. Ils sont maintenant importunés du déboire de leurs voluptés: alors leurs contentemens estant parfaitement épurés, auront toujours vn goust exquis & eternellement agreable. Ils sont maintenant en charge & en embarras a nos esprits: alors ils aideront à la vigueur & à l'agilité de leurs operations; En vn mot ils sont à cette heure merueilleusement terriens, alors ils seront tout à fait celestes.

Quant à ce qui est des fonctions des sentimens, & des mouuemens des affections que nous auons cy-dessus dit auoir leur propre sie-

ge dans le corps, pour ce que cela regarde pluſtoſt l'eſtat de l'Ame quand elle y ſera vne fois rejointe, qu'il ne regarde les conditions du corps meſme, ie n'en diray icy qu'vn mot ſeulement; c'eſt que les objets qui leur ſont parfaitement bien proportionnés, les delectent à la verité, mais les autres les offenſent. De ſorte que la lumiere meſme, qui de ſa nature eſt ſi belle & ſi agreable, bleſſe les yeux, ſi elle eſt vn peu trop viue & trop éclattante. Au lieu que lors la trempe de nos ſentimens ſera telle, qu'ils ſeront impaſſibles & inalterables par la douleur, de quelque façon que ſoyent les objets qui leur viendront à la rencontre. C'eſt ce que l'Apoſtre nous a voulu enſeigner quand il a dit, *qu'il y a corps ſenſuel, & qu'il y a corps ſpirituel.* Car par le ſpirituel il n'entend pas ce qui eſt entierement ſeparé de la matiere; autrement, puis qu'il l'appelle corps, ſon propos s'impliqueroit en contradiction. Mais il entend ce qui encore qu'il ſoit corps, à pourtant les qualités qui ſuiuent la condition des eſprits, comme eſt l'eſtre immortel, incorruptible, & impaſſible. Lors que la femme de Lot deuint ſtatuë de ſel, ſi cette metamorpho-

se se fit par degrés & peu à peu, elle fut merueilleusement étonnée de voir changer toute la couleur de sa peau, & toute la consistance de son corps; & encore plus lors qu'elle sentit tous ses membres se roidir de telle façon, qu'en fin l'endurcissement passa iusques dedans les entrailles. Si peu de temps apres elle eust veu sa constitution naturelle reuenir petit à petit, & son corps se déroidir, & sa peau se colorer comme elle estoit auparauant, & ses membres reprendre leur souplesse precedente, à proportion de l'horreur qu'elle auroit euë de soy en son changement, à mesme proportion auroit elle senti du rauissement & de la ioye. Mais si incontinent apres s'estre veuë restablie en son premier estat, elle eust cõmencé à sentir vne extraordinaire force en sa personne, vne beauté Angelique en toute sa conformation, vne vigueur auparauant inconnuë és organes de ses sentimens, vne alegresse plus agile que celle des oiseaux en tous ses mouuemens, & cét air de majesté qu'on s'imagine auoir esté dans les heroïnes du temps passé, semé dans tout le port de son corps & sur les traits de son visage, ni le mot de ioye, ni celuy de

de rauiſſement ne ſont pas capables de repre-ſenter l'émotion qu'elle en auroit euë en ſon ame. Or eſt le changement qui arriue en nos corps par la mort, pire de beaucoup qu'vne tranſmutation en ſtatuë de ſel, & l'eſtat auquel ils ſeront reſtablis en la reſurrection, incomparablement plus excellent que tout ce qui nous en peut eſtre à cette heure imaginable. D'où il eſt aiſé de conjecturer en quelque façon ce que deura produire en nous vn ſi merueilleux ſpectacle.

Pour ce qui eſt de l'Ame & de l'eſtat auquel elle ſe trouuera lors qu'elle ſera reünie au corps, ſi de ces belles lumieres dont elle eſt & remplie & enuironnée dedans le ciel, on la ramenoit en vn corps incommodé de l'embarras qui ſe trouue dans les affections & dans les organes des noſtres maintenant, elle y auroit ſans doute beaucoup de deſauantage. Ce ſeroit à peu pres comme ſi vous rappelliés vn excellent Philoſophe de deſſus le ſommet d'vne bien haute montagne, d'où il contempleroit les cieux, & les aſtres qui y ſont, & verroit deſſous ſes pieds les nuées & les broüillars, pour le faire deſcend[illegible] vers les racines du mont, qu

tution de nos organes, ni quelle la nature de l'operation de l'ame dessus eux, ni comment les especes des choses sensibles y seront receuës, & qui plus est ie ne crains pas qu'on me tienne pour vn ignorant à cette occasion. Au moins certes auroy-ie à partager ce blasme auec beaucoup de compagnons: car ie ne pense pas qu'il y ait homme sur la terre qui le sçache. Mais tant y a que ie sçay bien que tout cela ne se fera pas comme il se fait maintenant, la constitution des organes tels que nous les auons, & la dispensation des esprits, desquels dépendent toutes leurs operations, estant vne suite certaine de l'estat passible & corruptible de la nature. Or ce qui est naturel sera englouti par le surnaturel, comme le sensuel par le spirituel, & le mortel par l'immortalité & par la vie. Et quoy que nous ne comprenions pas la façon de laquelle l'ame sera lors iointe à son corps pour ses operations, elles n'en seront pas pour cela ni moins certaines, ni moins conuenables. Si la mesure de nostre connoissance estoit la mesure de l'existence des choses, la plus grande partie de nos obiets, de nos facultés, & de leurs fonctions souffri-

royent és conditions de leur estre de trop notables diminutions, quelques vnes mesmes seroyent absolument exterminées de la nature. Et ie ne sçay pas si nous iouyrions d'aucun de nos sens comme il faut, c'est à dire, si d'aucun d'eux on à iusqu'icy bien exactement & bien distinctement compris que c'est que l'ame fait en leurs fonctions, ce qui y est de l'operation & de l'actiuité des esprits, & finalement ce que l'organe mesme y contribuë. Quoy qu'il en soit, l'organe, de quelque façon qu'il doiue estre constitué, & l'ame, de quelque maniere qu'elle y opere, y exerceront si admirablement chacun ce qui sera de ses actions, qu'elles se feront sans offense, sans lesion, sans erreur, sans lassitude, auec vne vigueur & vne netteté, vne exactitude & vne perfection entierement inimaginable. En fin pour dire aussi quelque chose des appetis qui ont proprement leur siege dedans le corps, & qui, comme i'ay dit, sont renfermés sous la Colere & la Conuoitise, ce sont passions qui d'autant qu'elles sont corporelles seront tellement éteintes par la mort, que par la resurrection elles ne retourneront plus en vie. Et s'il est vray qu'il y ait des vertus

qui ayent leur siege dans ces passions, comme il semble que la Philosophie y colloque celles qui sont proprement morales, ou bien elles ne seront plus necessaires, pource qu'il n'y aura plus d'obiets sur lesquels elles se doiuent exercer, ou elles ne consisteront plus en la moderation de ces appetits, mais en vne excellente & inuariable temperature de l'ame & de sa volonté, qui sera lors attachée irreuocablement à toutes sortes d'excellens obiets, par les lumieres de l'intelligence. Tous ces empeschemens ostés, quand il n'y auroit, autre chose, les raisonnemens de l'ame doiuent estre souuerainement excellens. Car vne bonne partie des manquemens qui nous arriuent, vient ou de l'erreur de nos sens, au rapport qu'ils nous font des choses sensibles, ou des fumées de nos passions, qui offusquent nos entendemens, ou de ce que les alimens n'estans pas bien élaborés, les esprits qui se forment en partie de leur substance retiennent quelque chose de leur crasse & de leur impureté, dont ils infectent les organes qui seruent à l'vsage du discours, ou de ce que dés leur premiere conformation il y a quelque vice en leur con-

ſtruction & en leur temperature naturelle. Mais le meſme changement qui mettra toutes les autres parties du corps en vne conſtitution ſi excellente, y mettra auſſi celles dans leſquelles l'intelligence de l'ame aura ſon ſiege, & ou elle formera ſes raiſonnemens. Ce qui ſe fera d'autant pluſtoſt que toutes les autres parties du corps ne doiuent eſtre reſtaurées que pour leur propre felicité à elles meſmes ; celles-là ſont pour ſeruir à ces fonctions de l'ame deſquelles dépend la felicité de l'homme tout entier & de chacune de ſes parties. L'ame donc eſtant d'ailleurs pléne des lumieres de l'Eſprit de Dieu, & fortifiée de ſa preſence bien loin au delà de la vigueur naturelle de ſes facultés, & venant à eſtre logée dedans vn corps, dont toutes les puiſſances ſeront en vne perfection incomparable, & y apportant l'impreſſion de tant de belles connoiſſances qu'elle aura deſia acquiſes pendant ſa demeure dans le ciel, ne pourra faire ſinon des productions dignes de la merueille de ſon eſtre. Et comme ſi pendant vne longue ſeparation le mary & la femme auoyent egalement creu en beauté & en vertu, & en toutes

qui ayent leur siege dans ces passions, comme il semble que la Philosophie y colloque celles qui sont proprement morales, ou bien elles ne seront plus necessaires, pource qu'il n'y aura plus d'obiets sur lesquels elles se doiuent exercer, ou elles ne consisteront plus en la moderation de ces appetits, mais en vne excellente & inuariable temperature de l'ame & de sa volonté, qui sera lors attachée irreuocablement à toutes sortes d'excellens obiets, par les lumieres de l'intelligence. Tous ces empeschemens ostés, quand il n'y auroit, autre chose, les raisonnemens de l'ame doiuent estre souuerainement excellens. Car vne bonne partie des manquemens qui nous arriuent, vient ou de l'erreur de nos sens, au rapport qu'ils nous font des choses sensibles, ou des fumées de nos passions, qui offusquent nos entendemens, ou de ce que les alimens n'estans pas bien élaborés, les esprits qui se forment en partie de leur substance retiennent quelque chose de leur crasse & de leur impureté, dont ils infectent les organes qui seruent à l'vsage du discours, ou de ce que dés leur premiere conformation il y a quelque vice en leur con-

les autres parties du corps en vne conſtitution ſi excellente, y mettra auſſi celles dans leſquelles l'intelligence de l'ame aura ſon ſiege, & ou elle formera ſes raiſonnemens. Ce qui ſe fera d'autant pluſtoſt que toutes les autres parties du corps ne doiuent eſtre reſtaurées que pour leur propre felicité à elles meſmes ; celles-là ſont pour ſeruir à ces fonctions de l'ame deſquelles dépend la felicité de l'homme tout entier & de chacune de ſes parties. L'ame donc eſtant d'ailleurs pléne des lumieres de l'Eſprit de Dieu, & fortifiée de ſa preſence bien loin au delà de la vigueur naturelle de ſes facultés, & venant à eſtre logée dedans vn corps, dont toutes les puiſſances ſeront en vne perfection incomparable, & y apportant l'impreſſion de tant de belles connoiſſances qu'elle aura deſia acquiſes pendant ſa demeure dans le ciel, ne pourra faire ſinon des productions dignes de la merueille de ſon eſtre. Et comme ſi pendant vne longue ſeparation le mary & la femme auoyent egalement creu en beauté & en vertu, & en toutes

autres sortes d'auantages, ils receuroyent vn incroyable contentement s'ils pouuoyent retourner ensemble, pour y iouir longuement d'vne commune felicité ; l'ame se réjouïra de sa reünion au corps, le corps se reiouïra de la presence de son ame, & tous d'eux coniointement ne composans qu'vn mesme estre seulement, seront egalement rauis de la felicité de leur condition, & de l'asseurance qu'ils auront qu'elle deura estre eternelle.

Ce second égard selon lequel l'homme à liaison & relation auec le monde, merite vne consideration assés attentiue. Plusieurs choses monstrent manifestement que le monde a esté creé pour l'homme. La dignité de sa nature, qui l'eust emporté infiniment par dessus toutes les autres creatures, s'il fust demeuré en son integrité, ne permettoit pas qu'il y tint autre lieu que celuy de fin, à l'vsage de laquelle les autre choses sont destinées. L'empire que Dieu luy auoit donné dessus toutes les plantes & tous les autres animaux, lors qu'il l'établit au commencement dedans le Paradis terrestre, le confirme tres-clairement. Car Dieu n'en auoit point ainsi ordonné

donné sinon conuenablement à la disposition de la nature des choses mesmes. Mais rien ne le nous enseigne plus disertement que la misere à laquelle l'Vniuers a esté assujetti à l'occasion de nostre peché. Car c'est ce que l'Apostre à entendu quand il a dit, *Que la creature a esté assujettie à vanité, non point d'elle mesme, mais à cause de celuy qui l'y a assuiettie.* Rom. 8. Et s'il est permis d'illustrer cela par vne comparaison prise des choses Payennes, le monde estoit à l'égard de Dieu comme la statue de Minerue à l'égard de Phidias, & l'homme qui estoit l'image de Dieu dedans le milieu du monde, comme l'image de Phidias au milieu de son bouclier. Ainsi donc que toutes les parties de la statue estoyent tellement adjustées par leurs liaisons & par leurs iointures, qu'elles se rencontroyent toutes en cette image de l'ouurier ; de sorte que si on l'ostoit de là, tout l'ouurage s'en alloit en pieces : toutes les parties du monde aboutissoyent tellement à cette image de Dieu, qu'elle ne pouuoit estre corrompuë par le peché, que l'assemblage de l'Vniuers ne tombast en vne ruine épouuantable. Tellement que s'il

euſt pleu à Dieu en ſa iuſte ſeuerité abandõner l'homme en ſa malediction, la deſtruction entiere de l'Vniuers s'en fuſt inéuitablement enſuiuie. Car comme quand vn ſujet à commis felonnie ou crime de leze Majeſté contre ſon Souuerain, on ne ſe contente pas de punir ſa perſonne ſeulement, on couppe ſes bois, on abbat ſes maiſons, en vn mot, on fait que toutes les choſes qui auoyent quelque neceſſaire dependance de luy, portent des marques de l'indignation de ſon Prince; ainſi eſtoit il conuenable que le mondè qui auoit eſté fait pour l'homme, & qui par conſequent dependoit de luy comme de ſa fin, ſuiuiſt ſa condition, & & paſſaſt quaſi auec luy par vne meſme condamnation. Mais auſſi puis qu'il a pleu à Dieu vſer de miſericorde enuers l'homme, & luy promettre vne redẽption, & ordonner de recueillir ſon Egliſe de ſa poſterité, il a eſté & de la ſapience & de la miſericorde de Dieu d'vſer de la meſme conduite enuers le monde. Car il faloit le ſouſtenir premierement, afin qu'il fuſt la demeure de cette Egliſe pendant le temps qu'elle doit ſeiourner icy bas, & puis apres encore le conſeruer pour eſtre auſſi quel-

que iour fait participant de la condition en laquelle cette Eglise doit estre éleuée. Comme apres que le Prince est reconcilié à son suiet, il ne se contente pas de témoigner qu'il a reçeu sa personne en ses bonnes graces, il luy permet de remettre ses maisons en leur estat, & mesmes luy fournit de sa liberalité dequoy les faire plus belles & plus magnifiques : non seulement afin d'effacer toutes les traces de son indignation, mais mesmes afin que toutes choses puissent porter des marques indubitables de sa faueur & de sa clemence. C'est ce qui a fait que le monde a subsisté iusqu'à maintenant, & qui fera encore qu'au dernier iour il sera non seulement deliuré des desordres que l'on y void, mais honoré de la communication de la gloire de la liberté des enfans de Dieu, apres laquelle S. Paul dit qu'il ahanne & qu'il souspire depuis tant de siecles. Partant vne partie de nostre felicité consistera au contentement de voir les bréches que l'ordre & la beauté du monde a souffertes à nostre occasion, magnifiquement releuées, & la resplendeur de la gloire que nous esperons pour nous, répanduë vniuersellement dessus toutes ses parties.

Ie ſçay bien qu'il y en a eu quelques vns qui ont tenu vne opinion fort differẽte, & qui ont creu que comme le monde a eſté tiré du neant, il ſera auſſi reduit à neant, afin que la maxime des Philoſophes, *que comme de rien ne ſe fait rien, auſſi nulle choſe ne peut abſolument retourner à rien*, demeure de tout point confonduë Car ils croyent que c'eſt vne maxime preiudiciable à la gloire de la puiſſance de Dieu, & qu'il faue neceſſairement que l'éuenement des choſes refute. Mais c'eſt vne opinion qui n'a point de ſolide fondement, ni dans l'Ecriture, ni ſur la raiſon. Et pour ce qui eſt de l'Ecriture, tout ce qu'elle dit eſt que *les Cieux & la terre paſſeront, mais que la Parole de Dieu ne paſſera point*; que *les Cieux & la terre paſſeront, mais que Dieu demeure eternellement le meſme*. Ce qui reçoit facilement deux réponſes. L'vne, que c'eſt à dire que quand les cieux & la terre paſſeroyent, ſi eſt ce que Dieu & ſa Parole demeurent eternellement immuables. Et de telles façons de parler, ou des affirmations, qui ſemblent preciſes & abſoluës, doiuent eſtre interpretées par vne ſimple ſuppoſition, il ſe trouue des exemples ailleurs, comme au Pſeaume qua-

rante cinquiéme. *La terre se remuera*, dit le Prophete, *& les montagnes se renuerseront au milieu de la mer. Ses eaux bruiront & se troubleront, & les montagnes seront ebranlées par l'elevation de ses vagues. Les ruisseaux de la riuiere réiouïront la ville de Dieu.* Car c'est ainsi que ces paroles sont couchées dedans l'original. Et neantmoins on y traduit, *Encore que les montagnes se renuersassent au milieu de la mer, & que ses eaux vinssent à bruire & à se troubler*; & ainsi le reste de mesmes. Et la nature de la chose, & le but de l'auteur de ce diuin Cantique, monstrent clair comme le iour que c'est de la sorte qu'il le faut prendre. L'autre reponse est, que les choses passent en deux fassons: c'est à sçauoir par vn entier abolissement de leur estre, ou bien par vn si grand & si considerable changement qui arriue en toutes leurs qualités, qu'il n'y paroist quasi aucune trace de ce qu'elles estoyent auparauant. Car quand les choses souffrent vne si grande alteration qu'on ne les connoist du tout plus, on peut bien dire certes en quelque fasson qu'elles sont passées. Or se peuuent sans doute prendre ces passages de la sorte, & de fait il est dit au Ps. cent deuxiéme.

Que les cieux seront changés. Ce qui monstre que le S. Esprit n'a point autrement entendu qu'ils passeront, sinon en souffrant vn changement merueilleusement considerable. En effect S. Pierre, qui décrit si magnifiquement la ruïne du mõde laquelle se doit faire au dernier iour, adjoûte incontinent apres, *Que selon la promesse de Dieu nous attendons nouueaux cieux & nouuelle terre, esquels la iustice habitera.* Ce qui predit vn changement en meilleur estat, & non vn aneantissement de l'estre des choses. Pour ce qui est de la raison, il n'y a nulle apparence de dire, que pource que le monde est venu de neant, il faut qu'il retourne dedans le neant. Si cela passoit de la façon, il s'en ensuiuroit & pour l'Eglise & pour la nature humaine de Iesus Christ, des consequences trop étranges, & que la raison ne rejette pas tant encor, que la pieté & la conscience les abhorre. Dieu a donné des preuues assés certaines de sa Puissance infinie, en creant le monde comme il a fait, sans qu'il ait besoin de la testifier par l'abolition entiere & vniuerselle de son estre. Et ces miserables Philosophes, s'ils ont creu que la creation de rien, & l'aneantissement des cho-

ſes à rien, ſurpaſſaſt la Puiſſance de Dieu, ſeront aſsés conuaincus & aſsés punis de leur erreur, ſans que Dieu pour les refuter détruiſe & aboliſſe ſon propre ouurage. Au fonds, la gloire de ſa puiſſance ne demeureroit pas tant illuſtrée quand il le reduiroit à rien, que celle de ſa bonté & de ſa miſericorde demeureroit obſcurcie & intereſsée, ſi apres auoir donné l'eſtre au monde, & y auoir fait vne ſi particuliere conſideration de l'homme, que de le punir ſeulement à cauſe de luy, il venoit puis apres à le ruïner tout à fait, quoy qu'il ait fait grace à l'homme, qui ſeul eſtoit coupable des choſes qui ont attiré deſſus le monde toute cette malediction.

Reſte donc de voir quelle ſera la conſtitution de l'Vniuers par ce grand & memorable changement qui doit y arriuer au dernier iour. Surquoy i'ay à faire quelques conſiderations generales, en ſuiuant les erres de nos precedens raiſonnemens. La premiere eſt, que toutes les choſes qui paroiſſent dans le monde eſtre venuës en ſuitte du peché, & n'eſtre pas de la premiere inſtitution de ſa creation, doiuent indubitablement eſtre abolies. Car puis

qu'elles n'ont point de subsistance sinon dans le crime ou dans la corruption du peché, le peché estant effacé en tous egards, il ne reste plus de lieu à ses consequences. Si donc il y a quelque mauuaise influence dedans les astres, ou quelque pestilente halene dedans l'air; s'il y a quelque malediction en la terre, ou quelque desordre dans la mer; s'il y a quelque déreglement dans les autres elemens, & quelque vice dans leur meslange pour la constitution des choses; S'il y a ou quelque venin dedans les plantes, ou quelque ferocité dans les animaux, qui puisse apporter du dommage au genre humain, en vn mot s'il y a quelque déreglement dans les loix de la nature, & dans leur conduite, quand bien le monde ne deuroit point receuoir d'autre amelioration, si faudroit-il qu'il fust exenté de tout cela, & qu'il fust restitué en cette excellente constitution en laquelle il auoit esté mis en sa creation premiere. Figurés vous donc vn peu le monde se reuestir en vn instant à l'Orient, à l'Occident, au Septentrion, & au Midy, de cet air si gay & si fleurissant, & de cette façon si riante, & si pléne des asseurances de la bonté de

son

son Createur, qu'il auoit au commencement. Imaginés vous que le ciel n'a point d'Astres qui n'enuoyent icy bas comme à l'enuy les vns des autres de benignes influences, & de fauorables regards. Qu'il n'y a plus dedans les nuées ni de foudres, ni de tonnerres, ni d'exhalaisons veneneuses, qui menacent de leur violence ouuerte, ou de leurs secrets empoisonnemens. Que dans la terre sont éteintes les semences de toutes les plantes nuisibles, & qu'elle fournit abondamment toutes sortes de fruits agreables & delicieux pour nostre aliment. Que la mer n'a point de tempestes ni point d'autres agitations que celles de son flux & de son reflux, point de vens qu'autant qu'il en faut pour ne laisser pas languir les nauires à l'ancre, & pour fauoriser la nauigation. Que les riuieres ne débordent plus, que le feu ne fait plus nulle part de rauages, que le froid & le chaud & les autres qualités des elemens gardent par tout vne temperature bien reglée, & qui n'incommode ni de ses excés ni de ses defauts. Que les poissons & les oiseaux, & les bestes les plus farouches de la terre, ont mis a part toute leur humeur sauuage, & toute leur

ferocité, pour s'appriuoiser auec l'homme & estre prests à tous ses commandemens. Bref formés vous dedans l'esprit l'image la plus viue & la plus parfaite que vous pourrés de cet admirable Paradis ou Dieu colloqua le premier homme, & autant que c'est chose possible à la pensée, plantés ce premier Eden en tout l'Vniuers, & vous aurés conceu les commencemens de ce bel estat, pour lequel S. Paul dit que toute la Machine du monde fait des vœux ardens, auec des inquietudes & des ahans qui témoignent son impatience.

La seconde consideration est, que puis que le monde suit la condition de l'homme, & que Dieu a esté si bon enuers l'homme que de ne se contenter pas de le remettre en l'estat de la premiere integrité, mais l'a voulu éleuer à vn estre surnaturel; il est conuenable à cette mesme bonté de Dieu, qu'il ne se contente pas non plus de redonner à l'Vniuers cette sienne constitution naturelle, mais qu'il porte la condition de son estre à vn degré plus glorieux: De sorte qu'autant que les corps des fideles ressuscités doiuent estre plus excellens que n'estoit le corps d'Adam au temps de sa

creation, (or auons nous veu cy-dessus que l'inegalité y est extreme) autant doit exceller la condition du nouueau monde par dessus celle de l'ancien, quelque parfaite qu'elle ait peu estre en l'integrité de sa nature. Toutes ces alterations donc, & ces vicissitudes continuelles selon lesquelles la nature tourne incessamment à l'entour de la generation & de la corruption des choses qui se produisent de la composition des elemens, cesseront alors, & quelles que soyent les choses qui se trouueront au monde, elles auront vn estre permanent & inuariable.

La troisiesme consideration finalement est, que comme i'ay dit cy-dessus de la future condition de nos corps, qu'il est beaucoup plus aisé de dire ce qu'ils ne seront pas, que ce qu'ils seront, aussi est il incomparablement plus aisé de définir quelles qualités & quelles conditions ne se trouueront pas dedans le monde alors, que de déterminer quelles seront celles dont il sera reuestu. C'est pourquoy n'y ayant pas moins de temerité à dire hardiment ce que sera le monde en sa restauration, si les iours & les nuits s'y feront encore par les reuolutions

du Soleil, ou si le Soleil demeurera fixe en l'vn ou en l'autre hemisphere; si la mer aura son flux & son reflux, & si la terre sera couuerte de plantes; si elle sera opaque ainsi qu'elle est maintenant, ou si elle deuiendra lumineuse ou transparente, & choses semblables, qu'à prononcer hardiment de la future condition de nos corps en leur glorification, la modestie & l'humilité n'est pas moins requise en ce subiet icy qu'en l'autre. Partant il me suffira de dire que comme quand Adam fut creé, il fut sans doute merueilleusement émeu à l'aspect de cet Vniuers, & de toutes les merueilles qui s'y presenterent à sa rencontre, & qu'outre l'admiration de la beauté de l'ouurage, il sentit sans doute vn singulierement grand contentement quand il y fit cette reflexion, qu'il auoit esté particulierement destiné pour luy, & que Dieu l'en auoit établi Seigneur, & auoit voulu qu'il seruist à sa beatitude. Ainsi faudra t'il que le fidele soit comblé tout ensemble de merueille & de satisfaction, quand ce nouueau monde se presentera en vn estat si fleurissant & si glorieux à ses yeux, & que par maniere de dire il y pourra lire de tous costés, que

c'eſt pour augmenter ſa beatitude que Dieu aura voulu renouueller ce magnifique baſtiment, & le reueſtir d'vne ſans comparaiſon plus belle & plus auantageuſe forme que la precedente.

Reſte le troiſiéme egard auquel l'homme doit eſtre conſideré, entant qu'il fait partie de l'Egliſe de Dieu, & que la felicité de tout le corps doit accroiſtre le ſentiment que chacun des membres à de la ſienne. Or y a t'il icy ſans doute diuerſes choſes qui porteront noſtre felicité à vn merueilleuſement haut point. Car pour ce que l'Apoſtre S. Paul écriuant aux Theſſaloniciens dit que ceux qui dorment reſſuſciteront premierement, & puis apres, que ceux qui ſeront trouués viuans ſeront tranſmués, le premier ſpectacle que le fidele reſſuſcité aura deuant les yeux, ſera la reſurrection de tous ceux qui ſeront morts en tous les ſiecles. Lors que nous liſons au trente-ſeptiéme chapitre des Reuelations d'Ezechiel, cette magnifique promeſſe que Dieu y fait au peuple d'Iſraël de ſa reſtauration, en la repreſentant ſous la figure d'vne reſurrection, la ſeule lecture de cette diuine viſion forme dedans

nos esprits vne idée qui leur donne de l'admiration, & qui leur fait aisément conceuoir qu'il faut que ce soit l'Esprit de Dieu qui ait saisi celuy du Prophete. Pour ce certes que d'elle mesme l'imagination de l'homme ne peut estre capable de telles pensées. Il raconte que cét Esprit le mit au milieu d'vne campagne qui estoit toute couuerte d'os. Puis il dit, qu'il le fit tournoyer tout alentour afin qu'il les considerast attentiuement, & qu'il remarquast & leur quantité, qui estoit grande à merueilles, & leur secheresse, qui estoit telle qu'il n'y restoit pas mesmes la moindre trace qu'il y eust iamais eu de vie, ni de sentiment. Apres qu'il les eut suffisamment contemplés, il luy demanda s'il croyoit que ces os là peussent reuiure : surquoy il se trouua, ce semble, perplex & balancé entre l'impossibilité qui paroissoit estre en la chose en elle mesme, & la consideration de la puissance de Dieu à qui rien n'est impossible pourtant. C'est pourquoy il respondit douteusement & modestement, *Seigneur tu le sçais*, & n'en voulut rien resoudre. La dessus Dieu luy commanda de prophetiser sur ces os, & de leur dire, comme

s'ils eussent esté doüés d'intelligence & de sentiment, *Vous os secs, Ecoutés la parole de l'Eternel: Ainsi a dit le Seigneur l'Eternel, Voicy ie m'en vay faire rentrer l'esprit en vous, & vous reuiurés. Je feray naistre des nerfs sur vous & y ferai croistre de la chair, & étendray de la peau dessus, puis ie vous r'animeray d'esprit, & vous reuiurés, & vous sçaurés que ie suis l'Eternel.* Le Prophete ayant prononcé ces paroles en vision, il se fit incontinent vn son accompagné d'vne commotion generale de ces ossemens, qui commencerent à se trier les vns d'auec les autres, & à s'approcher chacun de celuy auec qui il se deuoit ioindre pour composer le iuste & parfait Skelete d'vn corps. Puis incontinent les nerfs commencerent à s'y étendre, & les muscles à s'y former, & la chair à couurir toutes leurs eminences, & à remplir toutes leurs cauités, & en fin la peau enucloppa tout ensemble, de sorte que tous les membres & tous les organes estans parfaitement composés, il ne restoit que l'esprit pour leur donner le mouuement & la vie. Ce fut lors que Dieu commanda au Prophete de prophetiser vers l'Esprit mesme, & de l'appeller en criant, *Ainsi a dit l'Eternel, Esprit vien*

dés quatre vens, & souffle sur ces morts icy, & qu'ils retournent en vie. Ce qui ayant esté ponctuellement executé, chacun de ces corps fut animé & se leua sur ses pieds, & le nombre s'en trouua si grand, qu'il sembloit que ce fust vne armée rangée en bataille. Or si la lecture seule de cette vision saisit nos esprits de quelque admiration, il ne faut pas douter que la vision mesme ne rempliſt celuy du Prophete de beaucoup plus de merueille. Soit que la chose fust effectiuement representée à ses sens corporels, soit qu'elle luy fust seulement pourtraite interieurement par l'efficace de l'Esprit de Dieu dedans l'imagination, l'emprainte en estoit sans doute beaucoup plus illustre & plus vehemente, que celle que nous nous en pouuons donner à nous mesmes par l'idée que nous nous en formons. Partant il faloit aussi qu'à proportion les émotions de son Esprit en fussent de beaucoup plus grandes, tant pour l'étonnement qu'il receuoit d'vn spectacle si étrange & si inusité, que pour la ioye que luy donnoit l'esperance du rétablissement miraculeux du peuple d'Israël, que cette vision prediſoit, & pour qui le Prophete auoit des desirs

& des

& des passions extraordinaires. Neantmoins qu'est-ce de cela au prix de ce que nous verrons lors que, non plus les hommes, mais les Anges, & le son de la Trompette de Dieu, commanderont à la terre qu'elle ouure effectuement ses tombeaux, & à la mer qu'elle rende ses morts, & à tout le reste des elemens qu'ils restituent ce que chacun en possede, & que de la poussiere des sepulcres, & de la vase de la mer, & de toutes les parties de la Nature, sortira la matiere de nos corps pour estre rétablis en vie ? Et de combien croistra le sujet de l'admiration encor, lors que nous verrons que la puissance de Dieu les formera, non plus d'os, ni de nerfs, ni de muscles, ni de peau, semblables à ce que nous en auons maintenant, mais d'une structure si nouuelle, qu'excepté la figure humaine qu'elle nous donnera, & cette belle conformation en laquelle nous deuons exprimer l'image du corps de nostre Seigneur en la resurrection, il semblera que ce soyent, non des corps humains, mais des millions d'astres lumineux, qui se produiront de tous costés, & qui naistront des entrailles mesmes de la terre ?

La seconde chose qui se presentera à nos yeux sera la transmutation de ceux qui seront demeurés viuans, qui n'aura gueres moins de merueille que la precedente. Car on void quelles sont les diuerses infirmités dont les corps des hommes sont incommodés. Les vns sont nains, & les autres d'vne grandeur prodigieuse & gigantesque. Les vns ont quelque membre qui leur defaut, les autres en ont de surabondans. L'vn à quelque partie d'vne monstrueuse conformation, & l'autre est mutilé de quelcun des sens qu'on nomme communement de la Nature. L'vn à l'épine du dos voutée en arc, & l'autre tournee en serpent, & l'autre enfoncée en dedans, & l'autre à quelque autre vice en la structure ou du col ou de la teste. Vniuersellement tous ont quelque imperfection en la constitution de leurs corps, & s'il s'en void vn qui n'en ait du tout point, c'est comme vne espece de miracle. Mais quand il y auroit en nous beaucoup moins d'infirmités de la condition de celles que nous venons de reciter, toujours auons-nous celles que la Nature tire necessairement apres soy, qui sont tres-grandes & tres-considerables en

elles meſmes. Quand donc par cette merueilleuſe puiſſance qui ſe déployera lors de l'aduenement de noſtre Seigneur, nous verrons en vn iour toutes ces incommodités corrigées, & les corps des hommes viuans ſe changer ſi ſubitement, qu'il ne s'en trouuera pas vn en cette multitude innumerable, qui n'ait acquis comme en vn clin d'œil, ie ne diray pas toutes les perfections qui peuuent eſtre ſouhaitables & imaginables en ce qui eſt de la ſtature & de la beauté, mais toute la ſplendeur & l'incorruption qui eſt dedans les corps celeſtes meſmes, quel ſera le tranſport auquel nos eſprits ſe trouueront à l'aſpect d'vne ſi emerueillable metamorphoſe?

Pluſieurs recherchent icy ſi nous nous reconnoiſtrons alors les vns les autres. Et comme l'amitié que nous nous portons, & le regret ſenſible & profond que nous auons de la perte de nos amis, nous enclinent extremement à le deſirer, auſſi nous portent ils pareillement à le croire. Et veritablement pour ce que Dieu nous à promis la iouïſſance d'vne beatitude ſi parfaite, qu'il ne manquera du tout rien à ſa plenitude, ni à la perfection de la ioye & du

contentement que nous en recueillerons, nous pouuons bien asseurer que si cela sert à l'accomplissement de nostre felicité, nous iouïrons de la consolation de nous entreconnoistre en cette iournée. Mais i'estime neantmoins qu'il y a lieu de faire icy quelques considerations. Premierement, la reconnoissance consiste en la souuenance qu'on à de s'estre veu auparauant; &, comme ie l'ay dés ja dit, il y a en nous de deux sortes de souuenance. L'vne consiste en ce que les images des choses sensibles demeurent imprimées en nostre memoire auec leurs circonstances & leurs particularités; & l'autre en ce que nos entendemens demeurent imbus des idées generales des choses intellectuelles, & qui consistent en raisonnement. Or quant à cette premiere souuenance, i'ay dés-ja dit que pour ce que la faculté de la memoire, dans laquelle les images des choses sensibles sont mises en reserue, est ou en tout ou en grande partie corporelle en nous, il y a bien de l'apparence que cette faculté s'esteignant auec le corps, ces images demeurent par ce moyen effacées. De façon qu'il ne séble pas y auoir beaucoup d'apparence, que nous puis-

sions nous ressouuenir en la resurrection, de la figure sensible & corporelle de ceux que nous auons veus & connus pendant la vie. Mais quand il nous en souuiendroit aucunement, la reconnoissance depend de la conformité qui se rencontre entre les qualités que vous trouués presentement dans les objets qui s'offrent à vos yeux & à vos autres sens, & les images des conditions qu'ils auoyent quand vous les aués connus autrefois, lesquelles vous sont demeurées dans la memoire. Tellement que si vous les retrouués tels que vous les aués veus, vous les pouués reconnoistre à la verité. Mais s'ils ont tellement changé qu'il n'y ait plus de ressemblance entre leurs qualités, & les idées que vous en auiés autrefois receuës, comme si vous aués connu quelcun enfant, & que vous le reuoyïés long-temps apres bien auancé en aage, il vous sera impossible de les vous remettre en la souuenance. Or auons nous déja dit qu'il se fera vn merueilleusement grand changement en toute la constitution de nos corps, de sorte que ceux qui nous auront veus icy bas, ne retrouueront du tout rien en nous de ce par quoy nous leur pourrions estre reconnoissa-

bles. Puis apres, pendant que l'eſtat de la nature ſubſiſte, les affections naturelles ſont & neceſſaires à ſa ſubſiſtance, & extremement belles & loüables en elles meſmes, lors qu'elles ſont conduites & gouuernées auec ce iugement & cette droite raiſon qui doit preſider deſſus tous nos mouuemens. Ainſi eſt il ſouuerainement conuenable que les maris aiment leurs femmes, & les femmes leurs maris, que les peres & les meres ayent de grandes tendreſſes pour leurs enfans, & les enfans de vehementes affections & de profonds reſpects pour leurs peres & pour leurs meres. Et de meſmes conſequemment il conuient parfaitement bien aux inſtitutions de la nature, que ceux-là s'entraiment cordialement entre qui elle a eſtabli quelques telles relations. Mais quand l'eſtat de la nature ſera changé, & que toutes choſes ſeront miſes en vne conſtitution ſurnaturelle, il y a beaucoup d'apparence que la neceſſité de ces affections ceſſant, ou bien elles s'eſteindront tout à fait, ou bien certes au moins perdront elles beaucoup de leur vehemence. Et noſtre Seigneur Ieſus reſpondant à la queſtion qui luy fut faite touchant la

femme qui auoit eu sept maris, & nous enseignant qu'au Royaume des cieux toutes ces relations là periront, nous a ce semble pareillement enseigné que les affections qui en dependent s'aneantiront de mesmes. Ioignés à cela que nous ne reconnoissons rien de plus doux ni de plus sensible en cette vie, que l'affection que nous nous entreportons, soit qu'elle vienne des sentimens de la nature, & des relations qu'elle établit entre nous, soit que la conuersation familiere, & la conformité des humeurs & des inclinations l'engendre. Selon donc que nous sommes portés à mesurer toutes choses aux connoissances que nous auons, & que nous ne conceuons quasi rien au delà, à péne nous figurons nous qu'il y puisse auoir dedans le ciel des ioüissances plus agreables que celles que nous auons en la terre. Nostre Seigneur mesme s'accommodant à ces inclinations & à cette portée de nos esprits, nous promet, comme il a esté dit cy-dessus, que nous y ferons assis à table auec les anciens Patriarches. Mais neantmoins il y a grande apparence que comme quand Saint Pierre vit la transfiguration de Iesus Christ, il

fut tellement englouti dans l'admiration de ces objets, qu'il en oublia tous ceux qu'il connoissoit ailleurs, & dit, *Il est bon que nous soyons icy*: ainsi lors que nous aurons l'ame remplie de cette charité & de cette ioye que la presence du Redempteur & la vision de Dieu mesme doiuent engendrer en nous, il ne nous souuiendra plus gueres de toutes ces tendresses d'affections que nous experimentons en la vie presente.

Ie ne laisseray pourtant pas de remarquer icy deux choses qui font à cette matiere. La premiere est que l'Apostre écriuant aux Thessaloniciens, & les voulant exhorter efficacement à quelque chose d'importance, leur parle de cette sorte : *Freres, nous vous prions par l'aduenement de nostre Seigneur Iesus Christ, & par nostre recueil en luy.* C'est à dire, sans doute qu'il les conjure par ce qu'il y peut auoir de plus glorieux & de plus souhaittable pour eux en l'aduenement de nostre Sauueur, & par tout ce qu'il y doit auoir quelque iour de plus doux & de plus consolatoire en nostre sainte communion, lors que nous nous retrouuerons ensemble, & que de toutes nos dispersions nous serons ramassés à l'entour de luy. Ce qui semble signi-

signifier qu'il s'attend de iouïr du contentement de leur presence, comme ils iouïront de la sienne, en la venuë de nostre Seigneur. Or est il malaisé de conceuoir que cela se puisse faire, s'il n'y a quelque reconnoissance des vns aux autres. I'estime donc, s'il est permis de dire ses sentimens en des choses dont nous auons peu d'éclarcissemens en la Parole de Dieu, que cette memoire intellectuelle laquelle est en nous, retenant la souuenance des choses generales qui luy ont esté commises, ni l'Apostre Sainct Paul n'aura pas oublié qu'il a presché l'Euangile aux Thessaloniciens, ni les Thessaloniciens n'auront pas oublié non plus que c'est par le ministere de Sainct Paul qu'ils ont esté appellés à la communion de l'Euangile. Si donc Sainct Paul a pour lors quelque chose de signalé, qui le fasse reconnoistre entre les Ministres de Christ, (& nous verrons tantost ce qui s'en peut dire) la souuenance pourra bien réueiller dans les Thessaloniciens leurs anciennes affections, afin de s'approcher de S. Paul, & luy donner, & receuoir de luy, autant que la gloire de leur condition le leur permettra, des témoignages reciproques de leur

bien vueillance. Et pource que nostre félicité ne sera pas pour cette iournée là seulement, mais pour toute vne eternité, & que cette eternité ne se passera pas en solitude, mais en vne tres-douce & tres-agreable communication, qui doute qu'en vne si longue suite de siecles il ne se presente vne infinité de rencontres, qui réueilleront en nous ces souuenances generales qui nous seront demeurées de ce que nous auons veu icy bas, & qui reanimeront par ce moyen nos affections enuers les personnes que nous auons cheries tendrement en cette vie? Mais comme vn pere qui aime également ses enfans, sent cette sienne dilection plus viue pour quelque temps enuers celuy d'entr'eux qui reuient de pays lointain apres vne bien longue absence, qu'enuers ceux qui ont toujours esté prés de lui; puis quand le temps à appaisé cette extraordinaire émotion, il retourne à cette egalité d'affections dont il les embrasse. Ainsi cette ioye que Sainct Paul & les Thessaloniciens auront de se retrouuer ensemble en l'apparition de Christ, n'empeschera pas qu'incontinent leur charité ne retourne à se partager également à tous les fideles qu'ils

verront auoir auec eux communion à la gloire du Sauueur du monde.

L'autre chose est qu'il semble que ce Saint Apostre ne veut pas que nous doutions qu'il n'ait quelque chose de signalé à l'aduenement de Christ, qui le rende reconnoissable à ceux à qui il a annoncé l'Euangile du salut. *Vous estes*, dit il aux Philippiens, *ma ioye & ma couronne au iour de Christ* ; & choses semblables. Façons de parler qui ont donné occasion à quelques vns de penser, qu'on en pouuoit prouuer que la gloire sera inegalement partagée entre les fideles au iour de Christ, pour ce qu'il ne peut pas conuenir à tous de tenir de tels propos, & que l'Apostre à voulu designer par là qu'il y a quelque prerogatiue d'honneur reseruée pour luy en cette iournée. Certainement si les fideles seront inegalement partagés en la iouïssance de la felicité de là haut, c'est chose qui pourroit meriter vne consideration bien attentiue. Et la diuersité des opinions des grands personnages sur ce sujet, monstre bien que les preuues qu'on allegue de part & d'autre, ne sont pas d'abord extremement euidentes. Quelle que soit l'efficace des

raisons de ceux qui tiennent l'inegalité de la gloire des cieux, si est-ce qu'il n'y a aucun de nous que l'humilité n'oblige d'auoir ce sentiment bien auant imprimé en l'entendement, qu'il ne sera pas du nombre de ceux qui doiuent estre ainsi auantagés par dessus leurs freres. Car l'eminence de la gloire est presuppossée deuoir estre la remuneration de l'eminence des vertus, à l'occasion desquelles il ne nous est pas permis de nous estimer plus excellens que les autres. Or si ce sentiment est veritable, & confirmé par l'éuenement en chacun de nous, il est difficile de comprendre en qui se trouuera verifiée cette opinion, qu'il y en doit auoir quelques vns qui doiuent auoir de grands precipus en cet heritage. Et si quelques vns y doiuent estre plus auantageusement partagés, il faut qu'il y ait quelque notable varieté en la dispensation de la volonté de Dieu touchant la gloire & ses degrés. Car pour obtenir la gloire mesme, Dieu nous ordonne expressément de croire que nous l'aurons, & plus nous le croirons fermement, & plus est il certain qu'elle nous sera donnée. Au lieu que pour en obtenir les plus hauts degrés, il luy est plus

agreable que nous ne les esperions pas, & pour ce que l'humilité qui nous empesche de les esperer est vne des plus excellentes vertus, moins nous croirons de les obtenir, plus sera t'il certain que nostre humilité en sera remunerée. Et derechef pour nous exciter à tendre au souuerain point des vertus, l'Escriture nous met le prix de la gloire deuant les yeux; au lieu que pour paruenir à ses plus hauts degrés, il faut que nous en détournions nos esprits, l'humilité, qui est celle qui nous y fera monter plus haut, ne nous permettant pas d'y attacher nostre pensée. De sorte que nous paruiendrons à la gloire comme celuy qui court en lice, qui void le but ou il tend; au lieu que nous paruiendrons à ses plus hauts degrés comme les rameurs, qui tournent toûjours le dos au port auquel en fin pourtant ils arriuent. Quoy qu'il en soit, car ce n'est pas encore icy proprement le lieu de parler de la gloire des cieux, mais de celle de la bien-heureuse iournée du Sauueur du monde, ie dis qu'il est certain que Dieu mettra quelque difference au témoignage qu'il rendra à ses seruiteurs en cette iournée-là, & que ceux qui outre tant de trauaux qu'ils

ont supportés, & tant de courses qu'ils ont faites pour l'auancement du regne de Iesus Christ, ont encore, comme S. Paul, passé par tant de calomnies icy-bas, receuront ce témoignage de la bouche de leur bon maistre, qu'ils ont esté seruiteurs fideles & loyaux, & qu'ils ont merité toute autre chose que les calomnies qu'ils ont éprouuées. Ce qui les fera reconnoistre alors, & ie ne doute pas que les Apostres n'y soyent particulierement signalés entre les autres. Et s'il y a quelcun maintenant, non qui soit à égaler aux Apostres en dons & en autorité, (car il n'y en a point eu, & n'y en aura point depuis eux) mais qui en passant par des épreuues aucunement semblables à celles qui les ont exercés, imite en ces combats l'exemple de leur pieté, de leur zele & de leur constance, i'estime qu'il ne fait pas mal de se consoler par cette esperance, que nostre Seigneur mettra toutes choses en euidence à son aduenement. Tellement que si Athanase, & Basile, & Chrysostome entre les anciens, si Iean Hus, & Ieroſme de Prague, & Viclef, & Luther, & Caluin, & tant d'autres bons seruiteurs de Dieu, qui peuuent à l'égard

de ces premiers estre contés entre les modernes, se sont au milieu des persecutions qu'ils ont souffertes & de dehors & de dedans, attentendus à cette consolation, asseurément ils ne se trouueront pas trompés en leur attente. Or ont eu ceux là plusieurs amis en cette vie qui les ont connus, & qui pourront auoir retenu la memoire intellectuelle de cette connoissance. De sorte qu'il leur pourra bien arriuer ce qui arriuera à S. Paul, en gardant neantmoins auec porportion l'inegalité qui est entre les choses moindres & les plus grandes.

Mais quoy qu'il doiue estre de ces particularités de nostre felicité, en general elle sera telle en cette bien-heureuse iournée, que ie n'ose entreprendre de la décrire, de peur d'en obscurcir la splendeur. Asseurément ie diminuerois par la foiblesse de mes expressions, l'efficace de ce qu'en peut conceuoir qui que ce soit, qui se mettra à considerer bien attentiuement ce que ie viens de dire de l'estat de chacun de nous, de l'estat du monde, & de celuy de toute l'Eglise. Lors que nostre Seigneur apparut en son premier aduenement, comme

toute l'Egliſe eſtoit en vne merueilleuſe expectation de ſon apparition, auſſi ceux qui le virent & qui creurent en luy, en receurent vn contentement incomparable. Simeon témoigne qu'il s'en va mourir en paix, puis qu'il a veu le ſalut de Dieu en ce glorieux petit enfant; Zacharie eſt raui de voir ſon auant-coureur; la Vierge qui le conceut & qui l'enfanta en a des tranſports qui ne ſe peuuent exprimer: les Anges meſmes qui l'annoncent aux Paſteurs, bien qu'ils n'euſſent point de part, ni dans le beſoin, ni dans l'eſperance de la redemption, en conçoiuent neantmoins vne merueilleuſe ioye. A la veuë de ſes miracles, & a l'ouïe de ſa predication, on crioit, *Bien heureux ſont ceux qui le voyent, & qui l'entendent*, & lors qu'il entra en Ieruſalem le iour qu'on celebre encore par la ſolennité des Rameaux, tout le peuple alloit criant, *Oſanna*, auec vne alegreſſe inimaginable. Que ſera ce donc de le voir venir alors accompagné des Anges de la puiſſance de ſon Pere, auec cri d'exhortation, & ſon de trompette, & voix d'Archange, faiſant des nuées ſon chariot, & dreſſant vn trône dedans l'air, pour y donner des Arreſts eternels

nels à tout l'Vniuers, & ratifier les esperances du salut qu'il à données à ses fideles ? Quel triomphe fut iamais à comparer à vn spectacle si glorieux ? Quelle pompe de Conquerant couronna iamais de la façon ses combats & ses victoires ? Vn bon vieillard de Lacedemone, qui passa iusques au fonds de l'Asie, seulement pour voir Alexandre apres qu'il eut vaincu Darius, disoit auec beaucoup d'emotion que les Grecs qui estoient morts en la bataille de Marathon & en celle de Salamine, estoyent priués d'vn merueilleux contentement, de n'auoir point veu ce Prince assis dedans le trône de Xerxes, triompher si magnifiquement de l'orgueil des ennemis de la liberté de la Grece. A voir comme les historiens nous rapportent la proclamation faite par Flaminius en faueur de toutes les nations Grecques, & comme ils nous representent les mouuemens de ces peuples, les acclamations qu'ils luy firent, les couronnes de fleurs & les festons qu'ils ietterent dessus luy, & les demonstrations incomparables d'affection qu'ils donnerent à sa personne, on ne se peut tenir qu'on n'en sente de l'émotion, & qu'on ne participe en quelque

faſſon à leur ioye. Or qu'eſt-ce ou de l'aſſemblée de la Grece, au prix de celle de tous les Fideles de l'Vniuers, ou de Flaminius & d'Alexandre, au prix du Seigneur Ieſus Chriſt, ou de la liberté de ces peuples, au prix de celle des enfans de Dieu, ou de la deliurance de la domination des Perſes, & des Macedoniens, & du tyran de Lacedemone, & des autres vſurpateurs dont ces liberateurs les ont affranchis, au prix d'eſtre deliuré de la puiſſance de Satan & de la mort, pour eſtre mis en la iouïſſance d'vne vie & d'vne gloire eternelle? Encore dit-on que la comparaiſon de la calamité d'autruy nous aide à nous rendre plus ſenſible noſtre propre felicité. Et de fait le Poëte dit qu'il y a du plaiſir à voir de deſſus le riuage de la mer vn nauire en grande tourmente; non pour ce qu'il y ait du plaiſir à voir le mal d'autruy, mais pource qu'on s'en void dehors, & que les perils ou paſſés, ou preſens, mais ou nous n'auons point de part, donnent quelque ſentiment de ioye. Si cela eſt, certes l'horreur de la condamnation des incredules, doit infiniment adjoûter à la ioye de noſtre abſolution & de noſtre gloire. Chriſt leur monſtrera vn viſage ſeuere

& rigoureux, à nous vn souuerainement agreable & plein de serenité. Christ remplira leur conscience de trepidation & d'horreur, au lieu qu'il comblera nos cœurs de consolation & d'asseurance. Christ les mettra à sa gauche auec indignation, & nous à sa dextre auec demonstration d'affection & de paix. Christ les interroguera comme vn Iuge inflexible & implacable à leur incredulité ; & nous comme nostre Aduocat & le témoin de nostre foi. Christ leur prononcera, *Allés maudits au feu eternel* ; à nous il dira, *Venés les benits de mon Pere.* Christ effectiuement les abysmera dedans les enfers, & quant à nous il nous éleuera en la gloire eternelle de son Royaume.

Fin du troisiéme Discours.

DE LA FELICITE' DES FIDELES apres la iournée de la Resurrection.

DISCOVRS QVATRIESME.

AINSI sommes nous paruenus à la consideration du dernier degré de cette beatitude à laquelle nous aspirons. Voyons donc aussi briefuement ce qui nous en est reuelé en la Parole de Dieu, & n'y apportons pas moins de retenuë & de circonspection, que nous auons fait sur les questions precedentes. L'Apostre écriuant aux Corinthiens & leur parlant des mysteres de l'Euangile, dont l'Esprit de Dieu auoit donné la reuelation à luy & à ses compagnons en l'Apostolat, dit apres le Prophete Esaïe, *Que ce sont les choses qu'œil n'auoit point veuës, qu'oreille n'auoit point ouïes, & qui n'estoyent point montées en cœur d'homme, que Dieu auoit reseruées à ceux qui l'aiment.* Paroles qu'on à accoustumé d'adapter à la gloire de ce royaume duquel nous par-

lons. Et veritablement ce n'eſt pas ſans bonne raiſon. Car encore que ce ne ſoit pas proprement à ſon ſujet qu'elles ont eſté premierement prononcées, ſi eſt-ce que telle qu'a eſté la condition des Iuifs qui ont veſcu deſſous l'Ancienne Alliance à noſtre égard, telle eſt à peu pres noſtre condition de maintenant à l'égard de ce que nous ſerons, lors que Dieu nous aura recueillis dedans les lieux celeſtes. Et comme en cette comparaiſon des Iuifs auec nous ils ſont accomparés a des enfans, en ce qui eſt de la meſure de la connoiſſance, & nous nous ſommes en l'Ecriture eſtimés comme des hommes parfaits; ainſi l'Apoſtre en ſe comparant luy meſme auec luy meſme, en fait different iugement. Car il dit, que maintenant il eſt quaſi *comme vn enfant, qu'il connoiſt comme vn enfant, qu'il parle comme vn enfant; mais que quand la perfection ſera venuë,* (& nous ne l'eſperons abſolument qu'au royaume des cieux,) *alors ce qui eſt de l'enfance s'en eſtant allé, il connoiſtra comme il a eſté connu,* c'eſt à dire, en vne lumiere qui ne ſera meſlée d'aucunes tenebres. Car il adjoûte que maintenant nous ne voyons que les ſimples images des choſes, comme dedans vn miroir,

au lieu que lors nous contemplerons les choſes en leur propre realité. Encore ne regardons nous ces images que comme on regarde les enigmes, ou on n'entreuoit ce qu'ils ſignifient, qu'a trauers beaucoup d'obſcurité; au lieu que quand le temps de la perfection ſera venu, nous verrons, dit-il, *face à face*. Quand les Iuifs ont autrefois voulu ſe meſler de commenter les oracles des Prophetes touchant les choſes futures, & d'en deuiner nettement & diſtinctement les euenemens, ils ſe ſont merueilleuſement mécontés en leurs coniectures, & ont eu des penſées touchant le royaume du Meſſie, qui ſe ſont trouuées infiniment élongnées de ſa nature, lors qu'il a eſté manifeſté. C'eſt pourquoy il faut que nous nous donnions garde de tomber dans les meſmes inconueniens, & que voulans anticiper les choſes à venir par la curioſité de nos eſprits, nous ne nous peignions en la fantaiſie des imaginations, que l'euenement des choſes refute quelque iour à noſtre honte. Neantmoins pourueu que nous nous ſouuenions de la modeſtie qui nous conuient, la recherche de ce que ce doit eſtre ne nous eſt pas defenduë, & ne nous

sera pas inutile; & les fautes que les autres ont autrefois commises en telles matieres, nous peuuent mesmes aider à nous empescher de tomber en de pareilles erreurs au sujet que nous traittons. Car ce qui les y a fait broncher est qu'ils ont suiui les inclinations de la chair en l'interpretation des Propheties, & qu'au lieu qu'ils deuoyent mettre la souueraine perfection du royaume du Messie en la lumiere de la connoissance de la nature de Dieu & des moyens de leur salut, & en la vraye & spirituelle saincteté, que cette lumiere de connoissance deuoit produire, ils se sont imaginés des grandeurs & des dominations mondaines, & des victoires de Conquerant. Si donc nous separons maintenãt nos pensées de toutes imaginations charnelles & terriennes, & qu'en suiuant les traces de nostre Seigneur & de ses Apostres, nous colloquions la principale partie de ce regne en connoissance & en saincteté, nous éuiterõs le precipice dans lequel ces gens là sont tombés, & s'il nous arriue de commettre quelque faute en ce Discours, au moins ne sera t'elle pas de pareille consequence.

Sainct Iean recueille l'abbregé de nostre

beatitude en ce peu de mots, *Que nous serons faits semblables à Dieu, d'autant que nous le verrons comme il est.* Certainement voir Dieu comme il est, est acquerir le souuerain degré de perfection en matiere de connoissance & d'intelligence; & estre fait semblable à luy, est paruenir au souuerain point de vertu & de saincteté. Partant puis que le premier est la cause du second, & que de connoistre Dieu comme il est, depend necessairement nostre transformation en sa ressemblance, il nous faut examiner ce que ce peut estre que de le voir comme il est, & qu'elle est la nature de cette connoissance. Pource que Dieu est d'vne essence spirituelle & entierement separée de la matiere des corps, il est absolument impossible qu'il soit veu des yeux corporels comme il est; & partant il faut necessairement rapporter par metaphore le mot de *voir*, à cette faculté de nos esprits qui consiste en intelligence. Or bien que la nature de Dieu soit merueilleusemẽt vne & simple, si est-ce que selon nostre façon de cõceuoir, nous distinguons en luy son essence d'auec ses vertus & ses proprietés. Car quant a ses proprietés nous les conceuons sous des égards fort differens,

rens, & ne pretendons pas quand nous disons qu'il est misericordieux, engendrer en l'esprit de ceux qui nous entendent, cette pensée qu'il est iuste, ou quand nous disons qu'il est sage, donner occasion de penser à sa puissance & à sa vertu. Comme ses attributs ont des objets fort differens, aussi les comprenons nous en nos entendemens sous des idées fort dissemblables. Mais lors que nous parlons de son Essence, nous en faisons quelque espéce d'abstraction d'auec ses proprietés, & la nous representons comme vne seule & simple chose, dans laquelle tous ces attributs existent comme dans leur sujet commun. Or pource qui est de ses proprietés, nous les voyons en quelque façon dés cette vie, en ce que nous entendons au moins en quelque degré quelle est la nature des operations par lesquelles elles se déployent dessus leurs objets. Car nous n'ignorons pas absolument ce que peut estre en Dieu l'inclination de pardonner les pechés aux repentans, & de punir les impenitens & les obstinés, & choses semblables. Mais quant à son Essence, il n'y a personne qui n'aduouë que nous ne la voyons du tout point en cette vie:

c'est à dire, que nous ne pouuons former aucune conception en nos entendemens, qui se rapporte aucunement à la nature de son estre. Seulement quelques vns estiment que quand nous serons recueillis au ciel, nostre souueraine beatitude consistera en la vision de cette Essence. Ce qui certes semble extrémement difficile à s'imaginer. Car puis qu'il est icy question, non de la vision du corps, puis que Dieu est absolument inuisible de cette sorte, mais de la vision de l'esprit, nos entendemens ne connoissent aucunement icy bas les essences des choses, mais s'arrestent seulement à la contemplation de leurs proprietés : de façon qu'il ne nous est pas possible de comprendre maintenant comment dedans le ciel cette faculté de l'intelligence sera tellement changée en nous, que ne s'arrestant plus à la consideration des proprietés de ses objets, elle passera iusques à leur essence mesme. Ioignés a cela que s'il y a nature au monde dont l'essence soit incomprehensible, c'est celle de Dieu. Car toutes les autres ont au moins cette conformité auec nous, qu'elles sont creées; & par consequent y ayant quelque correspondance entre

leur eſtre & le noſtre, il ne ſeroit pas ſi étrange qu'il y euſt quelque proportion entr'elles & les operations de nos facultés. Au lieu que Dieu eſtant vn eſtre increé, & qui exiſte de par luy meſme, il eſt plus que difficile de conceuoir comment des facultés creées pourroyent atteindre à la comprehenſion de ſon Eſſence. Tandis que nous ſommes enuironnés de ce corps, bien que nous ſoyons ſpirituels quant à la plus excellente partie de noſtre eſtre, ſi eſt-ce que nous ne connoiſſons du tout point quelle eſt la nature des eſprits. Et pour ſubtilement que nous vueillions ſpeculer, pour preciſes & delicates que ſoyent les abſtractions par leſquelles nous taſchons de retirer nos eſprits du commerce de la matiere en nos contemplations, ſi eſt-ce que ſi nous voulons former en nos entendemens quelque concept, comme ils parlent, que nous vueillions adiuſter à la nature d'vn eſprit, nous ne ſçaurions empeſcher qu'il ne ſe vienne gliſſer inſenſiblement quelque idée corporelle en noſtre penſée. Or ſuis-je de cette opinion, qu'encore que nos Ames ſoyent veritablemẽt ſpirituelles, ſi vous les comparés auec la nature des corps, ſi eſt-ce

qu'elles ſont en quelque ſorte corporelles, ſi vous les comparés auec la nature de Dieu. C'eſt à dire, qu'il y a autant de diſproportion entre la ſimplicité de la nature de Dieu, & la condition de nos eſprits, qu'il y a entre la nature de nos eſprits, & la condition de cette partie qui en nous eſt corporelle. Et partant il y doit auoir pareille impoſſibilité pour nos eſprits à comprendre la nature de l'Eſſence de Dieu, qu'il y a pour nous tandis que nous ſommes reueſtus de ce corps, à conceuoir la nature de nos propres eſprits, & celle des Anges. En fin la nature diuine ne peut eſtre diuine, c'eſt à dire, doüée de la perfection qui conuient à l'excellence de ſon eſtre, que ſon eſſence ne ſoit infinie de tout point. Où donc cette conception de nos entendemens par laquelle nous comprendrons l'eſſence de la diuinité, s'égalera à toute l'étenduë de cette eſſence pour la comprendre entieremẽt, ou bien elle en comprendra ſeulement ce qui ſera proportionné à ſa capacité, & a ſon étenduë à elle meſme. Si elle s'égale à la nature de Dieu, elle deuiendra infinie, & nous ſerons conuertis en autant de Dieux. Ce qui eſt trop abſurd & trop erroné

pour estre reçeu par aucune intelligence bien reglée en ses pensées. Si elle en comprend seulement ce qui sera proportionné à sa capacité, veu que cette capacité est finie, & qu'entre le fini & l'infini il n'y a nulle proportion, il y aura toûjours vne disproportion immense entre l'essence de Dieu, & ce que nous en aurons compris.

Ie sçay bien qu'on allegue icy certaines subtiles distinctions, qui donnent de la péne à les refuter, à proportion de ce qu'elles en donnent à les bien entendre. Car quelques vns disent qu'on verra bien l'essence de Dieu toute entiere, mais qu'on ne la verra pas toute entierement; à peu pres comme si on disoit que de dessus la coste on void la mer en son entier, mais non pas en toute son étenduë. Car on la void en son entier en ce que c'est la mer, & qu'en toutes les parties de l'Vniuers elle n'a point d'autre nature que celle qu'elle a entre nos riuages. Mais on ne la void pas en toute son étendue, pour ce que nostre veuë ne peut pas porter si loin que s'étend tout nostre horizon, tant s'en faut qu'elle puisse voir ce qui est ou habitent nos Antipodes. Mais cela ne re-

soud pas mon argument. Car si le mot de mer ne signifie rien sinon vne certaine sorte d'eau salée dés son origine, & qui par des causes occultes en la nature à certains flux & certains reflux plus ou moins reconnoissables à tels ou à tels riuages, selon qu'il a pleu à la Prouidéce diuine de les dispenser, il est vray qu'on peut voir la mer toute entiere, quoy qu'on ne la voye pas entierement. Car eussiés vous couru alentour du monde toutes les costes de l'Ocean, vous n'y auriés point trouué d'autre sorte de mer que celle que vous voyés arriuer dedans nos havres. Mais si la mer signifioit toute cette étenduë d'eaux qui enuironne l'Vniuers, de sorte que, comme on parle, sa definition enfermast vniuersellement toutes ses parties, & que si on venoit à la diuiser, alors elle perdist le nom & la nature de mer, sans doute cettuy-la ne verroit pas la mer, qui n'en apperceuroit sinon vn bras ou vne plage. Or est la nature de Dieu telle que son infinité entre dans sa definition, ou, pour l'exprimer encore autrement, que l'immensité est de l'estre de son essence. Tellement que cettuy-là ne void pas Dieu en son essence, qui ne le void infini, & ne

le peut voir infini, c'eſt à dire, connoiſtre tel qu'il eſt en cet égard, qui n'a point vne immenſe capacité d'intelligence.

Il y a plus. Non ſeulement on ne peut voir l'eſſence de Dieu par portions, mais quand on en pourroit voir quelque portion, ce ne ſeroit pas cela proprement en quoy conſiſteroit noſtre beatitude. On ne la peut, di-je, voir par portions. Car les proprietés des choſes ſe conçoiuent par certains degrés, eſquels on partage en quelque faſſon leur efficace. Mais les eſſences ſont abſolumẽt indiuiſibles à noſtre intelligence, & ſi elles ſe pouuoyent conceuoir, elles ne ſe conceuroyent que comme vn point. De ſorte qu'où bien nous ne comprendrons point celle de Dieu, ou il faut que nous la comprenions toute entiere, quand nous ne la conſidererions pas comme infinie. Or eſt-ce choſe abſolument impoſſible à nos entendemens. Ce ne ſeroit pas auſſi en cela que conſiſteroit noſtre beatitude. Car il eſt bien vray que la beatitude de nos entendemens conſiſtera en la ſouueraine excellence de leurs operations, & que l'excellence des operations depend en grande partie de la perfection des objets ſur

lesquels elles se déployent. Or est-il encore bien vray sans doute que l'essence de Dieu est quelque chose de souuerainement parfait. Mais neantmoins cette perfection de l'essence diuine ne se reconnoist pas principalement en ce que c'est vne essence, mais en ce que c'est vne essence qui à de telles proprietés, comme qu'elle est souuerainement puissante, souuerainement sage, souuerainement misericordieuse, qu'elle est eternelle, qu'elle est immuable, qu'elle est souuerainement heureuse en elle mesme, & choses semblables. De sorte qu'afin que les operations de nostre intellect soyent aussi parfaites qu'elles doiuent estre, à ce que nous puissions estre dits heureux en ce que nous les produirons, il ne faut pas qu'elles s'arrestent dessus l'essence de Dieu entant que c'est vne essence, il faut qu'elles s'employent à la connoissance de ces vertus que ie viens de nommer, & de toutes les autres qui peuuent estre de mesmes. Et de plus, afin que ces operations de nostre intelligence soyent telles qu'elles doiuent estre, il faut qu'elles produisent en nous la conformité auec Dieu. Car nous luy deuons estre rendus semblables parce

que

que nous le verrons comme il eſt. Or noſtre beatitude en cet égard ne peut pas conſiſter à eſtre rendus conformes à Dieu en ce que nous aurons vne eſſence; beaucoup moins en ce que noſtre eſſence ſoit diuine, mais en ce que nous ſerons ſaints, & bons, & iuſtes comme il eſt. Et partant cette viſion de Dieu qui nous rendra tels, doit conſiſter en la connoiſſance de ſes vertus & de ſes proprietés admirables.

Voicy donc à peu pres que c'eſt que voir Dieu comme il eſt, & comment ces paroles de Sainct Iean ſe doiuent entendre. C'eſt que nous connoiſſons les vertus de Dieu dés maintenant: mais ce n'eſt que fort imparfaitement, tant à cauſe que la reuelation ne les nous découure pas tout à nu, que principalement à cauſe de l'imperfection de la conſtitution de noſtre eſtre. Alors nous les connoiſtrons autant parfaitement qu'elles peuuent eſtre connuës par vne creature intelligente, quand elle eſt éleuée au plus haut point de la perfection auquel elle ſçauroit monter, & ſelon la plus excellente meſure de reuelation en laquelle elles ſe peuuent preſenter à vne creature qui à acquis ce dernier degré de perfection en la con-

ſtitution de ſon eſtre. Car tandis qu'vne choſe ne découure pas ſes qualités & ſes vertus parfaitement, quelque attention qu'on apportaſt à les conſiderer, on ne la peut pas ni voir, ni connoiſtre comme elle eſt. Et quand elle les découure parfaitement, on ne la connoiſt pas comme elle eſt, ſi on n'eſt pas en eſtat de les pouuoir contempler & reconnoiſtre. Mais quand ces deux choſes ſe rencontrent enſemble, alors la viſion ou la connoiſſance ſe fait ou s'acquiert parfaitement. Voyons donc autant que nous pourrons iuſques ou cela ſe peut étendre.

La declaration que Dieu donne de ſes proprietés à ſes creatures, conſiſte ou au témoignage qu'il ſe rend à luy meſme, que telles & telles vertus ſont en luy; ou en ce qu'il fait quelques ouurages, & ſe déploye en quelques operations, dedans leſquelles il en met les marques & les empraintes. Car tout effect porte quelques characteres de ſa cauſe; & plus la cauſe eſt excellente, & ſon effect élabouré, & plus ces characteres ſont euidens & reconnoiſſables. Or quant à ce qui eſt du témoignage, cela conſiſte en parole, ou que Dieu prononce luy

meſme, ou qu'il fait prononcer par ſes ſeruiteurs. Pource donc que c'eſt vn moyen qu'il employe d'autant que les hommes n'ont pas l'intelligence ni aſſés lumineuſe, ni aſſés forte pour pouuoir apperceuoir dans les ouurages de Dieu les vertus dont ſa parole atteſte; lors que l'homme ſera mis en tel eſtat que ſon intelligẽce ſera doüée de toutes les lumieres neceſſaires pour pouuoir connoiſtre dans les ouurages de Dieu la merueille de ſes vertus, il eſt aiſé de comprendre que ce moyen là doit ceſſer. S. Paul dit, que *puis qu'en la ſapience de Dieu le monde n'a point connu Dieu par ſapience, le bon plaiſir de Dieu a eſté de ſauuer les croyans par la folie de la predication.* Quand donc le monde ſera reſtably en tel eſtat qu'il pourra connoiſtre Dieu par ſapience, & que les objets qu'il en aura dans ſes merueilleux ouurages, le pourront conduire à toutes les plus hautes & plus ſublimes connoiſſances, auſquelles le miniſtere de la parole les pourroit éleuer, il ne ſera ſans doute plus de beſoin de l'employer. Ainſi nous connoiſtrons Dieu principalement par la contemplation de ſes œuures. Lors que Dieu crea l'homme il luy donna ſes œuures du ciel & de la ter-

re, & de toutes les choſes qui y ſont contenuës, pour objet de ſa contemplation. Et pource que la faculté de ſon intelligence eſtoit alors en auſſi parfaitement bon eſtat, que le pouuoit ſouffrir la condition de la nature, il y pouuoit voir Dieu, c'eſt à dire, y connoiſtre les vertus dont il y auoit imprimé les characteres. Et les principales de ſes vertus eſtoient la bonté, qui ſeule le pouuoit auoir induit à créer l'Vniuers, la ſageſſe, qui s'eſtoit ſi admirablement reuelée en toutes les pieces dont il eſt composé, & la Puiſſance, qui paroiſſoit non ſeulement en la grandeur de l'ouurage, & en la varieté de tant de formes dont il eſt remply, mais encore notamment en ce qu'il l'auoit tiré du neant, & formé ſans l'aide d'aucune matiere preexiſtente. Et cela le conduiſoit à connoiſtre l'infinité & l'immenſité de la nature de Dieu, car le monde ne pouuoit auoir eſté crée de rien ſinon par vne puiſſance infinie; & vne puiſſance infinie ne peut reſider en vne eſſence terminée. De l'infinité de l'eſſence il a peu monter à ſon eternité. Car il eſt impoſſible qu'vne choſe qui à commencé d'eſtre n'ait quelques bornes de ſa nature, auſquelles la cauſe qui l'a

produite l'a neceſſairement determinée. Tellement que ce qui eſt infini en ſon eſſence, n'a point eu de commencement de ſon exiſtence; & ce qui n'a point eu de commencement de ſon exiſtence, n'en peut auſſi auoir de fin. C'eſt pourquoy Sainct Paul dit à l'entrée de l'Epiſtre aux Romains, que les hommes peuuent reconnoiſtre la *puiſſance eternelle de Dieu en ſes ouurages, par la creation du monde*, ioignant ainſi auec la declaration de la puiſſance, la reuelation de ſon eternité. De là il pouuoit conduire ſes raiſonnemens vn peu plus loin, & reconnoiſtre encore quelques vns des principaux attributs de cette benite eſſence, & voir Dieu vn peu plus auant. Mais neantmoins le voir de la ſorte, ne s'appelle pas encore proprement le voir comme il eſt. Et de cela les raiſons ſont euidentes. Premierement en ce que ces vertus que Dieu a déployées en cet ouurage de la nature, pouuoyent encore eſtre plus magnifiquement découuertes, ſi l'ouurage euſt eſté mis, comme il doit eſtre quelque iour, en vn eſtat ſurnaturel. Car plus, comme i'ay deſ-ja dit, l'ouurage eſt excellent, plus clairement donne t'il à connoiſtre les vertus & les propric-

tés de sa cause. Puis apres, bien que Dieu y eust reuelé quelques vnes de ses vertus, si ne les y auoit il pas toutes monstrées pourtant. Pource que quant à sa iustice, il n'en auoit point donné d'autre connoissance, sinon ce qu'en pouuoit contenir cette denonciation, *Tu mourras de mort.* Or y a t'il bien de la difference entre la connoissance qu'en peuuent donner ces denonciations, & celle qui s'engendre par l'experience de la chose mesme. Pour ce qui est de la misericorde, il n'y en auoit fait aucune declaration, & partant Adam n'en pouuoit pas auoir aucune intelligence.

Depuis le peché iusques au premier aduenement de Christ, Dieu a reuelé ces deux siennes vertus entre les autres. Car la mort & les autres sortes de iugemens qu'il a fait tomber sur les hommes, ont rendu témoignage à sa iustice; & sa misericorde s'est donnée à connoistre en la promesse de la remission des pechés. Tellement que les fideles qui les ont connuës ont en quelque façon veu Dieu en cet égard: mais neantmoins diuerses choses empeschent qu'on ne puisse dire qu'ils l'ayent veu comme il est. L'vne est que pour ce qui regarde la iu-

ſtice, bien que la mort & les autres iugemens de Dieu en portaſſent des témoignages bien euidens, ſi eſt-ce que la punition que Dieu a faite de nos pechés en la perſonne de ſon Fils Vnique, en a bien eſté vne plus haute declaration, & vne demonſtration plus authentique. Iuſques là paroiſſoit bien que Dieu eſt iuſte, mais il ne paroiſſoit pas qu'il fuſt inflexible en ſa iuſtice & inexorable tout à fait. Mais quand il a liuré ſon bien aimé Fils à la mort pour la vengeance de nos tranſgreſſions, il a voulu donner à entendre que ſa nature abhorre tellement le peché, qu'il eſt abſolument impoſſible qu'il le ſouffre ſans le punir d'vne façon épouuantable. C'eſt ce que S. Paul enſeigne au troiſiéme de l'Epiſtre aux Romains, quand il dit, *Que Dieu a établi ſon Fils propitiatoire par la foy, afin de demonſtrer ſa iuſtice, laquelle n'auoit pas eſté aſſés connuë pendant la tolerance des temps precedens.* Car quoy qu'il en ſoit, Dieu, comme dit le meſme S Paul, auoit comme diſſimulé pendant les temps de l'ignorance du Gentiliſme, & permis que les hommes euſſent de ſa ſeuerité des penſées moins conuenables qu'il ne faloit a vne nature ſi ſainte & ſi preciſe en ſa iu-

ſtice qu'eſt la ſienne. L'autre eſt que là ou la iuſtice n'eſt pas connuë iuſques a ſon dernier point, la miſericorde ne l'eſt non plus. Car qui ne connoiſt parfaitement toute la grandeur du mal, ne peut ſuffiſamment comprendre toute l'excellence du remede. Ioignés à cela que la miſericorde de Dieu a eſté lors connuë par d'excellentes promeſſes à la verité: mais elle ne l'a pas eſté ſuffiſamment par l'experience des effects meſmes Car la mort à toûjours regné, & toûjours les fideles ont eſté expoſés aux afflictions qui precedent la mort; & tout cela porte des characteres de cette inclination qui ſollicite Dieu à punir le peché; de ſorte que toutes ces choſes ont en quelque façon obſcurci la ſplendeur de cette miſericorde. La troiſiéme eſt que le moyen par lequel cette miſericorde s'eſt fait voye pour ſe répandre deſſus nous, n'eſtant point encore manifeſté, la ſapience de Dieu qui a accordé la iuſtice & la miſericorde entr'elles, na pas peu eſtre connuë en cet effect, qui eſt le plus magnifique & le plus admirable de tous les ouurages qu'elle à iamais produits. Car toutes les merueilles qu'elle à ſi liberalement ſemées dedans les

cieux

cieux & dedans la terre, n'approchent point de l'Incarnation du Sauueur, par laquelle Dieu a eſté rendu capable de ſouffrir les pénes que les pechés des hommes auoyent meritées. L'homme connoiſſoit Dieu iuſte par les denonciations de ſes loix, & miſericordieux par la douceur de ſes promeſſes, & l'efficace dont il accompagnoit ſa Parole, rendoit l'vne & l'autre de ces deux proprietés ſenſible à la conſcience de ceux deſquels il touchoit le cœur; & de plus on n'ignoroit pas qu'il eſt aſſés ſage pour les accorder toutes deux enſemble. Mais neantmoins quelle ſublimité de connoiſſances & d'entendement pouuoit paruenir à deuiner que le moyen de cet accord conſiſtoit à faire que Dieu deuint homme, & que ce meſme homme fuſt Dieu, ſans qu'il y euſt entre les natures qui conſtituent ſa perſonne, ou entre les proprietés qui les accompagnent, ni meſlange ni confuſion? Enfin l'homme eſtant non ſeulement en l'eſtat de ſa nature, mais encore en celuy de ſa corruption, & n'ayant receu l'eſprit d'illumination ſinon en quelque petite meſure alors, n'a pas peu apperceuoir toute la beauté de ces vertus, quand elles au-

royent eſté beaucoup plus clairement & plus ſplendidement reuelées.

Depuis le premier aduenement de Chriſt iuſques au ſecond, les fideles ſont en tel eſtat qu'on ne ſçauroit aſſés exprimer cõbien leurs connoiſſances ont receu d'accroiſſement. Car la iuſtice de Dieu à paru en ſon plus haut point en la mort de Chriſt, ſa miſericorde en l'effect de ſa ſatisfaction, ſa ſageſſe en l'economie du myſtere de noſtre ſalut, & ſa puiſſance en la reſurrection du Sauueur, & en la conuerſion & ſanctification de nos eſprits, iuſques là que Sainct Paul dit, que nous auons creu *ſelon l'excellente grandeur de la puiſſance de la force* de Dieu meſme. Et bien que nous ne voyons pas noſtre Seigneur Ieſus des yeux de nos corps, ſi eſt-ce que par la doctrine de l'Euangile, dans laquelle il nous eſt repreſenté ſi viuement, les vertus diuines qui ſe ſont déployées en luy, nous ſont miſes deuant les yeux auec tant d'éclat, que nous pouuons encore dire maintenant, que qui connoiſt & *qui void Chriſt*, en quelque façon *il void ſon Pere*. Neantmoins il eſt certain que nous ne voyons pas encore Dieu comme il eſt. Car d'vn coſté l'eſprit qui

nous a eſté donné ne nous illumine pas parfaitement, pour pouuoir apperceuoir dedans ces beaux objets de l'Euangile tout ce qui y eſt, & ne ſe peut faire que les reſtes des tenebres de nos entendemens n'en obſcurciſſent la clarté. De l'autre les obiets meſmes ne ſont pas encore venus au plus haut degré de la reuelation qui leur doit donner toute leur ſplendeur & toute leur gloire. Nous ne voyons encore l'amour que Dieu nous porte ſinon au trauers des croix & des tribulations: nous ne voyons la merueille de ſa ſapience en noſtre ſalut, ſinon au trauers d'vne infinité de difficultés qui ne ſont point encore démeſlées dans la verité de l'Euangile: nous ne voyons encore la grandeur de ſa puiſſance ſinon au trauers des ombres de la mort, & des infirmités naturelles de de nos corps, qui rendent noſtre reſurrection vne choſe difficilement comprehenſible. En vn mot Dieu ſe reuele bien à nous en ſon Euangile, & nous y pouuons contempler ſa gloire en la face de noſtre Seigneur Ieſus Chriſt, mais il y a encore tant d'ombres & de nuages deſſus, tãt de traits obſcurs & de lineamens enigmatiques, que les plus grands ſaints

de Dieu, & qui ont eu le plus de suiet de le leüer à cause de l'excellence de ses reuelations, ont pourtant toûjours reconnu & auoüé fort franchement l'imperfection & l'obscurité de leurs connoissances.

Quant à ce qui est de l'estat de l'ame fidele, lors qu'elle est separée de son corps, i'ay déja dit cy-dessus qu'elle acquiert beaucoup de belles lumieres par la mort, mais que neanmoins diuerses choses manquent encore à la plenitude de sa beatitude. Parce qu'elle ne void point encore le reel & effectif accompliſſement des choses qui luy ont esté promises, tant pour ce qui est de sa reünion auec le corps, que pour ce qui est de la renouation de l'Vniuers, & de l'entiere redemption de l'Egliſe. Reste donc que nous taschions de voir ce que l'accompliſſement de ces promesses adioutera à la connoissance que nous pouuons auoir de ces admirables vertus de Dieu.

Ie ne repeteray rien icy de la constitution en laquelle nous serons, pour appliquer nos facultés à la consideration des objets qui nous seront lors presentés, pour en profiter à proportion de leur excellence. I'ay dit icy dessus

que nos ames seront en tel estat alors, que les operations de nos intellects ne pourront estre sinon admirables en toutes manieres. Vne chose y adjoûteray-je seulement, c'est que S. Paul dit, que *Dieu sera toutes choses en tous*, lors que le Seigneur *Jesus aura remis le royaume entre les mains de son Pere.* Ce qui signifie à mon aduis, que nostre Seigneur Iesus deuant exercer les fonctions de Mediateur, iusques à ce que l'œuure du salut soit paracheué, c'est par son entremise que nous receuons la grace de cet Esprit d'illumination, qui nous rend icy bas de plus en plus capables de receuoir en nos entendemens l'intelligence & la persuasion de toutes les verités Chrestiennes. De sorte que nous n'auons aucune communication auec Dieu, tandis qu'il demeure encore quelques restes du peché, ou quelque ennemi de nostre salut à surmõter, sinon celle dont Iesus Christ est par maniere de dire la boucle & la liaison. Mais quand l'œuure du salut sera paracheué, les fonctions du Mediateur venans à cesser, & la communion que nous aurons auec Dieu estant alors immediate, il nous remplira luy mesme de son Esprit, de telle sorte que toutes

les puiſſances des noſtres en ſeront plénement & parfaitement illuminées. Or n'en pourront elles eſtre remplies de la ſorte, qu'elles n'en ſoyent merueilleuſement fortifiées en leurs operations, & par conſequent que les productions qui s'en enſuiuront ne ſoyent ſouuerainement exquiſes & admirables. Partant nous n'auons rien à conſiderer icy ſinon les obiets que nous aurons à comtempler; le temps pendant lequel nous vacquerons à cette contemplation, auec les autres circonſtances qui l'accompagneront; & en fin le fruit que cette contemplation produira pour noſtre propre beatitude.

Or pour ce qui eſt des objets, ie les rapporteray tous à deux; Le monde, & l'Egliſe. Et quant à ce qui eſt du monde, quand il demeureroit tel qu'il a eſté premierement creé, il porte tant de marques de la bonté de Dieu en ſa creation & en la production de ſon eſtre, tant de preuues de ſa ſageſſe en la varieté de ſes formes, & en leur agencement, tant de témoignages de ſa vertu en ce qu'il a eſté fait ſi grand & ſi vaſte, & tiré du ſein du neant, & finalement tant d'argumens de toutes ſes pro-

prietés en ſa conſeruation & en ſa conduite, qu'il y en auroit aſſés pour éleuer des facultés telles que ſeront les noſtres alors, à des connoiſſances merueilleuſement ſublimes & releuées. Puis donc que l'eſtat auquel il ſera mis alors ſera incomparablement plus riche en toutes ſortes d'effects des vertus de Dieu, quelles pourront eſtre les penſées que nos ames formeront ſur des objets ſi admirables ? Car deſormais ce ne ſera plus ſa bonté qui y reluira, ce ſera ſa miſericorde, & encore ſa miſericorde en ſon plus glorieux éclat & en ſa ſplendeur plus lumineuſe. Sa ſageſſe y éclattera de tous coſtés, bien loin au delà de ce que l'eſtat de la nature nous en peut maintenant fournir de preuues & d'argumens : & ſa puiſſance, qui luy aura donné vn eſtre incorruptible & immuable à perpetuité, rauira ſans doute nos eſprits en l'admiration de ſon infinie étenduë. Et bien que cette conſtitution naturelle de toutes choſes ſera changée, la memoire n'en ſera pas effacée pourtant, & l'idée que nous en aurons en nos eſprits, aidera beaucoup à fournir de la matiere à nos ſpeculations, ſoit que nous la regardions en elle meſme, ſoit que nous en

facions comparaiſon auec la conſtitution en laquelle l'Vniuers ſera pour lors. En elle meſme premierement. Car pour cette heure nous ne faiſons que lécher la ſurface des merueilles de la nature, & n'approfondiſſons preſque rien : pour ce que la pointe de nos eſprits ſe rebouche à la rencontre de la premiere difficulté, & que nos entendemens s'ennuyent & ſe laſſent incontinent en la recherche des choſes profondes & embaraſſées. Au lieu qu'alors la lumiere de nos intellects ne trouuera rien de ſi tenebreux ni de ſi perplex, qu'elle n'éclaire & ne déueloppe, & la facilité que nous aurons en nos raiſonnemens, qui ſera telle que nous nous pourrons attacher à toutes ſortes d'objets ſans aucune péne, fera que nous vacquerons à cette contemplation, comme auec vn eternellement heureux ſuccés, auſſi auec vn contentement incomprehenſible. Et ſi Pythagoras, ou Archimede, ou quelques autres tels renommés Mathematiciens, ont eſté tranſportés de ioye pour auoir découuert la verité de quelques Problemes Geometriques, iuſques à en ſentir quelque eſpece de rauiſſement, que ſera-ce de nous quand il n'y aura

rien

rien dans tous les secrets des sciences ausquelles les hommes s'adonnent ordinairement, qui ne soit exposé à nos yeux, comme en vne plene lumiere ? En la comparant aussi auec l'estat des choses d'alors. Car bien que toutes ces merueilles de la nature soyent souuerainement belles en elles mesmes, si est-ce que par leur comparaison elles nous feront trouuer celles de l'estat surnaturel, infiniment plus belles encor, & contribueront tant & plus à nostre satisfaction & à nostre rauissement. Et s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, ce sera comme si apres auoir contemplé bien attentiuement toutes les beautés d'vn verre de constitution ordinaire, & fragile, & meslée de quantité de nœuds qui luy ostent beaucoup de sa transparence & de son éclat, nous le voyïons en vn moment transformé en vn cryſtal, non seulement pur & resplendissant à merueilles, mais encore ductile au marteau, & resistant sans s'en offenser à toutes sortes de heurts. Car il ne faut pas douter que nostre étonnement ne fust merueilleusement grand alors, & que nous ne recherchassions auec vn extreme soin de quelle cause

pourroit estre procedé vn changement si memorable.

Quant à ce qui est de l'Eglise, ie ne la considere pas tant maintenant en elle mesme, comme en la Religion par laquelle elle sera paruenuë à cette gloire, & qui semble estre pour cette heure principalement composée d'histoires de choses arriuées autresfois, de predictions de celles qui sont encore à venir, de doctrines qui n'ont point de particulier rapport aux diuerses differences des temps, & de promesses dans lesquelles Dieu nous à declaré sa bonne volonté, & les richesses qu'il nous a destinées. Toutes choses qui composent maintenant vn corps de science admirable tout à fait, tant, en l'excellence des parties dont il est constitué, qu'en la merueilleuse symmetrie qu'elles ont entr'elles, & en la belle harmonie qu'elles composent auec les ceremonies qui ont esté instituées pour confirmer les promesses de Dieu enuers nous. Or est il bien vray que pour ce qui est des ceremonies, nous ne les pratiquerons plus au royaume des cieux. Ce sont aydes pour soulager nostre infirmité presente, qui ne peuuent auoir de lieu en la perfection à ve-

nir. Nous ne considererons plus les promesses comme objets de nostre foy ; pource qu'elles seront executées, & que, comme l'Apostre l'enseigne, la foy sera abolie en cet égard. Nous ne regarderons non plus les predictions des choses futures en cette qualité, pour ce que nous en aurons veu arriuer les euenemens, dont la pluspart subsisteront eternellement deuant nos yeux, & ce qui nous est à cette heure prediction, sera deuenu histoire. Nous ne contemplerons plus mesme les doctrines qui n'ont point de particulier égard aux distinctions des temps, comme des choses dont la creance & la persuasion soit vn moyen pour paruenir à la possession de la fecilité; car quand on est dans la iouïssance de la fin, les moyens entant que moyens perdent leur recommandation & leur vsage. Mais neantmoins, & les histoires appartenantes à la Religion, que nous considerons à cette heure comme telles, & les choses contenuës dedans les Propheties, à qui nous donnons le nom de predictions, & les doctrines que nous conceuons comme des verités eternelles, & qui ne changent point de nature en la variation des temps, & ce qui est

contenu ſous les promeſſes, & les raiſons de l'inſtitution des ceremonies & des Sacremens, formeront en la perfection en laquelle nous les verrons, de ſi beaux & de ſi nobles obiets pour eſtre preſentés à la contemplation de nos entendemens, & de ſi illuſtres enſeignemens touchant les vertus de Dieu dont i'ay parlé cy deuant, qu'on ne ſçauroit exprimer auec quelle auidité nos eſprits en repaiſtront cõtinuellement leurs pẽſées. Et ne faut pas meſurer qu'elles ſeront leurs émotions alors par cette tardiueté & cette ſtupide nonchalance auec laquelle nous nous portons à cette heure le plus ſouuent à la ſpeculation de ces diuins obiets. Le peu de cõnoiſſance que nous auons de leur excellence, & le peu de viuacité qu'il y a pour cette nature de choſes dans nos ſentimens interieurs, fait que fort petit nombre de gens s'y adonnent, & que de ceux meſmes qui s'y adonnent, il n'y en a gueres qui en ayent le gouſt qu'il faudroit. Il le faut meſurer par les inclinations des Anges meſmes, qui trouuent en ces myſteres, quoy qu'ils ne ſoyent à cette heure reuelés qu'imparfaitement, tant de beautés, de merueilles, & de profondeurs, que

Sainct Pierre les represente comme panchés & se courbans dessus pour les contempler attentiuement, & pour tascher de les approfondir autant que le peut la lumiere de si belles & de si parfaites Intelligences. Que si outre cela vous venés a ioindre à la consideration des mysteres de la Religion en elle mesme, celle des images & des types que Dieu en a mises dedans la cõstitution du Monde, & dedans l'Ancien Testament, vous conceurés aisément que la recherche des rapports qui doiuent estre entre les figures & les verités, est pour occuper nos entendemens en des speculations tres-vtiles & tres-agreables. Car il ne faut pas penser que tant de belles ressemblances qui sont entre la premiere creation & la redemption du Monde, dont l'Apostre S. Paul en a obserué quelques vnes seulement, ni que tant de belles choses que les ombres de l'Ancien Testament couurent maintenant, & dont nous n'aurons que peu ou point de connoissance tandis que le monde durera, demeurent eternellement enseuelies. Toutes les merueilles qui nous sont inconnuës & dans la Nature & dans la Religion, & qui neantmoins ont esté produites par

la Sapience diuine, afin que les creatures intelligentes fussent par elles portées à le loüer & à l'adorer, seront vn iour déueloppées des tenebres ou elles sont, afin de seruir à l'vsage auquel elles sont destinées. Cette cause, à laquelle elles doiuent leur origine, est trop sage pour les auoir enfouïes comme de l'or en des mines si profõdes, qu'on ne les en puisse iamais tirer. Il faut que la nature des choses ouure, par maniere de dire, ses entrailles, & qu'elle nous donne quelque iour la veuë & la iouïssance des tresors inestimables que la main de Dieu y a cachés.

Or est icy le temps qui nous sera donné pour cette diuine occupation, auec les autres circonstances qui l'accompagneront, extremement considerable. Car il est certain que pour bien vacquer à la contemplation des choses, il faut estre d'ailleurs exempt de toutes incommodités. Pour ce que le sentiment de l'incommodité distrait l'esprit de son objet, & le r'appelle, malgré qu'il en ait, à ce qui l'importune. Or serons nous là & si élongnés de tous maux, & dans vne si grande affluence de toutes sortes de contentemens, qu'il n'est pas à craindre que

la moindre chose du monde, diuertisse tant soit peu nos esprits, ou les empesche de demeurer fixes dessus des obiets si agreables & si diuins. Il est encore certain que pour vacquer à la contemplation des choses auec plaisir & contentement, il faut auoir auec qui communiquer les connoissances qu'on en acquiert, & les satisfactions qu'on en retire. Asseurement le plus sçauant homme de l'Vniuers perdroit plus de la moitié du plaisir que luy donne son sçauoir, s'il n'auoit iamais personne à qui departir quelque chose de ses connoissances. Et ce Romain qui disoit qu'il n'estoit iamais moins seul que quand il estoit seul, auoit beau auoir l'esprit autant grand & autant fort qu'il plaira à Ciceron, pour se contenter de ses propres meditations, ce n'estoit que l'esprit d'vn homme pourtant, qui a vne naturelle & irreconciliable incompatibilité auec la solitude. Ioint que quand l'esprit de l'homme se pourroit aucunement contenter de soy-mesme, sans auoir besoin de la conuersation d'autruy, si est-ce qu'il est naturellement communicatif, & plus il possede en soy de biens, plus a-t'il d'inclination à se répandre. Or serons nous

là en la compagnie de tant de fideles bien-heureux, & dans vne si continuelle & si rauissante conuersation, que nous ne mãquerons iamais de gens à qui nous puissions découurir les pensées de nos esprits, & qui nous puissent découurir les leurs à nostre commune ioye. En fin il est certain que pour acquerir des connoissance suffisamment pour répondre à cette qualité de bien-heureux que nous porterons, il faut vn long temps à l'esprit humain, qui pour excellent qu'il soit, est toujours fini pourtant, c'est pourquoy il ne sçauroit receuoir les images de toutes choses en vn moment, il faut necessairement qu'elles y entrent successiuement & les vnes apres les autres. Car il n'y a que Dieu seul, dont l'entendement est infini, qui voye tout d'vn coup toutes sortes d'objets en vn instant, & qui apperçoiue en vn mesme moment & leur fonds, & leurs bords, leur essence & leurs proprietés, leur principal & leurs dependances. Or aurons nous pour cela l'eternité, de sorte qu'il semble qu'il y ait plus de sujet de craindre que les objets ne manquent à nostre meditation, que non pas que le temps vienne à nous défaillir, pour en acquerir vne

parfaite

parfaite connoissance. Et cela certes merite d'estre attentiuement consideré. Car la beatitude consistera proprement au cõtentement que nous prendrons en ces operations de nos facultés. Le contentement naist en grande partie de ce que l'operation de la faculté se fait auec agilité & auec force. Car les obiets que nous ne conceuons & ne saisissons que languissamment, ne touchent quasi pas nos entendemens, & n'y excitent aucune émotion considerable. La force & la vehemence de l'action vient aussi en grande partie de ce que l'obiet nous paroist nouueau, & que par sa nouueauté il excite & réueille nos esprits, & les allume du desir de sa connoissance. D'abord que nous le connoissons, il semble que nos esprits s'alanguissent vn peu dessus, & a mesure que nous nous accoûtumons à le voir, à mesme mesure se diminuë ordinairement la satisfaction que nous en auions au commencemẽt: tellement qu'en fin nous nous en lassons tout à fait, & cherchons d'autres obiets pour seruir de pasture à cette auidité de sçauoir qui est naturellement en nos ames. Ainsi le temps que nous aurons pour vacquer à cette douce occu-

pation estant infini, & les objets de nostre contemplation ne l'estans pas, il semble qu'il y ait sujet de douter, s'il y aura dequoy tenir toûjours nos esprits en ce haut gouſt de leur felicité & de leur ioye.

Neantmoins si nous considerons bien quelle sera la nature de cette contemplation, nous nous tirerons aisément de cette péne. S'il faut que ie me serue de ces termes de l'Ecole, cette contemplation aura deux actes, l'vn direct, qui se portera tout droit sur l'objet qui se presentera deuant nous; l'autre reflexe, c'est à dire, qui de l'objet fera reflexion sur sa cause. Car autre est, pour exemple, le mouuement par lequel nostre esprit se porte sur vne machine artificieusement composée, comme est vne monstre, pour en considerer les roues & les ressorts; & autre celuy par lequel de la monstre il se tourne sur l'ouurier, pour contempler cette industrie & cette dexterité auec laquelle il a composé cet ouurage. Or quant à l'obiet, si nous nous figurons qu'Adam fust demeuré en son integrité, & que par consequent il eust vescu perpetuellement, ie dis que le seul ouurage du monde eust esté capable de fournir à

perpetuité de la matiere à ſes ſpeculations. Et quand nous nous repreſenterons iuſques ou il euſt peu conduire ſes raiſonnemens ſur la Logique, la Phyſique, la Metaphyſique, la Morale, l'Arithmetique, la Geometrie, l'Algebre, l'Aſtronomie, l'Optique, & les autres diſciplines Mathematiques, ſur l'hiſtoire naturelle des animaux, des poiſſons, des oiſeaux, des reptiles, des inſectes, des plantes, des metaux, des mineraux, de leurs qualités, de leurs proprietés & de leurs puiſſances, & puis apres iuſques ou ſon intelligence euſt peu aller en la connoiſſance de la Religion, telle qu'il la pouuoit recueillir des ouurages de la Diuinité, & qu'elle conuenoit à la condition en laquelle il eſtoit alors, nous trouuerons qu'il y auoit en tout cela de l'occupation pour luy iuſques à ie ne ſçay combien de mille ſiecles. Car les hommes ne voyent à cette heure que les franges de ces ſciences, ni que la ſurperficie de la ſapience de Dieu dans les ſuiets qui y ſont expliqués. Il y a par tout de telles connoiſſances à ſonder & a penetrer, que ſi nos eſprits étoyent capables d'en apperceuoir l'étenduë, il n'y en a aucun qui ne demeuraſt englouti

dans le desespoir de paruenir iamais, ie ne diray pas iusques au bout, mais iusques à la moindre partie des cõsiderations qu'on pourroit faire seulement sur l'vne de ces disciplines. Et me semble que cettuy-là auoit tres-bonne raison, qui disoit, que tout ce que nous sçauons, comparé à ce que nous ne sçauons pas, & qui pourroit estre sceu pourtant, est comme si vous compariés vn petit ruisseau, qui s'asseche & se tarist pendant les chaleurs de l'esté, à la vaste etenduë & profondeur de l'Ocean mesme. Et veritablement ie croy que la seule Geometrie, qui la voudroit porter partout ou peuuent aller ses figures & ses proportions, & la seule Chymie, qui voudroit rechercher tous ses secrets, pourroit fournir à l'entendement humain dequoy s'exercer plusieurs centaines d'années. Or faut il sçauoir que comme les difficultés qui sont dedans les choses, & la péne que nos entendemens ont à les approfondir, nous oblige à cette heure à faire autant que nous pouuons des abregés des sciences, & à nous restraindre entre les bornes ou de ce que nous iugeons nous estre vtile, ou de ce que nous pouuons, la facilité que nous y

rencontrerons alors, & le succés auec lequel nous y appliquerons nostre intelligence, les nous fera étendre si loin, que le desir de connoistre ne se terminera point sinon ou se bornera l'obiet mesme de la connoissance. Nous sommes à cette heure comme ceux qui voyagent au long des costes, & qui pour la crainte qu'ils ont & des pirates, & des tempestes, n'osent s'élargir en pleine mer. Alors n'y ayant plus du tout rien à craindre dans les voyages de long cours, nous cinglerons auec asseurance dessus les gouffres les plus profonds, & ne craindrons nullement de nous hasarder à découurir de nouuelles mers & des terres inconnuës Mais qu'est-il besoin d'aller plus loin que les obiets qui sont continuellement exposés à nos sens, pour sçauoir combien Dieu & la Nature ont preparé de matiere à la meditation des hommes? Il y a dans la production des qualités des choses qui touchent nos sentimens, & des images par l'entremise desquelles elles y paruiennent, & dans la façon de laquelle nos narines, nostre goust, nos oreilles, & particulierement nos yeux, y exercent leurs fonctions, tant de miracles que l'accoutu-

mance de les éprouuer, ou le deſeſpoir de les approfondir nous empeſche de rechercher, que ſi nous en auions acquis la connoiſſance d'vne petite partie ſeulement, nous ſerions également touchés de l'admiration de leur beauté, & de l'étonnement de noſtre ignorance precedente. Certes ceux qui prennent vn peu garde aux choſes, trouuent matiere d'admirer de quelque coſté qu'ils ſe tournent. Et quand ie conſidere que nous ne ſçauons pas encor quelle eſt ni la nature de la lumiere qui nous éclaire, ci celle du feu qui nous échauffe, ni celle de l'air que nous reſpirons, & qu'on nous ſoûtient qu'il n'eſt point de veritables couleurs, & que c'eſt la terre qui ſe meut, au lieu que le Soleil demeure fixe, par des raiſons qu'on a toutes les pénes du monde à refuter, ie dis quaſi que nous ſerons bien loin dans les eſpaces de l'eternité, auant que nous ayons épuiſé tout ce qui ſe trouue de difficultés dans les choſes ſur leſquelles a peine en forme t'on maintenant aucune. Or que ſera-ce donc quand outre l'occupation que nous pourra donner la ſouuenance de cet eſtat naturel de l'Vniuers, nous l'aurons encore deuant les yeux

en cet eſtat ſurnaturel & ſans cõparaiſon plus riche & plus glorieux, & qu'outre cela nous aurons encore tant de diuins myſteres en la Religion à contempler & a connoiſtre ? Certes quand ie me remets deuant l'eſprit les beautés que nous trouuerons dans les verités Euangeliques, & l'admirable correſpondance de tous ces myſteres entr'eux ; les rapports qui ſe trouueront entre l'ancien monde & le nouueau, dont Sainct Paul nous a, comme i'ay de-ja dit cy-deſſus, aduertis; les allegories qui ſe trouueront dans les hiſtoires de la Geneſe, dont la naiſſance d'Iſaac & d Iſmaël, de Iacob & d'Eſau n'eſt qu'vn échãtillon que nous ne voyons qu'imparfaitement ; les enigmes qui ſont couuerts dans l'hiſtoire du peuple d'Iſraël & dans les inſtitutions de ſes ceremonies, dont l'auteur de l'Epiſtre aux Hebreux ne nous monſtre ſinon vne petite partie ſeulement ; les viſions des Prophetes de l'Ancienne Alliance, en Ezechiel, en Daniel, en Zacharie, & en tant d'autres, dont à péne entendons nous maintenant la moindre bien diſtinctement ; & les reuelations de l'Apocalypſe, qui ne ſeront iamais exactement expliquées, ſinon apres que

nous aurons vne parfaite connoissance d'vne infinité d'éuenemens que nous ne cõnoissons pas à cette heure, ou que nous ne sçauons pas appliquer aux mysteres dont ils portent l'explication, ma pensée s'engloutit en l'étonnement de ce que nous ignorons, & en la ioye de l'esperance que i'ay de voir quelque iour osté de deuant nos yeux le bandeau qui nous couure tant de merueilles. Ioignés à cela qu'encore qu'il soit vray que les operations de nos esprits deuiennent vn peu plus languissantes quand ils s'appliquent dessus des obiets qui nous sont déja connus, si est-ce que cela n'arriue quasi sinon lors que les choses que nous contemplons ne sont pas fort excellentes en elles mesmes. Mais pource qu'il y a des obiets si excellemment beaux, qu'encore que nous les ayons veus diuerses fois, & que nous les connoissions parfaitement, si est-ce que d'elle mesme leur dignité donne du contentement & de l'admiration, d'autant que leur beauté ne diminue pas par la connoissance que nous en auons, nous ne laissons pas de retourner souuent à les contempler, & n'y trouuons quasi pas moins de satisfaction à la derniere fois qu'à la pre-

la premiere. Et ie m'imagine que si nous auions peu voir de pres le Soleil, & reconnoistre toutes les merueilles de son corps & de sa lumiere, nous ne nous en dégouterions iamais pourtant, & que si la nouueauté ne nous y attiroit, la seule magnificence de l'obiet seroit capable d'y arrester fixement & nos yeux & nos pensées. Ou donc il y aura vne si merueilleuse varieté de choses, dont chacune surpassera tout ce qu'il y peut auoir de plus attrayant & de plus lumineux dedans le Soleil, est il à craindre qu'il n'y ait pas assés dequoy contenter à perpetuité l'actiuité de nostre intelligence?

Quant à la cause dont toutes ces choses sont procedées, lors que nous viendrons à faire reflexion dessus, pour en admirer les vertus, à mesure que nous auancerons en la connoissance de leurs effects, nous la trouuerons si infinie en tous égards, que de quelque costé que nous tournions les yeux de nos esprits, nous nous perdrons en son étenduë. Nous mettrons nous à considerer sa bonté? Alors nous ne pourrons nous contenter d'admirer comment Dieu possedant eternellement sa propre felicité en luy mesme, & n'ayant besoin de l'exi-

ſtence d'aucune choſe pour ſa ſatisfaction, il a neantmoins voulu donner l'eſtre & a l'homme & a l'Vniuers. Ietterons nous les yeux ſur ſa iuſtice ? Nous ne pourrons iamais aſſés nous émerueiller ni de la droiture inuariable de ſa conduite en toutes choſes, ni de la rigueur inexorable de ſa ſeuerité en la punition de nos pechés en ſon Fils. Attacherons nous nos eſprits à la conſideration de ſa puiſſance ? Les témoignages que nous en rendront les effects que nous en verrons deuant nos yeux, nous étonneront à la verité ; mais autant que l'immenſité du vuide qui eſt au delà des cieux, excede l'etenduë des cieux des cieux meſmes, autant ſerons nous rauis en admiration de ſçauoir & de comprendre, que cette Puiſſance de Dieu, qui peut remplir s'il vouloit ces infinis eſpaces de mille & de mille mondes encor, excede ce qu'il a falu qu'il en déployaſt en la creation & en la reſtauration des cieux & de la terre. Eſſayerons nous d'entrer dans les merueilles de ſa ſapience ? Ce ſeront des dedales agreables au delà de toute imagination, mais inexplicables à toute eternité pourtant, & bien qu'on ne s'y égare pas, ſi ne ſortira t'on iamais

de ces labyrintes. L'Immensité, l'eternité, la simplicité de la nature de Dieu se presenteront elles a nos esprits à contempler ? Il n'y aura ni force, ni subtilité d'esprit qui puisse iamais atteindre a les conceuoir suffisamment, & quoy que nos entendemens ne se rebuteront pas de l'impossibilité d'y reüssir, & qu'ils s'affectionneront autant qu'il se pourra à s'auancer de iour en iour & de plus en plus en la connoissance de ces objets, si verront ils toûjours des interualles infinis au delà de leurs pensées. Rappellerons nous de là nos esprits à la contemplation de sa misericorde enuers nous ? Ce sont abysmes qui ne se pourront iamais sonder, & dont la longueur & la largeur, la profondeur & la hauteur excedera eternellement toute comprehésion & toute intelligence. Par ce moyen comme l'eternité de nostre durée, consistera en ce que nous n'aurons iamais tant vescu là haut, que nous ne deuions viure encor au delà, & que les siecles à venir ne nous paroissent encore infiniment plus longs que ceux que nous aurons déja passés ; ainsi seront nos pensées & nos connoissances infinies en ce point, que la beauté eternellement fleurissan-

te, & la fertilité eternellement inépuisable de nos obiets, nous donneront touiours nouuelle matiere de speculer, de sorte que les choses qui nous resteront à voir, nous paroistront toujours autant & plus dignes de nostre contemplation, que celles que nous aurons déja veuës. Figurés vous donc vn homme sçauant & curieux à qui chaque vague de la mer apporte quelque belle singularité, qui à chaque pas qu'il fait sur la terre trouue entre les plantes quelque rareté, & qui a chaque fois qu'il leue les yeux vers les cieux, découure quelque nouuel astre. Faites qu'il les recueille incessamment sans lassitude, qu'il les considere l'vne apres l'autre auec intelligence, & qu'il les contemple auec admiration. Imaginés vous que tantost il iette les yeux dessus la vaste étenduë de l'Ocean dont elles viennent, puis qu'il les ramene pour regarder en gros les beautés de la terre qui les produit, & puis qu'il parcourt tout d'vn coup toute l'etenduë des cieux ou tant de merueilles sont semées. Donnés luy des amis auec qui il puisse communiquer le contentement qu'il en reçoit, & receuoir d'eux la communication de celuy que les obserua-

tions qu'ils font de leur costé leur donnent. Faites encore qu'il tournoye ainsi sans cesse alentour du monde, tantost au long des riuages, tantost parmy les campagnes, toûjours contemplant, toûjours apprenant, & ne se lassant iamais d'apprendre, toûjours en la compagnie de ses amis, sans incommodité de l'air, sans indisposition en son corps, sans inquietude en son esprit, sans crainte de mauuais rencontre. Et sur tout imaginés vous qu'il éleue sans cesse son cœur à Dieu, pour admirer & pour auoüer que sa bõté est sans aucun fonds, & sa sapience inenarrable, & vous vous serés formé ie ne sçay qu'elle ombre de cette felicité dont nous possederons le corps és lieux celestes.

Icy proprement seroit le lieu de toucher cette question de l'égalité ou de l'inégalité de la gloire des bien-heureux. Car comme il est certain que la beatitude remplira vniuersellement toutes les puissances & de nos esprits & de nos corps, aussi ne faut il pas douter que cette plenitude de felicité ne se doiue adiuster à la capacité des facultés qui la possederont, pour estre grande plus ou moins, selon que les

facultés en seront plus ou moins capables. Tellement que l'intelligence estant la partie la plus noble de nostre estre, & par consequent la plus capable de gloire & de felicité, il semble qu'il est indubitable qu'encore que toutes les autres puissances de nos ames, & toutes les parties de nos corps en auront autant qu'elles en pourront contenir, si est-ce qu'a proportion de sa nature & de sa grandeur, nostre entendement en possedera dauantage. Car c'est icy que peut auoir lieu la comparaison dont on se sert ordinairement en ce suiet, qu'encore que diuers vaisseaux que l'on plonge dans vne riuiere en mesme temps, se rempliſſent tous également, en ce qu'il n'y en a pas vn qui ne prenne de l'eau tout autant que porte l'étenduë de sa capacité, si en prennent ils inegalement pourtant, en ce que cette étenduë de leur capacité n'est pas égale. Telle donc qu'est naturellement la proportion de l'excellence des parties dont nous sommes composés entr'elles, telle sans doute doit estre celle de la beatitude & de la gloire qui les attend. Et de plus, en vn ouurage si bien composé qu'est l'homme, & qu'il sera encore en plus forts ter-

mes par la resurrection, les plus excellentes parties, & ou l'intelligence reside, tiennent le gouuernement des autres, de sorte que les inferieures en dependent, chacune au degré de sa subordination. D'où vient que non seulement la proportion de plus & de moins doit estre obseruée en ce qui est de leur glorification, a proportion de leur excellence naturelle, mais mesmes il semble que la gloire & la beatitude de l'intelligence soit en quelque faſſon cause de celle des autres facultés. Si donc la gloire de l'intelligence de chacun des fideles est inegale, elle sera encore inegale en tout ce qui en dépend; si au contraire l'intellect de chaque fidele est également glorifié, il s'en ensuiura pareillement qu'ils seront encore égaux au reste de leur beatitude. Or voyons nous bien à la verité vne merueilleusement grande difference entre la viuacité & la capacité, & la force de l'esprit des hommes, tels que nous sommes maintenant. Car il y en a quelques vns que nous regardons auec quelque admiration, & comme des gens en qui il a pleu à Dieu monstrer ce qu'il pourroit faire s'il vouloit, tant ils ont & l'imagination viue & feconde, &

la memoire vaſte & conſtante, & les penſées ſubtiles & deliées, & les raiſonnemens ſublimes, vigoureux, & lumineux. Quelques autres paroiſſent ſtupides & hebetés, & ce ſemble peu eleués ou deſſus de la condition des beſtes meſmes. D'entre les fideles Chreſtiens il ne ſe peut pas nier qu'il n'y en ait quantité, dont on ne ſçauroit parler plus auãtageuſement qu'en diſant qu'ils ſont mediocres. Mais cela vient ou de la varieté de leurs temperamens, & de la conſtitution de leurs organes; ou de la diuerſité de leurs exercices & de leurs occupations; ou de la grande difference qu'on à miſe en la façon de les inſtruire & en leur education; ou meſmes de la differente maniere de laquelle il plaiſt à Dieu agir en eux, ſoit par l'efficace de ſa Prouidence, ſoit par la vertu de ſon Eſprit de ſapience & de reuelation. Et tout cela ſemble eſtre vne dependance du peché, & vne ſuite de cette conduite qu'il a pleu à Dieu ſuiure, tant en l'établiſſement & au gouuernement des Republiques, qu'en la conſtitution de ſon Egliſe & en ſon edification. Hors cela il y a grande apparence que les ames des hommes ſont à peu pres toutes egales, & que s'ils fuſſent demeu-

demeurés en leur integrité, comme toutes ces differences n'euſſent point eſté ni neceſſaires ni expedientes, auſſi n'euſſions nous point veu entre nous de ſi grande inegalité. Quand donc le peché ſera entierement aboli, & toute varieté de temperament & de conformation dedans les organes oſtée, quand les fideles ſeront eternellement attachés à meſmes occupations, & qu'ils auront perpetuellement meſmes obiets deuant les yeux, quand il n'y aura rien qui les diuertiſſe non plus les vns que les autres de vacquer ſans aucune intermiſſion à la contemplation des belles choſes, & que Dieu eſtãt tout en tous les remplira de la lumiere de ſon Eſprit, il eſt difficile de conceuoir cõment les vns ſerõt beaucoup plus, & les autres beaucoup moins auancés en ces connoiſſances. Ce n'eſt pourtant pas mon intention d'en rien decider icy, & il eſt beaucoup plus à propos de s'exercer à embraſſer la Croix de Chriſt, par laquelle ſeule nous auons le droit de partager l'heritage des cieux auec luy, que de nous amuſer à ſupputer le nombre de nos belles actions, ou à meſurer les degrés de nos vertus, pour voir quelque iour là haut aux cieux ſi nos re-

compenſes y ſeront proportionnées. Reſte donc que nous expliquions en peu de mots, quel fruit la contemplation de toutes ces merueilles produira, pour ce qui regarde noſtre beatitude.

Nous auons en nous deux facultés abſolument inſeparables, l'entendement, & la volonté. Et quant à ce qui eſt de l'entendement, pour ce que ſa felicité conſiſte en ſa perfection, & que ſa perfection giſt à connoiſtre, & à ſentir ce qu'il connoiſt, il ne pourra eſtre remply de tant de diuines lumieres, que ie vien d'eſſayer de repreſenter par mes paroles, comme ſi on crayonnoit le Soleil auec vn charbon, qu'il ne ſe ſente eternellement bien-heureux, & qu'il ne gouſte vne volupté inenarrable. Ceux qui penſent que le contentement que nous prenons à voir les choſes, depend de ce qu'elles excitent l'operation de nos facultés, & que par l'operation de nos facultés, nous ſentons que nous ſommes, & que le ſentiment de ſon propre eſtre donne de la ioye & de la ſatisfaction, diſent à la verité quelque choſe de fort conſiderable & de fort vray. Car l'eſtre, ſi vous le comparés au n'eſtre pas, ſemble eſtre

vn bien en quelque maniere infini, le sentiment de la iouïssance duquel doit dõner beaucoup de contentement. Neantmoins pour ce que les douleurs nous donnent aussi le sentiment de nostre estre, il est besoin d'adjoûter à cette pensée, que les obiets sur lesquels nous agissons, doiuent auoir telle proportion auec les facultés dont elles excitent les operations en nous, qu'ils ne les offensent point. Autrement au lieu de nous donner du plaisir, ils nous importunent. On pourroit encore aller vn peu plus auant & dire que les belles choses ayant plus d'actiuité que les autres, excitent aussi nos operations & réueillent nos facultés plus puissamment. De façon que nous donnant dauantage de sentiment de nostre estre que ne font les communes & ordinaires, elles nous rendent la volupté qui en resulte plus sensible à proportion. En fin il me semble que comme la douleur dépend de ce que la chose qui la cause, tend à détruire la faculté dans laquelle elle produit ce fascheux & importun sentiment, aussi le plaisir & la ioye qui nous vient de la iouïssance de nos obiets, dépend de ce que nos facultés s'en perfection-

nent, & s'éleuent par leur presence à vne plus auantageuse & plus noble condition. Car pour ce que la faculté est destinée à certaines operations, & que les operations ne se font point sans les obiets, tandis que les facultés sont sans obiets, & que par consequent elles n'agissent point, elles demeurent imparfaites, comme vne matiere vuide & destituée de forme, qui en appete quelcune qui la rempliſſe, auec vne extreme auidité. A mesme mesure donc que l'obiet est excellent, à mesme mesure croist la perfection de l'estat auquel il met la faculté, & par consequent la volupté qui naist du sentiment de la perfection de son estre. Comme si la matiere dont se forment les corps d'icy bas auoit quelque connoissance d'elle mesme, il n'y a nulle doute qu'elle ne receust incomparablement moins de contentement de se voir remplie & reuestuë de la forme d'vne pierre vile & contemptible, que de celle d'vn riche & precieux diamant. Et de quelque matiere, élementaire, ou de quinte essence, que les cieux ayent esté faits, ie ne sçay si en cette brute insensibilité qu'on luy attribuë, elle n'experimente point quelque chatouille-

ment de ioye, de se voir conionte auec vne forme si pure, si incorruptible, & si lumineuse. Nos entendemens donc estans si merueilleusement remplis des formes de tant de beaux objets, & deuenans, par maniere de dire, vne mesme chose auec eux par la force de la contemplation, il ne se peut ni exprimer ni conceuoir quelle sera la grandeur de leur contentement & de leur bon-heur, de se voir tous transformés en ces admirables idées dont ils seront illuminés, & en l'image des vertus de Iesus Christ & de celles de Dieu mesme.

Pour ce qui est de la volonté, sa felicité consiste a aimer les choses aimables selon la connoissance que l'entendement en a, &, ce qui s'en ensuit necessairement, à sentir qu'elle les aime. Non pas seulement aussi pource que nous sentons nostre estre en sentant que nous aimõs, & qu'a mesure que les choses que nous estimons dignes de nostre amour sont excellentes, à mesme mesure réueillent elles le sentiment auec vne plus grande efficace: mais encore pource que cõme l'entendement se transforme aucunement en la nature de ses objets par la contemplation, la volonté se conjoint

tellement aux siens par la force de l'amour, qu'elle se confond auec eux, & les incorpore en elle mesme. Ainsi y ayant tant de belles choses en l'Vniuers, dont nous connoistrons parfaitement l'excellence & la valeur, il ne se pourra faire que nous ne les aimions ardemment, ni qu'a proportion de nostre dilection, nous n'en sentions de la douceur & de la ioye. Il y a plus. La condition des choses que nous aimons en la terre est telle, qu'il n'y a rien en elles d'asseurément permanent. Soit donc qu'elles cessent d'estre absolument, ou qu'elles cessent d'estre aimables seulement, la crainte de ne les aimer plus quelque iour se mesle ordinairement en l'affection que nous leur portons, & tenant ainsi nos esprits en quelque suspens, elle en ralentit l'operation & l'amour, & par consequent en diminuë autant le contentement & la ioye. Et a esté bien dit par quelques vns, que cette maxime, qu'il faut aimer, comme deuant haïr quelque iour, ruine l'amitié de fonds en comble, n'estant pas possible qu'elle subsiste auec vne pensée qui répand dessus l'objet qu'on doit aimer presentement, les qualités dignes de haine dont il peut estre

reueſtu à l'aduenir. Ce qui fait qu'il donne de l'auerſion, au lieu qu'il deuroit attirer les affections & la bien-veillance. L'amour donc que nous aurons pour tant de beaux objets qui ſeront aux cieux, aura cet auantage qui ne ſe peut eſtimer, que ne ſouffrans iamais aucun changement, ils ſe preſenteront toujours à nous ſous vne meſme idée, & qu'eſtans toujours conſiderés de nous d'vn meſme aſpect, ils allumeront dedans nos cœurs vne affection, dont la douce & agreable flame durera eternellement.

En fin, comme ainſi ſoit qu'il y ait de deux ſortes de choſes que nous aimons: les vnes qui ſont inſenſibles à noſtre amour, pource qu'elles le ſont en elles meſmes: les autres qui ont connoiſſance de noſtre affection, & qui y correſpondent de leur part, la dilection que nous auons pour les premieres ne donne point de contentement qui approche de celuy de l'amour que nous auons pour les ſecondes, lors que nous ſommes aſſeurés qu'elles nous aiment reciproquement. Et la raiſon de cela eſt double. La premiere eſt, que les choſes qui ne nous peuuent aimer reſpectiuement, quelques

excellentes que d'ailleurs elles puissent estre, sont neantmoins destituées d'entendement: celles qui sont capables d'auoir vne vraye affection pour nous, en sont participantes Or les choses doüées d'intelligence sont infiniment meilleures que celles qui ne le sont pas. Si donc la satisfaction que nous receuons ou de nostre contemplation, ou de nostre dilection, croist, ainsi que nous l'auons veu cy dessus, à proportion de l'excellence de l'objet sur lequel nos facultés se déployent, l'amour que nous auons pour les choses intelligentes le doit emporter infiniment. La seconde, que comme nous n'aimons rien ardemment, que nous ne prisions beaucoup, nous ne nous pouuons sentir aimés, que nous ne nous sentions aussi prisés & estimés par ceux qui nous aiment. Or est-ce vne chose souuerainement douce & plaisante que d'estre prisé & estimé de ceux que nous croyons nous connoistre bien exactement, & que d'ailleurs nous sçauons estre souuerainement à priser & à estimer eux mesmes. Car ou bien ils nous estiment à cause de nostre valeur; comme quand nous aimons nos amis à cause de leur vertu: ou bien ils nous estiment

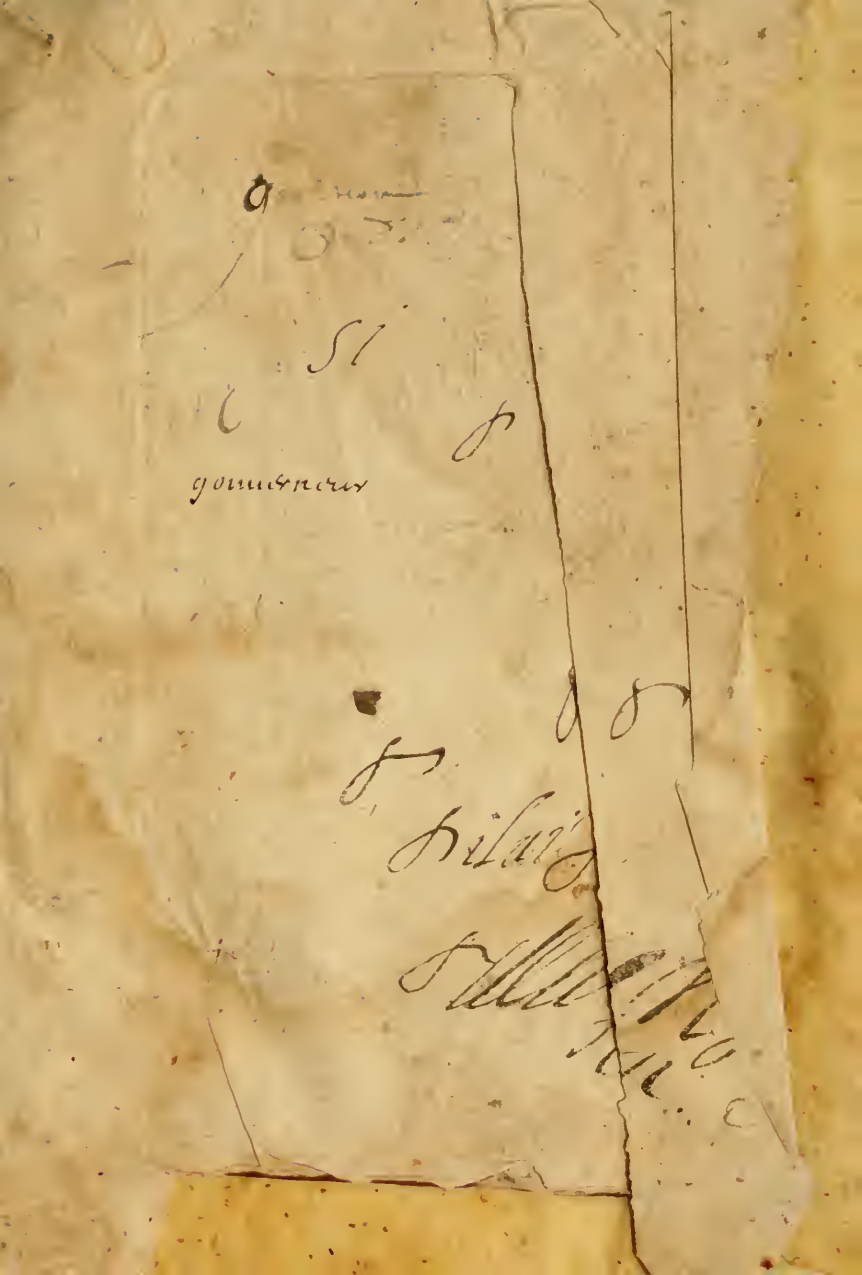
pour

pour ce qu'encore qu'en nous meſmes nous ne ſoyons pas en comparaiſon d'eux de merueilleuſement grand prix, ſi nous ont ils faits pourtant, & c'eſt par eux que nous ſommes ce que nous ſommes. Ainſi aimons nous nos enfans, ainſi toute cauſe intelligente aime l'ouurage qu'elle a produit auec quelque intelligence & quelque art. Le premier eſt merueilleuſement doux. Car ſi c'eſt choſe agreable d'eſtre & de ſçauoir que l'on eſt, combien l'eſt il plus de poſſeder vn eſtre accompagné de qualités recommandables ? Le ſecond le doit eſtre encore plus. Car bien que nous ne nous ſentions pas recommandables en nous meſmes, ce n'eſt pas vne petite recommandation d'eſtre dependances d'vne grande cauſe, & parties d'vn noble principe duquel nous ſommes decoulés. Or en l'eſtat auquel nous ſerons au royaume des cieux, nous poſſederons & tous ces degrés & toutes ces ſortes de beatitude. Car comme nous aimerons & les Anges & les fideles qui y ſeront participans d'vne meſme gloire auec nous, auec des tendreſſes inimaginables, ainſi nous aimeront ils de leur part ſi cordialement, qu'ils correſpon-

dront à nos affections entierement. Et de mesmes que nous les aimerons, tant de cette sorte d'affection dont on embrasse ses amis, à cause de leur saintеté & de leur vertu, que nous verrons paruenuë au plus haut point de sa perfection, que de cette sorte de dilection de laquelle on aime ses freres, à cause de la communion que nous aurons auec vn mesme Pere celeste; ainsi sçaurons nous tres-certainement que nous serons parfaitemẽt aimés d'eux pour les mesmes considerations, pource que nostre vertu sera semblable à la leur, & que nostre condition d'enfans de Dieu sera toute egale. Tellement que comme par l'amour que nous leur porterons, nous nous ioindrons si étroittement à eux, que nous les aurons perpetuellement en nos esprits, ils se ioindront si étroittement à nous par l'affection dont ils nous embrasseront, qu'ils nous auront perpetuellement dans les leurs, & que nos ames seront ainsi comme fonduës & pesle-mesléés ensemble. Et y aura cela de merueilleux en l'ardeur & en la sincerité de cette dilection, qu'au lieu qu'il est impossible d'auoir icy bas beaucoup de cette sorte d'amis pour lesquels nous auons de si

profondes affections, il y en aura là haut aux cieux des milliers auec lesquels nous pourrons auoir de ces liaisons indissolubles. Car icy d'vn costé, il se trouue peu de gens ou que nous ayons éprouués, ou que nous ayons peu éprouuer dignes de ce degré d'amitié ; & de l'autre nos esprits en cette constitution naturelle en laquelle ils sont, ne pourroyent pas fournir à tant d'operations d'vne si grande & si extraordinaire vehemenee. Au lieu que là nous serons tres-asseurés de la vertu & du merite de tous nos obiets, sans auoir besoin de les éprouuer, & nos esprits ayant acquis par la glorification vne surnaturelle & extraordinaire vigueur, seront deuenus comme des sources fecondes & inépuisables de cette sorte d'operations, d'où la charité & la dilection découlera, non comme de petis ruisseaux, ou des torrens qui se tarissent incontinent, mais comme des fleuues abondans & permanens en vie eternelle. Et derechef, comme nous aimerons le Seigneur Iesus, & le Pere celeste, tout autant que les proprietés souuerainement & infiniment aimables qui sont en eux seront reconnuës par des facultés telles que seront les nostres, c'est à di-

re, de toute l'estenduë des forces d'vne creature intelligente éleuée à la glorification, aussi nous aimeront ils & l'vn & l'autre tout autant que de telles creatures peuuent estre affectionnées par ceux qui sont tous Charité. De sorte qu'encore que nous ne trouuions pas en nous mesmes, à quelque perfection que nous soyõs paruenus, dequoy correspondre parfaitement à l'honneur d'vne si ardente dilection, si ne laisserons nous pas de nous en estimer souuerainement heureux, & d'en receuoir vne ioye incomprehensible. Car cette relation que nous aurons auec Dieu d'estre ses enfans, & celle que nous aurons auec Christ d'estre ses freres bien-aimés, seront bien certes suffisantes pour nous donner du prix & de la valeur, & pour nous rendre eternellement les obiets, non seulement de l'amour de ceux qui seront participans auec nous d'vn mesme salut, mais de l'admiration des Anges mesmes. Voila, diront-ils, ceux qui ont esté pris de la terre, éleués par dessus les cieux : ceux qui auoyent merité vne eternelle confusion, éleués au comble de la gloire & de l'honneur : ceux qui auoyent merité d'habiter l'enfer auec les demons, qui

ont partagé le ciel auec le Fils de Dieu : ceux qui eſtoyent dignes autrefois que Dieu les élongnaſt de ſa preſence à perpetuité, recueillis en ſon propre ſein, pour y ioüir de la ſainte communion de ſon Eſprit en vne vie & en vne gloire eternelle. Or a qui aura toutes les puiſſances de l'Ame remplies d'vn ſi grand & ſi parfait contentement, que pourroit il manquer pour auoir vne beatitude ſouueraine & tres-accomplie ? Veu principalement que comme ie l'ay cy deſſus repreſenté, le corps ſera deuenu lumineux, incorruptible & immortel, & que la ioüiſſance de cette felicité nous ſera donnée en vne demeure eternellement glorieuſe ? Car ce n'eſt pas pour neant que S. Iean repreſentant la Ieruſalem d'enhaut, dit qu'elle eſt pléne de la gloire de Dieu, & que ſa lumiere eſt plus brillante que les pierres precieuſes. Que ſa muraille eſt de iaſpe, que ſes baſtimens ſont d'or pur ſéblable à du verre tres-clair; que ſes fondemens ſont autant de pierreries; que ſes douze portes ſont douze perles; que ſes ruës ſont pauées d'or, que le Seigneur Tout puiſſant, & l'Agneau qui a accompli noſtre ſalut, eſt ſon Temple. Qu'elle n'a point

beſoin de Soleil ni de Lune, pource que Dieu l'illumine de toutes parts, & que l'Agneau eſt le flambeau qui l'éclaire d'vne lumiere eternelle. Car bien que ces termes ſoyent prophetiques & myſterieux, leur ſens eſt pourtant de repreſenter vne magnificence qui ne ſe peut exprimer. Et bien que cela ait vn particulier égard à la lumiere de la connoiſſance, & à la pureté de la ſainteté de l'Egliſe de Dieu, ſi encloſt-il la condition du reſte de ſa felicité, & de la beauté de ſa demeure. Or quoy qu'il ne ſoit pas inutile d'amener ainſi, par maniere de dire, les cieux en la terre par noſtre meditation, & d'en former quelque idée imparfaite en nos entendemens; il eſt encore pourtant incomparablement plus auantageux, d'éleuer autant que noſtre infirmité le peut permettre, la terre dedans les cieux, & de loger dés maintenant nos cœurs & nos affections là haut, en attendant que le Seigneur Ieſus nous faſſe la grace d'y contempler reellement ce que nous ne voyons encor ſinon dans les promeſſes qu'il nous a données. A luy, comme au Pere, & au S. Eſprit, ſoit gloire, force, & empire à toute eternité. AMEN.